

DIAMANT PERDU

Julia Lebrao Sendra

Table des matières de l'ouvrage

3/ Notes d'intention

5/ Une Rencontre

Inattendue

une exposition, l'importance d'une carte de visite pendant les vernissages, un grognement

8/ L'étreinte du

Chasseur Blanc

exploration d'un territoire un coup de crayon à la fois

10/ Pénétrer le

Brouillard

une fois le vide apprivoisé le silence peut parler, la nécessité de rire

13/ Retourner la

Terre

le ready made c'est pas pour tout le monde

15/ La Flamme est

une Énigme des

Vivants

l'efficacité des auto-hypnozes, l'énigme est parfois la réponse

17/ Les Restes

Nocturnes dans

Réveils Dissolvants

efficacité de l'auto-hypnose, les énigmes sont parfois des réponses

21/ Puissance du

Désir

la puissance de l'espace, paradoxe du vide -plein ou du plein-vide

23/ Ce qui a perdu

son Mystère reste

Irrévocablement

Mystérieux

naissance du White Cube, mondes incertains, l'importance de la danse, le temps ré-créatif et les alchimistes modernes

31/ Être Tourbillon

petit meurtre et confusions

33/ Des Entres-là

théorie sur le chef-d'œuvre, rompre l'éternel spiral, Quizz test, le nom des couleurs, les attitudes, les formes et le sens

39/ Fétichisme de la

Marchandise

le blanc inexistant, l'argent comme aura, dollar dollar dollar is what I need baby.

48/ La Blessure

Visuelle *ésotérisme ou folie, le secret de l'expression*

50/ Le Principe du

Mirage *arrivée de Gale, choc et panique, le White Cube paradis insulaire, voyage en oasis*

55/ Des Données

Silencieuses

tout dialogue avec tout, absurdité déracinée, le secret qui exclut, l'infini sens des mots, quand les fées font

70/ Viser la Lune

immatérialité des mondes pluriels

72/ Le Feu Rêve de la

Terre et la Réveille

présence des mains des yeux et des esprits malin

74/ La Diva Blanche,

Nue une Dernière

Nuit *le geste poétique, des*

bulles qui éclatent, des conclusions qui se font

77/ S'adresser à

l'Inconnaissable

malaise et viennoiserie

79/ Le Défi

les possibilités pour les lendemains

86/ Notes

87/ Annexe

97/ Bibliographi

Notes d'intention :

L'euphorie narcissique de la postmodernité s'essouffle. On ne peut pas indéfiniment se dédoubler pour s'ausculter en auscultant le monde. La déconstruction finit par ouvrir sur une absence. On court dans le vide à la manière d'un Tex Avery en s'étonnant que ça puisse tenir si longtemps sans tomber. Échec du Progrès et Crise de l'Individu Moderne. L'art conceptuel met à distance la matière. Il canalise le désarroi que suscite le relativisme en retrouvant une pureté idéale par le mot. Il se pourrait que verrouiller l'art ainsi finisse par castrer le désir. Et l'illusion que le *White Cube* soit devenu cela.

Aborder le *White Cube* parce que c'est un incontournable. Il est partout. C'est un automatisme, un système, une référence, une institution. On ne peut pas être artiste sans être aux prises avec son espace ou ce qu'il véhicule. Il est d'une certaine manière la passerelle, le salut pour un jeune artiste mais aussi l'impasse tant que celui-ci ne parvient pas à le définir dans sa pratique. L'idéologie à travers laquelle on perçoit le *White Cube* à une époque enférme sa raison d'être en l'amenant à contraindre la production artistique selon une certaine norme, une certaine idée. On le perçoit comme censeur et instance de légitimation de ce qui doit être montré et vu alors qu'il me semble être tout autre chose. Un masque qui a le pouvoir d'être n'importe quel masque. Il est en ce sens acteur, intimement impliqué, mais il n'est pas l'essence, il en est le support.

On court dans le vide. Nos représentations sont piégées dans un trop grand décalage avec la réalité. Les rapports de sens ne collent plus avec les rapports de force. Il n'y a plus d'horizon parce qu'il n'y a plus de sens. Ce texte questionne l'idée qu'il n'y ait pas d'alternative au *White Cube* tel qu'il existe aujourd'hui. La forme fictionnelle permet d'aborder la chose sans la prendre de front par l'analyse théorique (pétrite d'une certaine idée du réel donc de la vie), mais par le détour imaginaire d'un personnage, Kun, et de sa pratique.

C'est une quête, à l'image d'une démarche artistique. Kun interroge l'art, ce que l'œuvre peut être. Il cherche la manière de pouvoir habiter le *White Cube*. Il refuse le réductionnisme de l'art contemporain prisonnier de la finance. Il refuse d'adapter sa pratique et sa quête à l'horizon esthétique dominant. Il n'y voit que du non-sens et de l'aridité, dans un contexte de vide et de panique. Sans trop savoir comment, il cherche. Mais il sait que le rêve et l'imaginaire sont tout autant réels que le concept et la Raison. Ce sont tous deux des discours. Du langage qui fait et défait les corps. L'enjeu n'est-il pas toujours depuis la nuit des temps d'être en mesure d'habiter son environnement ? Non pas s'approprier, domestiquer, ou

encore déconstruire, mais de le cultiver par rapport à ce que l'on est. La nécessité d'être. Et en ce sens, le *White Cube* doit être considéré comme un outil dont il faut percevoir les contraintes pour parvenir à l'utiliser en regard de nos désirs. C'est un environnement avec lequel il faut dialoguer et définir collectivement.

Kun est épaulé dans son parcours initiatique par un second personnage, Nico, car il s'agit d'une problématique générationnelle. Pour exister selon ses propres termes, la génération montante a besoin de se forger ses propres outils. Et je ne parle pas de l'éternel jeu intergénérationnel du "pousse-toi de là que j'm'y mette." Nous sommes nés dans le tourbillon d'un vide et non dans un cycle qui prenait fin. Les références faites au travail de jeunes artistes, ainsi que les collaborations engagées dans la réalisation de ce travail sont une mise en œuvre de ce besoin. Faire ensemble car chacun détient une parcelle de réponse à un problème que personne n'est en mesure de formuler. Certes nous sommes les enfants de la postmodernité et de l'individu réalisé dans une perception isolée et apaisée du monde. Mais il me semble que nous avons besoin d'autres éléments de réponse, d'autres langages, d'autres horizons. L'idéologie occidentale de l'appropriation, de la domestication, de la domination, de l'universalisme a pris fin. Il devient moins question de vérité dernière (là encore de domination), que de tremblement, de créolisation, de pluralité, de coexistence, de fécondité.

L'œuvre est un diamant. C'est un produit de la nature dont la perfection vient de sa transformation par la main de l'homme. Le diamant est éternel. Il se nourrit de toutes les mains qui l'ont désiré et le désirent, de tous les yeux qui l'ont admiré et l'admirent.

Soudain, il y a conjonction des deux. Cette conjonction génère du mystère, de l'existence et du sens.

Comme lui, l'œuvre réfracte en même temps qu'elle rayonne de son propre éclat. Elle ordonne le monde, participe de la *nature* en devenant représentation, image. Elle propose une infinie diffraction du sens. Ancre dans l'ici et maintenant par la présentification d'un ailleurs et d'un autre temps.

Peut-être l'art est-il indissociable du don contre-don. *L'aura* des coquillages échangés lors de la *Koula* par les marins des Îles Trobriand dépendait des incessants échanges dont ils faisaient l'objet, et de l'indéfectible altérité de l'objet pour l'être. Elle est la marque du désir et du temps, de l'inclusion de l'individu dans l'infini et de l'infini en lui. Une œuvre ouvre à un autre type de communication que le seul discours. Elle ouvre à d'autres perceptions, d'autres échanges, d'autres réels. La compréhension d'une œuvre peut se passer du verbe. Elle est à même de faire exister autre chose. Quelque chose d'essentiel que porte le chef-d'œuvre, comme effleurer l'existence et être en mesure de partager cette caresse. C'est ce mystère de l'art après lequel Kun et Nico courent. Le *White Cube* parce qu'il est la page blanche du possible pourrait devenir le cadre de cette quête.

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Il paraît qu'on me cherche. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je me dépêche, mêlé d'appréhension et d'anxiété. L'événement avait été difficile à organiser et l'espace était grand. Ma fatigue est masquée pour la soirée d'un charmant sourire.

J'enjambe rapidement les quelques marches qui me séparent d'une mystérieuse inconnue. Elle est là, tout à fait banale devant les productions que je venais de pondre. Je les découvre quasiment en même temps qu'elle. Accroché au mur elles sont si distante de moi, d'ailleurs plus distantes de moi que de n'importe qui. Comme si elles avaient coupé le cordon ombélicale avec leur créateur, elle ne m'apparteneront jamais plus.

Dans l'ascension j'avais imaginé un bref et bancal récapitulatif du pourquoi et du comment. On fait la même taille. Tous deux grands et minces. Je la regarde se pencher de plus près sur les papiers accrochés au mur blanc. Elle me regarde, balade sa prunelle brune sur la surface de mon visage puis le long de ma silhouette, s'arrête sur mes mains pour revenir à la surface du dessin. Elle se redresse, fouille dans la poche de sa veste et me tend une carte sobre et blanche. J'y lis : *Mme Ryste Galle*, un numéro de téléphone, une adresse, un e-mail. C'est une chasseur de tête. La première de cette espèce que je rencontre et qui a la ma tête en ligne de mire dans son viseur. D'ailleurs celle-ci est si vide tout à coup qu'elle n'y trouverait pas grand chose d'intéressant. Mes repères évanouie je bascule presque quand elle m'adresse la parole

- C'est vous qui avez fait ça ?
- Oui oui. Enfin je crois...

[Dis-je, la voix mal assurée par cette blague foireuse]

Et dans un dernier geste par lequel j'essaie de reconquérir un aplomb et une spontanéité, je lui sors à mon tour ma carte de visite, imprimée 48h auparavant pour le sait-on-jamais. Le sait-on-jamais qui a enfin eu raison de la situation. J'aurais dû mieux m'appliquer.

- Enchanté, Kun Stlartis, votre travail m'intrigue. Passez la semaine prochaine, quand ça vous arrange, à l'adresse indiquée sur ma carte. J'y serai tous les jours.

Les mots ont mis une éternité à être décodés. Ils rebondissent sur les parois d'une boîte craniene qui fait mal. La fatigue agrémenté de stresse sans doute., sa chevelure disparaît déjà sous la rambarde de l'escalier. Une grande main dépasse encore et s'exclame :

- À bientôt ! Je vous attends avec impatience !

Après ça, la soirée s'enchaîne dans une sorte de brouillard ~~confus~~, la carte de visite a été remplacée par une Zinne Bier qui une fois vidée semble se remplir comme par magie. Mon lit vint rapidement à moi : ma dernière monture contre l'aube. Vaincu je sombre bien après le chant du coq, encore tout habillé dans mes draps Ikea premier prix.

Le réveil est difficile. Je ne suis pas le seul de l'ordre des artistes-zombies éparpillés partout entre St Gilles, Ixelles et la rue de Flandres. Je retourne tant bien que mal dans l'espace d'exposition où j'ai égaré mon esprit la veille. Il y fait plus froid dedans que dehors. Un endroit idéal pour une cryogénéisation. Pendant plusieurs heures je reste assis sur une chaise la tête rentrée dans les épaules, les bras croisés. Avant de partir, alors que mes doigts cherchent machinalement dans ma poche les dents métalliques qui ouvriront enfin mon modeste refuge, un objet rectangulaire s'enfonce dans la chair de mon ongle. Piqué par la douleur j'extirpe ma main hors de ce piège inattendu. Bien calée entre l'ongle et la chair, la carte de visite de Mme Ryste Galle toujours aussi blanche. La galerie en question se trouve dans le quartier de la Bascule, à mi-chemin entre ici et mon lit. La boule au ventre je décide d'y aller.

La ba il n'y a que les sombres néons boudeurs pour me recevoir. Je suis soulagé. Je peux rentrer chez moi et éviter toute interaction humaine pour les prochaines heures. Je m'endors tôt pour une fois.

Le sommeil lourd, je me retrouve dans un drôle d'espace. Tout est blanc autour de moi. Ce n'est pas un hôpital, je ne porte pas de blouse et aucune machine ne m'entoure. Je crois un instant que je suis mort, réfrigéré quelque part, mais je peux bouger, marcher, respire. Donc, a priori en vie. Ou mort au paradis. Mais l'espace semble être à géométrie variable et n'a rien de paradisiaque. Des ailes ne me sont pas poussées dans le dos, le sol n'a pas l'air vaporeux, et aucune grille en or ne s'impose. Maman m'avais pourtant prévenu que je n'irais pas au paradis sans manger mes brocolis.. Et pourtant, tout est uniformément blanc. Rien de plus. J'ose bouger de mon point d'ancrage. Au fur et à mesure que je me mets à explorer l'endroit, cet espace me semble étrangement familier. En levant les yeux, aucune constellation, pas même de voie lactée ou de ciel gris. Mais deux lignes parfaitement parallèles et infinies de néons blancs. Surpris par ce nouveau genre d'aurore boréale je poursuis ma déambulation. Un grognement profond me fait sursauter et me réveille. La journée se déroule sans à-coups, sans précipitation et sans grand intérêt non plus. Vers 16h enfin la maladresse et le brouillard me quittent. J'ai une enveloppe A4, avec CV et portfolio au chaud sous le bras. Une fois à la galerie, je me retrouve un peu décomposé devant Madame Ryste, alias Dame Mystère. Ce surnom apprivoise l'élégance insaisissable de cette femme et le vertige de cette rencontre inattendue. Nous n'avions échangé que quelques mots le soir du vernissage.

- Ah ! Vous voilà ! Parfait *timing* ! Je dois aller à Londres précipitamment.

Voilà les clés. Je reviens dans 5 jours. L'espace est à vous, faites-en ce que vous voulez !

me dit-elle avec un large sourire.

Mon sang arrêta d'affluer à mesurer qu'elle enfile son long manteau beige, et sur le pas de la porte toujours cette longue main qui me salue :

- À bientôt, bonne chance !

[Puis plus rien]

Les clés s'échappent de mes mains et en tombant me ramènent à mon présent. Je suis toujours dans cet espace blanc, aurore boréale de néons. Mais cette fois je suis bien conscient, éveillé et vivant. Un léger grognement. C'est la chaudière qui s'éveille de sa sieste.

L'ÉTREINTE DU CHASSEUR BLANC

Je sors m'aérer l'esprit pour comprendre l'extravagance de la situation. J'étais passé d'un état de légère panique à celui de quelqu'un qui sort d'un songe halluciné. Un pic d'adrénaline au coeur. Un sourire aux lèvres que je ne pouvais décrocher. Sourire de maniaque. D'ailleurs, même la boulangère a été méfiante. Sans doute le résultat de la combinaison du kick de caféine *extra-black* et de la sensation fabuleuse, et tant pis si elle est illusoire, d'avoir été reconnu. J'allais être exposé en galerie ! Mon premier *solo-show*.

WHAOU !

Entouré de quatre murs blancs je rumine ma couque au chocolat au rythme de mes pensées. J'ai cinq jours et cinq nuits pour avoir une idée aussi étonnante que la proposition de Dame Mystère. Je décide de rentrer chez moi. Impossible de cogiter dans la bouillie de mon esprit . Deux possibilités s'agitent: me recoucher ou agir. *Presto, d'emblée* je prends tout le matériel que je peux porter. Peinture, pastel, crayons, feutres, encre, papier blanc, papier bleu, petit, grand, colle, ordinateur, sono, cutter, pinceaux, scotch etc. Je serre les clés de la galerie dans ma poche. Elles embrassent la porte du local comme deux amants impatients de se retrouver.

La nuit tombe d'un coup. Dans l'intimité noire de la galerie, je me sens comme un intrus. Je suis obligé de faire courir mes mains le long des murs jusqu'à l'interrupteur. Et à mesure que mes mains glissent, curieuses et impatientes sur la surface froide et sombre, j'ai cette étrange sensation de sentir contre ma peau un épiderme qui frémirait légèrement.

Voilà le relief en plastique, *clic*, et l'aurore boréale de néons s'éveille. Ces tubes vitreux clignotent et picotent, comme un chat qui s'étire et fait vibrer vers le ciel chaque muscle de son petit corps chaud et endormi. Pendant quelques secondes il a l'air d'un fauve avant de redevenir la petite bête domestique que l'on connaît.

La lumière allumée je suis surpris de voir les traces d'un rapide déjeuner. Mes déchets semblent incongrus. C'est à ce moment que je décide d'organiser tout mon espace de travail autour de cette tasse de café, de ce sachet en papier froissé et de quelques miettes éparpillées ici et là. Tout mon matériel minutieusement trié, classé et organisé

selon leur taille et couleur, dessinant un motif symétrique qui prend tout l'espace de la galerie comme une tentative naïve d'invoquer l'esprit créatif. Je n'ai pas tout à fait conscience de mes actions. J'ai le sentiment d'agir sous l'impulsion dominatrice d'une force mystérieuse. Je suis ce *je* devenu autre, depuis mon retour à la galerie, un *il* étranger, réalisant des actions qui me semblent hors de moi.

La nuit est déjà bien avancée pour commencer un dessin. Je ne m'impose qu'une règle : extraire du mandala chaque objet un à un et l'utiliser individuellement puis le reposer à l'endroit exact où il se trouvait avant son utilisation. Ce qui rend le dessin extrêmement lent et entrecoupé d'une drôle de danse maladroite aux multiples mouvements pendulaires. D'autant plus que je me lance dans des dessins en couleur de grand format. Je ne sais pas combien de temps cela me prit et combien j'en fis avant de sombrer à même le sol dans un sommeil profond

PÉNÉTRER LE BROUILLARD

Combien de temps s'est écoulé ? Aux murs de la galerie il y a plusieurs dessins. Tous accrochés au scotch rose permettant de ne pas abîmer le papier. Certains se superposent. La galerie a l'air curieusement plus vaste. La lumière est diffuse, presque trouble, et les murs n'ont plus cette autorité du solide mais plutôt la bienveillance des textures cotonneuses. Le mandala quant à lui a disparu. Je me met debout et sous mes pieds la gravité semble différente, presque absente. Tout est plus souple, comme reposant sur une membrane fragile. Le moindre mouvement de mon corps fait tout trembler et semble réveiller cette présence invisible/inconnue sentie la veille.

J'avance vers mes dessins à tâtons, ou ce qui semble être mes dessins. Je ne me souviens pas les avoir faits mais ils me sont familiers. Il y a en eux quelque chose de moi, il me ressemble. Un peu comme les chiens et leur maitres. Mes pieds oscillent sur l'opercule. De nouveau ce grognement dans le creux de mon oreille. Je sursaute et tout l'environnement qui m'entoure vacille comme si je reposais au coeur d'une gelée géante. Stupéfait par des sonorité articulées dans ce grognement animal

- Qui est là ?

[Naïvement, je crie vers le vide]

Je suis con, je ne suis pas dans un film hollywoodien. Une tentative de remplir le silence de parole creuse.

- La blague si un monstresort de nulle part... HAHA !

Ce petit rire que l'on se fait à soi-même pour se rassurer d'une situation. Je suis trop conscient pour rêver, mais l'environnement est trop bizarre pour être réel. Je suis où ? Pendant que des mots se bousculent à la sortie et que seulement certaines se voit projeter sur les parois gélatineuses, rebondissant sans coherance, un rire, le même rire que j'ai fait quelques secondes plus tôt. Mais impossible que ce soit l'écho. Ce n'est pas ma voix.

Quelque chose frémit entre les dessins qui m'intriguent. Dans cet espace à huis clos, infini, gélatineux, une sérénité éthérée m'effleure. Le frémissement se déplace. Tout devient ondulé et enveloppant. Mon œil ne rencontre aucune limite franche, aucune ligne, aucun angle. Que des courbes et du flou. Le frémissement se déplace encore. Je suis dans un centre et quelque chose tourne autour de moi. Je me sens pris. À mesure que mon œil se déplace, je cartographie le lieu qui

m'entoure. Mon corps se familiarise avec les proportions qui progressivement m'incorpore dans une forme cubique dont les échelles varient selon le point de vue.

- Mais je suis où ?

[Dis-je tout haut et à moi-même]

- Ici.

Une voix ! Une voix a répondu à ma question. À qui appartient-elle ? D'où provient-elle ? Qui parle ? Qui est là avec moi ? Je cafouille. Ma question a reçu une réponse logique et pourtant rien de plus insensé.

- HAHA !

Ce rire encore ! Je réponds avec anxiété par un autre rire. Le rire comme gag, comme réflexe. Pendant plusieurs minutes on se répond, on glousse en alternance. J'en ai les larmes aux yeux. Finalement, ça fait du bien. Plus détendu, je risque une autre question. Cela devient un jeu, on s'apprivoise.

- Qui es-tu ?

Je demande une deuxième fois au cas où l'être n'aurait pas entendu. *Silence.*

L'inquiétude revient doucement, je suis peut-être devenu fou.

Il n'a pas répondu à ma question, peut-être qu'il ne la connaît pas.

Mais moi, suis-je en mesure de la connaître mieux que lui ? Ce que je suis ?

On jouait dans le flou.

- Kun, je m'appelle Kun.
Enchanté !

Je suis assis dans cet espace clos avec une sensation de déjà vu. Dans le silence de mon interlocuteur, ma pensée se met à déambuler à la recherche de cette sensation familière. Ah. Une vidéo vue récemment et qui m'a scotché pendant de longues minutes. Un type enfermé dans une pièce blanche avec un coyote. J'ai cette même sensation de dialogue avec un être sauvage. Sauf que mon coyote n'a ni corps ni visage. Aucun regard auxquels se raccrocher. J'en sens seulement sa présence. Elle m'assiège. La vidéo en question est une performance filmée de Joseph Beuys, *I like America and America likes me*. Je crois que c'est le titre. Beuys s'était promis de ne jamais mettre les pieds sur le sol américain tant que la guerre du Vietnam se poursuivait. D'ailleurs tous les déplacements de chez lui, en Allemagne, à la galerie aux États-Unis, se firent en ambulance et en avion. Il quittait le sol de son atelier pour ne poser le pied que sur le sol de la galerie, sorte d'île hors territoire américain. J'étais Beuys mélangé à Gepetto dans sa baleine. Le rire résonna à nouveau.

- C'est bien que tu penses à ça. J'y pensais aussi. Sauf que tu es le coyote et je ne suis pas Beuys. Je suis le troisième élément de l'équation.

Je suis perdu. Est-ce que je pense à voix haute ? Cette entité a-t-elle accès à mes pensées ? Quel est ce troisième élément énoncé en dehors de l'autre et de soi ? Soudain un bruit, un ébranlement, tout vacille autour de moi, ma vision se floute et mes tempes battent. Je bondis sur mes pieds d'une manière qui m'est inhabituelle. Il me faut un moment pour comprendre ce qui se passe, où je suis, qui je suis. Toujours Kun, toujours à la galerie, plus du tout assoupi : le claquement sec d'un dessin heurtant le sol me sortit brutalement de ma rêverie. Le sol en béton est de nouveau dur, les angles sont vifs. La gravité tire tous mes membres vers le bas, devenus bien lourd. La voix n'est plus. Je me suis assoupi à peine dix minutes et pourtant cela semble avoir été une éternité. Et cette énigme de l'équation dans ma tête. Il est tard. Je rentre chez moi.

RETOURNER LA TERRE

Je n'ai dormi que quelques heures avant de revenir à la galerie. Le mandala est toujours en place. Son organisation est parfaite. Un *ready-made* accompli. En fait je pourrais mettre la clé sous la porte, appeler Dame Mystère, avoir un vernissage, faire le coq, me pavaner une coupe de champagne à la main. Mon téléphone interrompt ce songe de Narcisse. C'est un ami. Il m'a vu la veille par la vitrine, endormi sous les néons, le mandala éblouissant de couleur et d'harmonie.

- Je t'ai vu hier Kun! Je ne savais pas que tu préparais une exposition, c'est pour quand ? C'était beau ton organisation, et l'artiste endormi... Tu avais l'air de baigner dans une aura créatrice. Il faisait froid dehors. Les vitres étaient toute embuées. On aurait dit que le tout flottait dans une autre dimension. L'accomplissement du travail, l'artiste épuisé, soumis à son œuvre. Tes crayons, tes pots de peinture si bien disposés acquéraient un tout autre aspect. Quel vision romantique ! Comment en es-tu arrivé la ? Ça change de ce que j'avais l'habitude de voir ! On ne peut pas en placer une avec lui alors je le laisse finir. C'est pas mal, voir l'outil de l'artiste comme objet d'art. Faire la transition entre ce qui permet de faire et ce qui est. Déplacer les codes de l'atelier. Tu vois Théo Mercier ? Il a plusieurs expositions en ce moment, et des articles dans Le Monde, Libé, Vogue... Son travail mélange des pièces trouvées avec des pièces fabriquées. Il collectionne, organise, assemble, en créant des rapprochements ou des décalages de sens. Il y a un aspect mystique et ironique dans son travail. Ou Emmanuelle Lainé ? C'est une artiste qui utilise l'espace d'exposition comme lieu de création. Avec tout ce qu'il peut y avoir d'explosif ou de bordélique dans le processus de création. Parfois elle prend une photo et dégage tout. Ou parfois elle laisse le désordre pour une installation. Mais c'est la trace de l'acte créatif qu'elle montre pas un objet fini. L'acte créatif est l'œuvre d'art. Mais avant elle, il y a aussi Bruce Nauman. Au début de sa carrière, il considérait que l'atelier était aussi producteur d'art dans un dialogue muet ou plutôt un corps à corps avec l'artiste. Il a filmé son atelier de nuit. On voit un chat et des souris. Il s'est filmé aussi à faire des gestes, comme marcher sur un carré en scotch au sol... Des choses aussi insignifiantes qu'un chat qui se ballade mais pas inintéressantes... y'a un côté un peu absurde... Tu connais leur travail ? On peut dire merci à Duchamp et le *ready-made* pour ça hein ! HAHA ! qui sait si tout ça aurait été possible sans l'urinoir !

À mesure qu'il glosait je m'agaçais. J'ai envie de raccrocher.

- Dis, j'ai beaucoup à faire. Je t'enverrai l'invit' pour le vernissage. Je te laisse

! Bonne journée, oui, je t'appellerai si j'ai besoin d'aide... merci ! Allez salut
! Ouais toi aussi, bisous.

Je suis énervé. En raccrochant j'ai marché sur un de mes crayons, il se brise en deux. Je décide de le détruire ce mandala de merde ! En poussant tout vers un coin de la galerie je rumine à voix haute :

- Il n'y a aucun sens à tout ça, il ne m'aide pas, ce n'est pas pour ça que je suis venu, ce n'est pas là pour faire ça. Je suis à la recherche d'autre chose. Je ne veux pas faire du *ready-made* bordel ! Bien sûr que c'est intéressant tout leur travail, mais c'est pas moi. Qu'est ce qui m'a pris hier soir ?! Je ne comprends pas.

Une fois tout mon bordel violemment délogé dans un coin, je suis stupéfait : ça n'a rien changé. Le même discours s'applique. Du mandala rayonnant, on passe juste à un tas de merde. Mais ça reste un *ready-made*, un artiste en performance, l'objet qui fait et qui est objet d'art... C'est cet espace, ce foutu espace ! J'explose. Je dois sortir. Je pourrais chier sur un socle qu'on me collerait le même discours ! Pas besoin de faire du Manzoni en 2018. Au moment de claquer la porte d'une rage inutile mais satisfaisante, j'entends quelque chose. Mes poils se hérissent un à un, de la raie de mon cul jusqu'à la nuque. Je lâche la porte sans regarder en arrière, j'étais blanc comme un linge. Je jurerais avoir entendu un rire, que je décide d'ignorer et de mettre sur le compte de l'emportement. Une marche dans le froid devrait calmer mes nerfs.

LA FLAMME EST UNE ÉNIGME DES VIVANTS

Une promenade sur la neige glissante et durcie a l'avantage de nourrir l'esprit d'une légèreté d'enfantine. Prêt à me remettre au travail, à la trouver, cette idée géniale. Je m'assois par terre, autour des quatre murs. Du tas, j'extirpe une feuille et un crayon. Le crayon dans la main droite, le café dans la gauche et les yeux rivés sur la feuille blanche. L'odeur réconfortante de la boisson chaude a un effet envoûtant, hypnotique. Plante découverte en Éthiopie après l'observation incidente de chèvres surexcitées puis utilisée par les moines au VIII^e siècle pour rester éveillé pendant les prières nocturnes. Boisson noire, boisson secrète. Elle m'enveloppe de sa sensation de réveil depuis longtemps éprouvée au sortir de mes songes. La feuille blanche que mes yeux rivent et dans laquelle mon esprit se perd accentue cette forme d'auto-hypnose dans laquelle je me sens partir. Surface de projection où mes divagations s'émancipent en s'oubliant. Ce blanc du papier avait un étrange impact sur mes perceptions. Je les sens ralentir, je parviens à les envisager individuellement, une à une.

Soudain ma pensée part en rhizome. J'étais Thésée dans le labyrinthe. Le Minotaure, l'idée géniale. Je devais la chercher, la trouver, la vaincre. Et la belle Ariane ne pouvait être autre que ma sensible intuition, un fil si fragile qu'il risque de s'emmêler et de rompre à tout moment. Il faut la choyer cette intuition, la caresser du bout des doigts ; ne pas la perdre des yeux, sans brusquerie, sans vilénie, princesse mille fois mortelle. Soudain j'entends la voix claironnant dans toutes les allées du réseau. Je l'envisage immédiatement comme un sphinx, mon Sphinx. Il se tient inaccessible et invisible, mais je me plais à l'imaginer sous la forme majestueuse apprise en cours de grec ancien : une tête de nymphe, une poitrine généreuse attachée à un corps doté des ailes d'un oiseau de proie, des pattes puissantes et une longue queue de lion. Protecteur et prédateur qui pose une énigme pour accueillir le passager vers le monde des rêves. Et effectivement, c'est une énigme qui ne se fait pas attendre, les mots mystérieux perçoivent les voiles du silence et retentissent dans le vide de la pièce. De sa voix impérieuse, devenue familière au cours de cette nuit de l'étrange, il dit :

- Je suis entièrement vêtu de blanc, et pourtant on me croit sans couleurs ni vertus. Je ne suis ni homme ni bête. En dehors de tout temps et de tout espace, je règne en roi, aux limites de mon manteau, mes frontières, où même l'ombre des extérieurs y est exclue. Pourtant, dans mon sanctuaire, tout monde y est permis, une liberté sans répit. Faites ce que vous voulez, je suis seul à décider ce qui est. Qui suis-je ?

Je m'empresse de couvrir, de souiller, le blanc du papier d'une écriture précipitée. C'était un indice pour l'énigme de l'équation énoncée la veille. Que peut-il bien

vouloir me faire comprendre ? Il me semble évident sans que je puisse me l'expliquer que gît dans cette énigme une réponse à ce qui entre ces murs m'échappe quand je crois le frôler. Et sans cette clé je ne peux ouvrir la porte et libérer mon Minotaure. Il me reste quatre jours et les murs de la galerie sont toujours aussi vides, un tas de merde dans un coin et un dessin corné par terre. Et cette agaçante impression d'avoir la réponse sur le bout de la langue. Dans le creux de mon oreille, à nouveau ce rire, ironique cette fois. Voilà que le Sphinx se moque de moi. Il s'amuse de mon ignorance.

LES RESTES NOCTURNES DES RÉVEILS DISSOLVANTS

Je suis moi aussi devenu chèvre surexcitée, ou moine trop éveillé pour prier. Je dessine frénétiquement pour trouver une réponse à l'énigme. Je n'ai jamais eu un esprit logique. Mais le dessin a toujours volé à mon secours, en OEdipe, pour répondre à mes questions les plus existentielles. Sur les traces d'Ingres, de Moreau ou de Bacon qui ont été eux aussi secourus par leur pratique d'une façon ou d'une autre. La réponse est quelque part là-dedans, dans cet écheveau où mon esprit s'enlise. Mais soudain la réponse cingle. Trop proche pour être vue nettement. Je n'avais pas osé lever les yeux de peur d'être observé. Tout autour de moi, du blanc, sur les murs du blanc, sur ma feuille du blanc, dans mes cahiers du blanc, sur mes photos du blanc. Des espaces vierges qui attendent d'être cultivés, habités. Des lieux œuvrés dans leur relation matérielle, symbolique mais aussi imaginaire. Le *Qui suis-je ?* Du Sphinx, c'est mon *ici*, que j'avais jusqu'à maintenant toujours pris pour acquis. Mais les choses existent dans l'espace tout autant que l'espace existe par les choses.

Épiphanie. Je sens que mon intuition découvre une nouvelle allée du labyrinthe. Ma déambulation prend fin au moment où le fil qui me guide dans le chaos de ma pensée casse au son d'un bruit sourd. Autour de moi, rien ne semble avoir bougé. Ariane et son lasso me guident vers le bureau de Dame Mystère. L'idée de cette exposition a été tellement précipitée que je n'ai toujours pas pris la peine d'explorer en profondeur les lieux. Je suis étonné de la quantité de livres que cette petite pièce contient. Tout est soigneusement rangé. Et pourtant un livre est au sol. Ouvert en deux. Une tentative de suicide raté de *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde* par Georges Didi Hubermann, page 62, sûrement lassé d'être coincé sur cette étagère. Je le feuillette, le livre avait été lu et relu, gribouillé un peu partout. Et à la page sur laquelle il a atterri, on peut lire ceci :

« Qu'est ce que le cube ? Un objet presque magique en effet. Un objet à délivrer des images de la façon la plus inattendue et la plus rigoureuse qui soit. Sans doute pour la raison même qu'il n'imité rien au départ, qu'il est soi-même sa propre raison figurale. C'est donc sans doute un outil éminent de figurabilité »

En lisant, je chuchote à moi-même]

- Si tu ne sais pas me dire qui tu es, peut-être sais-tu d'où tu viens...

Je ne sais pas vraiment à qui j'ai à faire. Un esprit malicieux, un cube magique ou mon esprit devenu schizophrène. Je me trouve engagé dans un dialogue cabalistique, aux prises avec une force supérieure, terriblement excitant. Pour les quatre prochains jours je n'ai rien de mieux à faire que de jouer le jeu. Le jeu de la

galerie, le jeu de l'exposition, le jeu du vernissage, en soi le jeu de l'artiste, le jeu de ma future vie. Et dont je dois déterminer les règles. Je repose le livre de Didi-Huberman à sa place sur l'étagère. Agissant comme un levier mécanique, un autre livre se jette au sol : *Idéologie du White Cube de Brian O'Doherty*, Dans lequel les phrases suivantes sont soulignées au crayon :

« Le cube blanc est devenu lieu commun, évidence, matériaux et signe d'art – et plus loin – la galerie est construite selon des lois aussi rigoureuses que celles qui présidaient à l'édification des églises du moyen âge. Le monde extérieur ne doit pas y pénétrer ; aussi fenêtres en sont-elles généralement condamnées. Les murs sont peints en blanc. Le plafond se fait source de lumière [...] l'art y est libre de vivre sa vie. Peut-être un bureau discret pour seul élément mobilier. Dans ce contexte, un cendrier à pied devient objet sacré, tout comme un manche d'incendie qu'une énigme esthétique.

Apparemment le jeu avec le Sphinx se poursuit dans l'élucidation d'un problème dont les termes n'ont pas encore été posés. *Il* doit être en train de m'observer. Je l'amuse. Le Sphinx est le cube. Le cube par la perfection de sa géométrie rend au concret la magie que le naturellement banal désenchante. Il est lieu mais aussi concept. Un *White Cube* qui a lui aussi des opinions et une histoire. Il m'apprend par ses trucs et tours de passe-passe comment le comprendre et l'habiter. Je retournais dans l'espace principal de la galerie les deux livres sous le bras. Les idées fusent, le labyrinthe vivant sous mes yeux, où de nouvelles allées se forment pour relier souvenirs, découvertes et réflexions. Ariane danse, gaie comme un gyrophare. De prime abord, le *White Cube* serait ça : un endroit où tout se transforme automatiquement et quasi magiquement en art. Ce qui simplifie, a priori, mon rôle d'artiste sur ce terrain de jeu. Tout ce qui est produit dans ce lieu n'a plus besoin d'être justifié par rapport à ce qui est sensé faire *Art*. Je suis Magicien et cet espace est la baguette magique me permettant d'établir l'affirmation suivante : tout objet, vivant ou inerte, placé dans cet espace parle d'art ou fait art. Plus besoin d'une école à suivre, plus de règles strictes, de thèmes, de matériaux ou d'esthétique précise pour recevoir le titre d'œuvre d'art ou encore de chef-d'œuvre. Tout à coup, ma conversation téléphonique de tantôt ne m'apparaît plus si stupide. L'atelier et la galerie sont deux lieux aux statuts et fonctions bien différents. Et pourtant des points les rapprochent, les mélangent. J'avais jusqu'ici abandonné mon atelier pour le délocaliser en ce lieu. Mais dans ce déplacement j'avais aussi effectué un déplacement du sens. Dans l'atelier mon matériel, crayon, pinceau, peinture etc. ont un statut secondaire par rapport à ma production. Tandis qu'ici leur matérialité devient sacrée. Le pinceau, le crayon, le pot de peinture concentrent en eux *l'énigme esthétique* du beau et relaient la production à un rôle secondaire. Leur potentialité est auto-suffisante. L'objet sort du monde, pour revêtir l'aura d'objet-œuvre. Justement ce dont parle le *ready-made* de Marcel Duchamp. Le souvenir de la lecture d'une lettre de Duchamp à Hans Richter me revient. Une lettre où il explique l'origine du *ready-made*. Ariane en affiche le texte surgissant du dédale de ma mémoire :

« Lorsque j'ai découvert les ready-made, j'espérais décourager le carnaval d'esthétisme. Mais les néo-dadaïstes utilisent le *ready-made* pour leur découvrir une valeur esthétique. Je leur ai jeté le porte-bouteille et l'urinoir à la tête comme une provocation et voilà qu'ils en admirent la beauté esthétique. »

Je me sens proche de Duchamp qui parle en terme de *découverte*. Ce que je vis dans ce lieu n'est qu'une suite de découvertes inattendues. Un Christophe Colomb dont l'Amérique serait cet espace blanc qui se déplie autour de moi, qui me montre petit à petit ses contradictions et ses fragilités. Ce n'est pourtant pas la première fois que je le vois. Je le fréquente depuis longtemps déjà. Mais je commence tout juste à le percevoir et à le comprendre. À saisir la complexité du mystère que ce blanc dissimule et dont j'ai toujours admis l'existence comme acquise. Je suis Kun Stlartis à la découverte du *White Cube*. Un nouveau genre d'Indiana Jones ignorant et égaré. La voix du Sphinx vient s'immiscer dans le discours de mes neurones agités. Il me conte d'une voix lente et profonde l'origine de son être. Courbet et son salon des refusés de 1855 ont planté une graine dans le *Zeitgeist* en refusant l'accrochage académique de l'époque. Les impressionnistes et les cubistes arrosaient au goutte à goutte la petite graine de leur esprit innovateur en revisitant la planéité de la toile, en éloignant le cadre, en prenant conscience du mur et avec lui de tout l'espace environnant de l'œuvre d'art. L'essentiel du propos de Doherty dans le premier chapitre *Notes sur l'Espace de la Galerie* que je viens d'avalier.

Si c'est de la folie qui me ronge, elle est accompagnée de sagesse. Sensation d'avoir un nouvel ami, un super pouvoir. J'ai peur que chaque mot du Sphinx soit le dernier... Dans son adolescence, il a vécu la guerre et assisté à l'émigration des intellectuels européens vers les États-Unis. La fuite du Bauhaus vers Chicago, effervescence intellectuelle et économique dans tout le pays. Il me dit avoir mûri avec la naissance du MoMA New Yorkais avec Lillie P. Bliss, Mary Quinn, Sullivan, Abby Aldrich Rockefeller, l'incroyable ouverture d'esprit d'Alfred Barr... Comment avec Matisse, Picasso, Brancusi, Frank Stella les murs se sont revêtus de blanc pour mieux se dévêtir. Sa nudité a d'abord été discrète ; petit à petit elle est devenue la seule chose que l'on voulait voir, avec William Anastasi, Robert Irwin et même Yves Klein, pour finalement se montrer sans rien, nu et flamboyant. Son histoire me fascine. Il a grandi avec une génération avide d'utopies progressistes. Un esprit collectif du changement, s'opposant à la tradition, nourri de pensée révolutionnaire, soucieux de paix sociale et d'équité. Il s'est ancré et a porté ces idéologies et ces volontés utopiques sur tous les fronts de la vie urbaine, sociale, économique, politique. Le ras-le-bol et une défiance à l'égard d'une tradition vécue comme archaïque, porteuse de tous les excès de la guerre, d'un passé odieux. Le fol espoir que la fin de l'horreur a suscité. Tout une génération qui veut bouffer la vie, pleine de projets, très politisée. Espérance dans l'émergence d'un monde meilleur. Un mouvement généralisé et de vases communicants. De la musique à la danse, à l'art plastique. Ce *White Cube* a pu tous les accueillir dans sa

nudité joyeuse et exaltée. Il est devenu quasi indispensable, le paysage réceptacle de toutes ces nouvelles contestations artistiques, et de toutes ces nouvelles formes de création. Il raconte son histoire et il est fier de son passé. Il a remis son ironie. Je souris de son orgueil à l'égard de ce passé éclatant. Il a la voix vibrante de ceux qui revivent leurs gloires en vous la racontant. Je suis happé. Je veux tout savoir dans les moindres détails. Je comprends mieux le comportement de Beuys face à la politique américaine au Viêt Nam. Il refusait de toucher le sol souillé du sang des victimes d'une guerre qui n'avait pas de sens. L'espace de la galerie était un espace politiquement neutre et cependant très politisé. C'est le seul endroit où Beuys a accepté de séjourner aux États-Unis. Cinq jours seulement.

Au fur et à mesure qu'il me raconte ses conquêtes amoureuses, des histoires d'amour minimalistes ou conceptuelles avec Trisha Brown, Sol Lewitt, Dan Flavin, Chris Burden, qu'il énumère ses voyages avec un nombre infini d'artistes, l'aisance avec laquelle il colonise les continents, comment il grandit en puissance, s'impose, sa voix soudain se brise, se fait tremblante avant de sombrer dans un long silence.

PUISSANCE DU DÉSIR

Ce silence permet à Ariane de se dégourdir, d'ouvrir de nouvelles portes de réflexion.

Je comprends pourquoi les murs ont pris tant d'importance, comment on est passé d'un accrochage académique surchargé à une épuration totale de l'espace. Avant il y avait du papier peint, des boiseries, des couleurs foncées aux murs, vert foncé, bordeaux, bleu marine. Comme une certaine continuité du salon bourgeois dans l'institution. Puis radicalement du blanc comme volonté d'affranchir la création de toute transmission, de toute préformation, préserver la sensibilité de l'artiste de toute pollution extérieure. Du blanc pour lui donner l'opportunité de s'exprimer pleinement et complètement car c'est là que repose la possibilité de l'art. fin des beaux-arts, de l'académisme, de la tradition. Le beau est en soi, dissimulé quelque part. Laissons-le venir, permettons-lui de s'exprimer. De l'énigme du Sphinx je comprends désormais cette dernière phrase :

- Faites ce que vous voulez je suis seul à décider ce qui est.

Grâce ou à cause de toi on peut désormais faire exister tout ce que l'on veut dans l'espace, c'est toi qui décide de sa teneur artistique. Tout en toi devient art. Mon mandala comme mon tas de merde font art uniquement parce qu'ils sont en toi. Dans mon atelier ou ailleurs le mandala aurait été interprété comme un acte de folie et mon tas de merde ne serait autre qu'un tas de merde. Pourtant ici ils gardent le même statut, toutes mes actions sont pardonnées et acceptées au nom de l'Art. Ton espace permet un déplacement du sens et un automatisme du statut d'œuvre d'art, il annihile dans l'objet tout son rapport au monde extérieur. Toute chose qui, pénétrée dans ton sanctuaire est comme lavée des connotations terrestres de son corps. Elles meurent en tant que choses éphémères pour renaître dans ton blanc comme objets sublimes et atemporels. Un espace tautologique comme sanctuaire de l'œil. Tout devrait mourir d'une certaine manière pour être regardé.

Je rigolais un instant à ce pied de nez fait à la tradition. On voulut faire un espace neutre, et celui-ci devint tout puissant, en volant à l'artiste mais aussi au vivant sa capacité de créer. C'était une envie de conférer à l'art une liberté et une autonomie de vie. On disait que l'œuvre d'art devait avoir besoin de respirer. Elle prenait vie grâce à toi. Grâce à toi l'œuvre enfin a son espace pour dialoguer. Dans ton blanc, pourtant un double paradoxe apparaît, tu n'es pas plus neutre que divin. Tu es aussi le blanc de la *Tabula Rasa*, du *Big Bang*, de l'origine du monde, du commencement du temps. Tandis que dans le monde moderne tu représentes par ta propreté clinique, la non existence. Soit le refus de la vie, dans ce quel

implique d'inattendue, de spontanéité, d'erreur mais aussi de mort. Le refus du vivant par la perfection du blanc. Un duel avec la mort part l'immaculé. Par ta blancheur tu deviens personnage. Tu deviens souverain. Tu t'extré du cycle terrestre de la vie, tu ridiculise la mort. Dans ton enceinte on est hors du temps, hors du lieu, hors du jugement, hors de la nécessité. Un espace où pureté, début, sagesse et postériorité sont mêlées. Un refus d'ancrage, de contexte mais toujours dans un réel actuel. Tu as ainsi permis de transgresser la vision linéaire de la pérennité. Les choses meurent déjà en pénétrant en toi, peuvent-elle mourir une deuxième fois sous le carcan de la mémoire ou de l'Histoire ?

Tu nous a fait croire qu'être accepter en ton ventre devenait synonyme de réussite : Financière sur un premier plan, mais l'ultime combat de l'homme sera toujours celui face à la mort.

Etre accueilli sur le prestigieux navire des mémoires collectives. Comme si à défaut de maintenir son identité physique en vie, on naviguerais sur le Styx, victorieux de savoir que sur terre les trace de sa personne reste visible et commémorer. Des étoiles humaines de l'histoire dans la voie lactée des souvenirs. Guidant le pas des plus jeunes générations.

Pourtant ce navire a la fragilité des chaloupes en haute mer, et à tout moment peut couler. Ton ventre est bien un ventre tyrannique et discriminatoire qui absorbe quantité de choses à digérer. Contrairement au sein maternel qui nourrit ta surface blanche agit comme un mangeur d'âmes.

Le pouvoir que l'on a donné à ton immatérialité matériel unique, absorbe celles des hommes, des végétaux et des animaux qui se cristallisent fragilement dans les œuvres d'art pour te compléter petit à petit. Car une âme est d'une certaine manière la même composante de toutes les âmes de toute choses en même temps. Si nos artistes te procurent la cire pour que le feu puissant dans l'espoir jaillir (notre reconnaissance et notre réussite) inmanquablement elle fond et diminue car elle n'est autre que la nourriture des flammes.

Tu es né à nos yeux comme un blanc Pégase, mais les années dans le vice humain du pouvoir et de l'argent te transforme petit à petit en ogres.

Et ta puissance croisse à mesure que l'impuissance des jeune artistes s'intensifie et leur chemin se restreins. Se soumettre à ta notoriété et espéré qu'une partie de soi survive ou rester entier dans l'ombre. Car l'âme de se que l'artiste créer est initialement encrée dans la puissance de son désir.

Un désir qui silencieusement tente de répondre aux question sans réponse de l'homme, qui suis- je ? Et qu'est ce que je fais ici ? Pour un artiste le désir de création met en mouvement et donne le plaisir d'être perdu sans se perdre. Et voilà que parfois j'ai l'impression que l'on doit donner en offrande notre désir contre un billet aller sans retour, non remboursable et non échangeable dans ton radeau des rescaper de l'oubli.

Tu es le capitaine de ton navire, mais sous toi les abysses. Et je te regarde plein d'admiration et d'angoisse dans ce blanc hypnotique qui m'attire comme le vide.

CE QUI A PERDU SON MYSTÈRE RESTE IRRÉVOCABLEMENT MYSTÉRIEUX

J'attends pendant un moment la suite du récit ou une réaction de ta part. En silence, je laisse mes yeux vagabonder. Dans l'absence de ta voix, les images successives que mes rétines ont projetées sur la surface blanche des murs s'évanouissent petit à petit. J'ai vécu par procuration tes conquêtes et tes découvertes plastiques, tes scènes d'espoir, tes histoires d'amour fécondes, tes productions provocantes, audacieuses et généreuses. Le sentiment de puissance insufflé par cet échange avec cette parole révélée s'essouffle et souligne par contraste mon ignorance. La mise en cause de ton existence ne m'a jamais effleuré. Le mur blanc de l'espace d'exposition a toujours été présent depuis que je m'intéresse à l'art. Je ne l'ai jamais questionné, ni envisagé d'alternative. Dans mon environnement proche tu es toujours là. Silencieux et radieux, quelle que soit la galerie ou le musée du pays dans lequel j'ai pu me rendre. Quasiment menaçant comme un rapace qui tournerait autour de moi.

J'ai besoin de confirmer ce nouveau savoir qui m'est tombé dessus. M'assurer que si je deviens fou, c'est une folie accompagnée de sagesse tendue vers une survie de la pensée et non une folie dévastée. J'appelle cet ami qui sait tout sur tout et qui est franchement agaçant.

- Salut, c'est Kun. Je te dérange ? Ouais, je me pose quelques questions... Ah tu es à côté ? Bah oui passe ! J'ai pas vraiment avancé par contre.

Bon il va passer, mes murs sont toujours aussi vides depuis deux jours. J'ai un peu honte. Mais au fond je m'en fous. Il y a toujours l'excuse de l'*artist's block*. L'angoisse de la page blanche et du mur blanc qui marche à tous les coups. Je ne veux pas lui parler de toi, enfin pas tout de suite, à moins que tu ne te manifestes. Je feuillette les deux livres que tu m'as donnés en attendant Nico. Il y a cette phrase que j'ai lue rapidement. Ariane s'y est enroulée : "Non pas le vide mais une surface sous tension, qui réagit à la moindre marque." C'est ta tension qui me fout la pression. Je suis tout petit par rapport à toi, minuscule par rapport à tes murs, imperceptible face à ton histoire. Et tout ce que j'ai pu produire jusqu'à maintenant ne fait pas le poids face à tout ce que tu as pu accueillir au cours des décennies passées. Dans l'attente du Larousse ambulante, l'euphorie bascule doucement vers l'angoisse. Heureusement le dérapage prend fin quand Nico frappe à la porte. Je le laisse entrer, il a un pack de bière avec lui. S'il me soûle j'aurai toujours la *pilsje* pour m'enivrer. Ses yeux buttèrent sur mon tas de merde dans le coin, et je le vois se crispier un peu.

- Eh ! tu sais qu'elle est la plus belle planète pour les enfants belges ?
[...] la planète *Jupilère* !"

Ça a détendu l'atmosphère, et le PSCHIT de la canette qui se décompresse a souvent un effet relaxant. On s'est assis en tailleur au centre de la pièce.

- Il est chouette cet espace, mais pas facile quand même...
[Dit Nico en regardant autour de lui]

- Ah pourquoi tu dis ça ?
- Parce que l'espace d'exposition est difficile d'appivoiser. De le faire sien.
- Oui d'une certaine façon je ne sais pas si cette l'espace ou ce que je produis qui n'est pas fait pour cette espace, peut-être que ailleurs ce serait plus facile, je ne sais pas ?
- Cette espace je pense n'est fait, pour rien de ce que l'on produit. Dans le sens ou c'est un espace qui a sa propre identité sa propre autorité. Et introduire son point de vue contre la dictature du blanc et du vide, c'est comme deux taureaux dans un couloir, il y a toujours un qui gagne et l'autre qui perd. Parfois c'est l'espace parfois c'est l'artiste. Ce qui est beau c'est lorsque ces deux taureaux deviennent amis. Il ne faut pas hésité à l'appivoiser cette espace Kun. Il est a toi le temps de ton expo. Ne cèdent pas à la peur, à l'autocensure.
- Je n'ai pas peur, je suis juste plutôt dans le flou.
- Tu es dans le flou parce que tu place cette expo et cette espace au dessus de toi. C'est a toi d'inverser ta position, de prendre le dessus. Tu sais ce que tu es non ? ce que tu veux ? alors pas de pudeur, pas de timidité. Fonce !
- Plus facile a faire que a dire.. HAHA
- Oui c'est toujours le cas. Mais il faut ce faire confiance. Tu serais pas arrivé jusque là si tu t'étais pas fais confiance. Tiens juste pour te détendre et te recentré je m'ennuyais l'autre jour et je me suis amusé a faire un Test de personnalité. Pour rire. J'en avais un peu marre d'être entouré *d'égo-tripe*. Si on s'est pas rire de soi on sait rire de rien. Tiens jette un œil ça va peut être juste te faire marré ou t'affirmer un peu dans se que tu crois ?

Nico me tend le test en question, c'est toujours bizarre de répondre a ce genre de question on se test en même temps que l'on test le test. Je prend quelque minute

pour le faire, ca me fait rire c'est question bizarre. Nico ce ballade dans l'espace. Il rit quand je ris comme s'il devinait ou j'en été. ANNEXE 1

- En quoi sa m'avance de savoir quel animal totem je suis ou comment je suis au lit ?
- Haha en rien et en tout ! pense à dédramatiser. C'est cool ce qui t'arrive ! C'est un privilège d'être artiste ! c'est une liberté, te laisse pas impressionné par les hors piste que tu prend par rapport a ce que l'on attend de l'individu dans cette société. Y a pas a dire, personne dans le milieux du travail n'encouragerais son enfant a être artiste et pourtant s'il n'y avait aucun artiste qu'est ce que la vie serait monotone et ennuyeuse ! C'est vous qui m'étaient des paillettes dans nos existences! Artiste, musicien, écrivains, cuisinier !
- HAHA, pourquoi t'es pas artiste toi alors ?
- Ah, j'aurais voulu l'être, j'ai essayé de l'être. Mais je pense que tu né artiste ou pas. C'est cette capacité presque enfantine, naïvement vierge de l'esprit à réinventer. On peut perdre son enfant en soit. Trop facilement tu me diras. Mais les artiste eux on réussit a le garder, précieusement enfouit en soit quelque part de bien caché. La simple jouissance du faire. J'ai la sensibilité mais pas la créativité. C'est pour ça que je reste près de vous ! Ceux qui créer me fascine !
- Au fait, tu connais un peu l'histoire du *White Cube* ?

Il a eu l'air surpris par ma question, et sur le coin de ses yeux cet air fier d'un joueur d'échec qui a devancé son adversaire et qui peut désormais être en contrôle de la situation.

- Je crois que c'est un concept qui a vraiment émergé dans les années 1960 ;[Dit-il modestement] qui se légitimise et s'impose rapidement un peu partout dans le monde. C'est une notion qui émerge au lendemain des périodes romantiques et en parallèle des actions de l'art avant-gardiste

Il sent à mon regard que je ne maîtrise pas tous les concepts d'histoire de l'art et s'empresse d'ajouter :

- Les Romantiques cherchaient à formuler une rupture esthétique et intellectuelle en se libérant des règles académiques prédominantes de l'époque. En plaçant la subjectivité et la quête de singularité au centre de leurs recherches, de façon plutôt organique que rationnelle. Alors que la pensée avant-gardiste avait tendance à envisager l'art dans un renouvellement continu des idées esthétiques. On passait d'un souci de

soi à une réflexion sur l'individu engagé dans son rapport au monde. Pas étonnant que l'on soit passé du Cubisme au *Pop Art* ! Le *White Cube* naît de cette double jonction, du lien entre l'art et la société de consommation tout en gardant les valeurs romantiques de la singularité esthétique.

J'acquiesce de la tête pour toute réponse. Je n'avais jamais vraiment fait le lien.

[Il ajoute hésitant]

- Le *White Cube* est une construction à un moment donné de l'histoire en réaction à une vision du monde en place. Elle permettrait la rencontre pure entre l'homme et l'objet d'art. Rencontre avec tout ce qu'il y aurait de plus essentiel, sans superflu, sans chichi, à l'inverse des mouvements artistiques précédents.
- Mmmh... oui pas étonnant que l'objet isolé dans le blanc immaculé de l'espace devienne sublime. Seul relief où la lumière joue à devenir ombre et parcourt les courbes et les surfaces avec malice. Ses propriétés plastiques s'offrent aisément à un regard candide. Dans un tel milieu l'œuvre ne peut que se donner timidement dans toute sa pureté et sa noblesse... Un lieu de tous les possibles. Un lieu qui n'a comme unique but que de dévoiler la beauté insoupçonnée des choses. Un nouveau Paradis.

[Je pensais à voix haute]

Nico était surpris, il ne s'attendait sûrement pas en venant ici à avoir une discussion de philo esthétique. Moi non plus d'ailleurs. Et finalement il n'est pas du tout soûlant, il a l'autorité naturelle d'un professeur. C'est agréable et intéressant de parler avec lui.

- Pas étonnant poursuit-il que le mouvement minimaliste surgisse sous l'égide de Donald Judd, *What You See is What You See*, pour définir l'*objet spécifique*, construit contre tous détails et toutes illusions. Tandis que les artistes conceptuels affirmèrent la primauté de l'idée sur la réalisation. L'artiste n'est pas seulement celui qui fait. C'est avant tout celui qui pense. Il/elle invente une idée, un concept, une forme. C'est une tentative de renverser l'anthropomorphisme et le symbolisme culturel de la peinture traditionnelle. Et de rendre au volume sa puissance intrinsèque. On remarque d'ailleurs cette même volonté dans le *No Manifesto* de Yvonne Reiner...

Je me lève brusquement ce qui a pour effet de lui couper la parole. Mais ce qu'il vient de dire résonne avec ce que j'ai pu lire plus tôt. Je vais chercher l'exemplaire tout gribouillé et corné de *Ce que Nous Voyons, ce qui Nous Regarde* par Didi Huberman. Il fait de gros yeux :

- Tu as lu ça ?

[Dit-il en le feuilletant]

- En diagonale oui. D'ailleurs dedans il nuance ce que tu dis... Donne ! y'a une phrase que j'aime bien. Je pris le livre et lu à voix haute une citation page 85 : « Fini le solide. fini le continu et le calme. Une certaine danse est partout. Partout, donc, ce battement anadyomène qui fait se suivre le flux et le reflux ; partout, la plongée dans les fonds et la naissance hors des fonds. Une certaine danse est partout ; même dans un cube d'acier noir ou dans un parallélépipède d'environ un mètre quatre vingt de longueur. L'œuvre est un cristal, mais tout cristal se meut sous le regard qu'il suscite. Or, ce mouvement n'est autre que celui d'une scission toujours reconduite, la danse du cristal où chaque facette, inéluctablement, tranche avec l'autre. »

Un silence paisible des espaces de méditation nous enveloppe, en quelques minutes on est devenu amis. On partage la même sensibilité. La sienne plus théorique et conscientisée, la mienne plus plastique et intuitive, des sensibilité complémentaires en somme.

- Pour toi, quel serait le pire : devenir sourd ou aveugle ? Je ne parle pas des gens qui sont nés comme ça parce que ça implique une tout autre conception du monde développée de façon innée. Mais toi, si tu devais perdre un de tes sens pour rester en vie, lequel sacrifierais-tu ?

Sa question me surprit, elle était naïve et drôle. Et cependant il y avait une profondeur. Jusqu'à mes 27 ans j'ai appris à percevoir mon environnement avec les attributs qui m'étaient donnés et si tout à coup on me supprimait l'un d'eux je serais déboussolé et misérable. Je préférerais mourir plutôt que de vivre sans mes yeux ou mes mains. Le reste je pourrais m'en accommoder.

- Prenez moi tout ce que vous voulez mais pas mes yeux ni mes mains.
- Pourquoi ?

[Me demande Nico]

- À cause du dessin. Je ne comprends pas toujours le monde dans lequel je vis. Le dessin me permet d'y vivre et de tenter de le comprendre. Tu me diras, tu peux dessiner sans tes yeux. Mais mes mains traduisent en dessins ce que mes yeux n'arrivent pas à déchiffrer pour mieux les aider à voir. J'aurais été fou depuis longtemps si je n'avais pas découvert le dessin...
- Pourtant être sourd et aveugle ne veut pas automatiquement dire être exclu du monde, il y a notamment le remarquable exemple de Hélène Keller, qui devint sourde et aveugle à l'âge de un an, couper complètement du monde jusqu'au jour où Miss Sullivan inventa un langage par signe qu'elle dessinait sur la paume d'Hélène après lui avoir montré l'objet en

question. Par la suite H. Keller est devenue une femme éminente qui fit le tour du monde et à écrit. Elle ne manque pas de description visuelle quelle passe du verbal et du métaphorique au sensoriel et au visuel elle crée ainsi des images visuelles malgré sa cécité. TROUVER UN EXEMPLE + bibliographie (son autobiographie + l'homme qui prenait sa femme pour un chapeau, Oliver Sacks, édition du Seuil, 1988)

- Oui sans doute face à une agnosie visuelle j'aurais développé d'autre mode de traduction du sensible, qui me sont aujourd'hui impossibles à envisager.
- Je pense que le concept de l'artiste est essentiellement quelque chose d'obsessionnel qui contre tout va continuellement continuer à traduire ses sens en forme quelque soit le problème qu'il rencontre handicapé ou pas. Il y en a plein des exemples d'individus qui s'acharnent, Renoir, Beethoven pour n'en citer que deux.
- Je dirais que tu parles d'une construction romantique de l'artiste. Selon Robert Filliou l'unique groupe d'adultes qui essaye d'avoir le plus de temps libre et d'utiliser au maximum leurs imaginations se sont les artistes.
- Mais l'un est l'autre des concepts ne sont pas contradictoires pour autant, au contraire. Si un décrit l'artiste comme un personnage romanesque, pris dans ses lubies imaginatives dont il doit accoucher. L'autre ne le voit que de façon pragmatique et assumé. L'Artiste a besoin du maximum de temps pour pouvoir mettre ce processus créatif en place. Ce qui demande d'aller à contre courant d'une société organisée autour de la carrière et de la famille. Et ainsi légitimer le concept a priori péjoratif que l'art est un loisir. « Art is leisure ». D'ailleurs il répondra à la question de ce que font les artistes ? il organise leur temps libre de façon créative, soit un temps pour entraîner leur imaginaire. (AJOUTER BIBLIO : TEACHING AND LEARNING AS PERFORMING ARTS, Robert Filliou, Editor Kasper Köning, 1970)
- Oui c'est vrai, j'en parle à un collègue au café ou je travaille, qui n'a rien avoir avec le monde de l'art, je lui disais que l'artiste est une personne qui utilisera tout ses revenus et son temps, dans le but unique de pouvoir continuer à produire. Contrairement au salarié lambda qui utilise son salaire comme investissement financier ou divertissement. Et qu'en soit théoriquement tout le monde peut être artiste. Mais tout le monde ne se dédicace pas forcément à une forme de recherche personnelle qui est extrêmement demandant. Donc oui je suis avec Robert Filliou, le temps qui reste est celui de la création et le temps qui est occupé par autre chose que la création celui de la recherche de fond, car il faut pas se leurrer toute création demande un investissement financier, et l'argent tombe pas du ciel. Même un artiste qui gagne sa vie avec son art, sa production est toujours scindée en deux les productions vendables et celle que l'on fait

pour soit, pour approfondir sa propre recherche. L'idéal c'est quand même cette recherche (primordiale dans l'inspiration) qui devient convoité quelque soit la taille, la matière ou le prix. HaHa

- Sans oublier qu'il faut se nourrir, se loger et vivre un peu ! sans vie il y a pas d'art !
- HAHA oui bien évidemment... Mais Et toi si tu perdait un sens?
- Tant que mon cerveau n'est pas touché. Je pense que je m'adapterai, mes yeux me facilitent beaucoup la vie, tu connais toi beaucoup de livres pointus traduits en braille ou en audio ? Y a quand même une discrimination sociale et physique sous-jacente dans le monde de l'art... Malgré toute la précarité dans lequel certain vive, c'est souvent un choix personnel. Beaucoup viennent de famille bourgeoise ou il y a un accès à une bonne éducation- en tout cas en Europe. je suis sûr que si faire de l'art était aussi prestigieux dans la société que chirurgien ou avocat nous aurions plus d'artistes... La nécessité de survivre, et l'éducation qui se fait essentiellement par la vue et l'ouïe, avortent sans doute nombre de carrières artistiques. C'est indéniable, grâce à mes sens je peux avoir une autonomie d'esprit et ma recherche d'information n'est limitée réellement que par ma propre volonté. Mais j'aime beaucoup danser aussi, alors peut-être...
- HAHA ! oui la danse est partout ! Essentielle d'ailleurs ! Mais cette phrase de Donald Judd me dérange... *What You See is What You See*, pourtant ce que je vois n'est jamais totalement et complètement ce que je vois. Ce que je vois je le transforme toujours par ce que j'y vois moi.
- Oui c'est l'illusion de l'œil parfait. Regarde page 51, Didi-Huberman en parle : "Donner à voir, c'est toujours inquiéter le voir, dans son acte, dans son sujet. Voir, c'est toujours une opération de sujet, donc une opération refendue, inquiétée, agitée, ouverte. Tout œil porte avec lui sa taie, en plus des informations dont il pourrait à un moment se croire le détenteur." C'est pour ça d'ailleurs que tout objet projette une forme d'anthropomorphisme. C'est la contradiction entre l'absence de la présence ou la présence de l'absence qu'un objet évoque, quel qu'il soit. A. Reinhardt résume le concept dans cette phrase : *The invisibility of art is visible*.
- L'art permet d'explorer au-delà des sens, Raul Hausmann insistait sur sa conviction de la pauvreté de nos cinq sens. Et soutient qu'il doit avoir d'autres capacités sensorielles sans quoi selon lui il n'y aurait pas d'esprit.
- Mais ce que A.Reinhardt veut dire c'est que grâce à l'art l'invisible devient visible, les secrets des mondes imaginaires individuels jaillissent pour

prend une forme matériel qui vient réveillé d'autre fantômes enfoui en chacun de nous , des souvenir, des phantasme et de l'histoire

- C'est la tension du vide entre le regardant et le regardé, du regardant par le regardé.
- La danse du reflux.
- L'aura comme le battement d'un cœur sur le quel d'autre viennent se synchroniser.
- Le résultat qui jaillit soudain sous nos yeux et qui nous réconcilie pendant le bref instant de surprise avec l'impossible.
- Et qui nous accorde dans l'inattendu.

On se regarde avec un sourire d'accomplissement. La nuit est bien avancée maintenant, et les canettes sont vides. On est ivres et on refait le monde en idées. Philosophes des soirées tardives, avant que je pus le dire il m'ôte les paroles de la bouche :

- Artiste magicien !

Un éclat de rire résonne et rebondit. L'atmosphère gélatineuse nous absorbe de nouveau. On passe à des sujets plus légers pour notre taux d'alcoolémie. fini la philosophie. Le Sphinx aussi a l'air joyeux.

Avant de sortir j'entends dans la courbe d'un ricanement :

- j'attendrais impatiemment ton lapin blanc sortir de ton haut de forme, suis le il te portera peut-être conseil. Bonne nuit, maestro.

ÊTRE TOURBILLON

Le matin suivant, je suis allé chez Brico, et j'ai acheté toutes les nuances de blanc possible, du mat au satiné. Il y en avait un paquet. Je ne sais pas trop encore ce que je vais en faire, mais elles ont de si jolis noms et je dois bien faire quelque chose ! Aussi absurde que cela puisse paraître je vais repeindre la galerie en blanc. Blanc d'albâtre, blanc cassé, blanc céruse, blanc crème, blanc d'argent, blanc de lait, blanc de lin, blanc de prélatine, blanc de plomb, blanc de saturne, blanc de toyes, blanc de zinc, blanc d'Espagne, blanc d'ivoire, blanc écru et blanc lunaire pour commencer. Pour *commencer* quelque part. La veille on s'est quittés ivres, et l'espace recèle des trésors oubliés par les ivrognes absents. Entre les discussions sérieuses et celles futiles on a dessiné. Il y a pas mal de dessins nuls. Des gribouillis qui pour des yeux sobres sont abstraits, mais par rapport à la légèreté de certains, la densité d'autres est remarquable. Nico a laissé un graphique qui semble regrouper les différentes étapes du *White Cube* (Voir Annexe 2). De mon côté j'ai esquissé un nouveau Mandala. (Voir Annexe 3) Décidément cette forme insiste dans mon esprit. Mais cette fois-ci je ne le froisse pas en le remisant au *tas de merde*. Il a du sens, j'en suis étonné. Il est assez juste si on rentre un peu dedans, et si l'on est sensible à un certain mysticisme. J'ai placé au centre de la synergie un diamant. Mais la Jupiler a emporté l'explication dans les vapeurs de mon subconscient. Cependant cette forme revient dans pas mal d'esquisses laissées au sol. Elle contient en elle un mystère et un savoir qui m'a été volé. J'utilise le motif et exploite sa géométrie pour repeindre les murs de la galerie des différents blancs.

- Confronter mes propres limites à tes limites, peindre et repeindre ton mur blanc en blanc.

Cette activité absurde fait surgir toutes sortes de réflexions. Combien de couches a-t-on déjà pu faire ? Rendre un aspect plus neuf à une surface qui n'a pas vraiment eu le temps de vieillir ou même réellement de vivre :

- * Recouvrir * Étouffer
- * Rafrâchir * Cacher
- * Dissimuler * Ensevelir
- * Masquer * Camoufler
- * Envelopper * Habiller
- * Noyer * Superposer
- * Supprimer * [...]

Un palimpseste de petits meurtres. J'ai la ferme intention de laisser la trace de ma blessure sur ta surface. Une blessure qui sera aussi recouverte comme toutes les autres devenues anonymes. Un réflexe de chien qui pisse pour marquer son

territoire d'une certaine façon. Mon activité est plaisamment absurde. Je n'ai rien inventé. Et je doute que quelqu'un ait jamais réellement inventé quelque chose. J'ai l'impression d'être emporté dans un tourbillon. Ou plutôt d'être le tourbillon. Peindre m'a mis dans un état de transe. Ma pensée est vite partie en spirale et mon corps est plongé dans une étrange sensation liquide. Je me dissous dans ce sillage.

Je suis ce minuscule tourbillon. Pris dans un courant d'eau d'histoire de l'art ou d'histoire de l'Homme. C'est une analogie rassurante d'une certaine façon. Les jours qui se sont écoulés et les autres à venir m'emportent dans la singularité du tourbillon. Je suis une forme qui s'est séparée du flux auquel j'appartenais et d'une certaine manière j'y appartiens encore. Comme une région autonome du flux avec son rythme propre. J'obéis aux règles de ma sensibilité et pourtant je suis relié au tout auquel j'affleure. Je suis fait de la même matière que ceux dont tu as été amoureux, ceux qui t'ont fait exister et ceux qui t'ont exploité. Je suis un être en soi et pourtant il n'y a pas une seule goutte qui ne t'ait pas déjà appartenu. Ton identité, mon identité, ta production et ma création sont absolument immatérielles. Je me suis fermé sur moi même, je suis devenu tourbillon jusqu'à ce que notre flux commun rencontre un obstacle. Et cette branche, ce rocher dans mon d'histoire, c'est toi. Toi qui m'as transformé en tourbillon.

À mesure que ton mur blanc, ce repeint de blanc, une évidence s'ancre en moi. L'évidence que l'origine ou l'idée originale naît toujours d'un mouvement "qui s'allonge vers le bas pour rejaillir vers le haut dans une sorte de pulsion intime." Tout naîtrait d'une spirale infinie. Au moment où cette pensée jaillit en moi tu traces avec mon pinceau ces mots : "Ce qui crée en nous n'a point de nom ; ce n'est qu'éliminer dans notre affaire tous les hommes moins un, dans le mystère intime duquel l'énigme intacte se resserre..." et à ce même moment tu chuchotes dans mon oreille une phrase de Nietzsche qui m'est familière :

« Tout a déjà existé un nombre incalculable de fois, attendu que la situation générale de toutes les forces reviennent toujours... Autrefois, on pensait que l'activité infinie dans le temps supposait une force infinie, qui ne serait épuisée par aucune usure. Maintenant on se représente la force comme constante ; elle n'a plus besoin de grandir à l'infini. Elle est éternellement active, mais elle ne peut pas créer un nombre infini de cas ; il faut qu'elle se répète. »

- Oui je connais ça. Mais la phrase que tu as peinte au mur juste avant, c'est de qui ?
- Paul Valéry, *L'homme et la Coquille*. Il est dans la bibliothèque, va le chercher !

Je cours à la bibliothèque incroyablement garnie de Dame Mystère. Le livre est déjà légèrement sorti de la masse rectiligne des dos de livres serrés les uns aux autres. Au moment où je l'extirpe de la frise, son voisin se jette sur moi : *Le Feu et*

le Récit de Giorgio Agamben. Et dans le creux de mon oreille un souffle chaud, avec douceur me dit “prend celui-ci aussi.”

DES ENTRES-LÀ

Au fur et à mesure que ta surface se nuance, elle me ressemble un peu plus, elle m'est plus familière, moins hermétique. J'ai peint seulement un des murs principaux de la galerie. Mais déjà tu prends un aspect plus *humain*. Ta robe devient subtilement mobile sous mes yeux. La lumière te fait bouger, frémir, respirer.

La veille on a parlé de plein de choses avec Nico, notamment du fait que tu participes à une certaine conscience économique et au changement de l'idée du faire. Ces deux notions d'emblée désacralisent les mains de l'artiste, et provoquent un paradoxe par le déplacement du statut de l'œuvre d'art au niveau d'objet. Mais re-questionnent aussi l'origine de l'œuvre d'art en mettant un peu à mal l'idéologie du quattrocento italien du “pur chef-d'œuvre.” Celle-ci me paraît d'ailleurs maintenant obsolète, floue. C'est quoi exactement un pur chef-d'œuvre ? Je vois trois éléments qui pourraient constituer la définition de l'identité d'une œuvre d'art. On pourrait nommer ainsi le premier élément identitaire : *produit-œuvre*, soit la synthèse matérielle de l'esprit de l'artiste, choix de la matière et du geste : un coup de crayon, un coup de pinceau, un coup de marteau, de gouge etc. Ensuite *l'objet-œuvre* : objet matériel commercialisable, la peinture finie, la sculpture terminée, la gravure imprimée. Et pour finir *l'être-œuvre* : c'est à dire l'œuvre en tant que telle, dans sa combinaison complète de la matière et de l'esprit qui produit l'hypostase de l'œuvre.

Parfois les trois éléments sont réunis ou parfois un seul des trois est présent. Combinaison qui a priori conférerait le titre d'œuvre d'art ou de chef-d'œuvre. On a parlé d'aura aussi cette nuit, substance obstinée et pourtant si fragile. Cette aura qui donne accès à l'intemporalité de l'œuvre. Je suis artiste depuis plus de six ans et je devrais maintenant savoir comment additionner ces trois éléments dans une même production. Mais il est toujours incertain de trouver la bonne formule. Je crois maîtriser tant bien que mal les deux premiers éléments alors que le troisième semble toujours se tenir à une distance délicate que la ténacité seule est incapable d'atteindre.

Nico toqua à la porte. Au visage un grand sourire et l'air détendu. Je devais avoir au contraire un regard angoissé car au moment où il me vit son sourcil se fronça.

- Ça va pas ? T'inquiètes, ça va aller ! Tu vas trouver un truc bien... D'ailleurs je t'ai ramené quelque chose. Je l'ai chiné dans une vieille bibliothèque.

J'ouvre un petit livre uniquement d'images. Des petites xylographies de Franz Masereel. Le livre s'appelle *L'Idée*. C'était un bijou. Et ça tombait pile dans nos sujets de préoccupation. Très vite on comprend la trame narrative. C'est la genèse de l'œuvre d'art allégorisée par une petite femme nue. Elle naît de la tête de l'artiste surpris. Une fois complète elle devient libre et autonome, elle poursuit sa route seule dans un monde impétueux contre lequel elle doit se battre et se défendre jusqu'à prendre sa place et devenir féconde. Rien à voir avec le mythe de Pygmalion et Galatée. Une petite femme comme métaphore de l'oeuvre d'art. Elle ne naît pas de l'amour de l'artiste ou de l'influence magique et généreuse d'une divinité. Elle voit le jour seule et vit une existence autonome.

- Je tombe à pic on dirait !

[Dit Nico, hilare]

Je dois avoir le visage très expressif d'un homme qui se nourrit comme une carpe des bienfaits de circonstances hasardeuses. Je lui déballe ma pensée.

- L'idée, la création artistique prend vie et passe par tous les stades d'un raisonnement logique. Elle est d'abord œuvre-produit avant de très vite devenir objet-œuvre, et elle devient uniquement être-œuvre lorsqu'elle se bat, se féconde et trouve son lieu où se fonder. Ce n'est pas une question d'origine mais de substance intrinsèque. L'origine de l'œuvre n'est pas dans son moment de création mais au moment où elle opère le saut, la rupture avec son monde d'origine, au moment où elle prend son envol. En somme elle cristallise en elle un ensemble d'éléments surgis du chaos de son époque, elle naît en remodelant le monde. Son présent, son *Dasein*, reste irréversiblement un effondrement, une perte de celui-ci car elle vit en dehors.
- Oui, oui et oui !

[Dit Nico, soudainement très enthousiaste]

La photographie concrètement c'est ça ! La photo c'est le fantôme d'instant à jamais évanouis, mais toutes les autres formes de création artistique le sont aussi! Simplement elles semblent davantage altérées par le filtre personnel de l'artiste. Une présence peut-être plus évidente du geste et de la main. Elles gardent à jamais en elles les fragments d'un monde absent... l'unique fenêtre sur le monde externe et interne de l'artiste. C'est parce qu'il exprime son monde interne dans le monde externe qu'il transcende la réalité en la modulant par rapport à sa propre réalité qu'il est capable de mettre en forme et appréhendable par autrui.

- Le saut c'est la rupture de la spirale ! Un flux à envisager hors de tout rapport ! J'avais énoncé cela comme une évidence : Nico n'a pas été mis au courant de nos confidences. Je dus le mettre à jour sur le concept nietzschéen de spirale infinie, que tout n'est qu'une éternelle répétition, mais que le point de vue permet l'introduction de la nouveauté. C'est le

point de vue et l'expression de celui-ci qui permet d'effectuer un saut et de rompre la continuité de la spirale, donnant ainsi accès à l'infinie diffraction d'un objet. En autorisant la réalité subjective agrémenter de l'imaginaire de prendre le pas

- Comme on n'en finira jamais d'écrire de nouvelles chansons d'amour !
- Où le soleil qui meurt pour tes yeux et renaît dans les miens a immanquablement l'air neuf.
- Une belle part de gâteau à étage ou un diamant dans lequel l'œil se perd.
- C'est drôle que tu évoques l'image du diamant, j'ai cette image qui revient sans cesse dans le fond de ma rétine. Et je n'arrive pas à mettre les mots dessus. Je me demandais justement ce matin pourquoi j'en ai autant dessiné et surtout pourquoi je l'avais placé au centre du mandala.
- J'imagine que le diamant comme le gâteau a étages, éveille d'une certaine forme la curiosité du regardant et incite à ce qu'il prennent du temps, voir du plaisir à l'observation. Qu'il transitionne de l'action physique à une contemplation active.
- Personnellement, un gâteau a étages éveille plus rapidement ma gourmandise qu'un gâteau plat ! rien que d'en parler j'ai faim !
- C'est connue que les papilles s'excitent quand les yeux et le nez s'éveille, les sens sont liés. Il n'y a qu'à parler avec un Chef-Cuisto !
Mais si par exemple l'on prend quelqu'un qui se promènerait au bord d'un court d'eau et apercevrait quelque chose briller dans le lit de la rivière, immanquablement le promeneur se pencherait pour chercher ce qui l'appelle du fond de l'eau. Et si par chance ! C'est réellement un diamant qu'il trouve au creux de sa paume mouillée. Je suis sûr que le personnage en question passerait sa vie penché sur cette rivière à chercher des diamants, quitte à jamais n'en trouver.
- Celui qui trouve une fois par hasard et se met à la recherche par la suite rarement abandonne...
- Siddhartha de Hesse ne serait jamais devenu bouddha s'il avait trouvé de l'or ou des diamants au bord de sa rivière.
- Haha sans doute, mais il a quand même succombé à la luxure avant de devenir bouddha peut-être que même avec de l'or ou des diamants en poche il y serait arrivé d'une façon ou d'une autre. Question de destin certain diront.

- J'ai cette même idée que peu de choses nous font dévier de notre cours, malgré tout j'ai tout de même l'impression que nos parcours humains sont relativement rectilignes, ils vont d'amont en aval, de la naissance à la mort, rares sont ceux qui font le chemin inverse. Pourtant celui qui trouve le diamant c'est comme si on lui ouvrait une porte, un pont, il effectue un mouvement perpendiculaire à son courant.
- Oui j'appelle ça le tourbillon..
- Pas mal, au fond on parle de la même chose! Par exemple le chercheur d'or, mise leur espoir de stabilité financière et matériel, d'élévation sociale, de confort et de sécurité dans le hasard d'en trouver.
- Finalement Siddhartha a peut-être trouvé son diamant près de cette rivière ... sinon il ne serait pas devenu celui de la fin du roman.
- Le diamant tel qu'on le perçoit est valable pour tout tant qu'il symbolise l'action qui déterminera l'être dans un certain idéal.
- On peut appeler ça de mille façons, la vocation, la destinée, la persistance, mais la quête de l'artiste c'est ça... Le diamant, et la résolution non pas seulement à le trouver mais aussi à le tailler. Ainsi un diamant non pas uniquement en tant que chef-d'œuvre matériel, mais plutôt comme le processus créatif qui permet de créer les chefs-d'œuvre. Lorsque l'artiste trouve sa pâte et puis il y a tout l'acharnement derrière de la perfectionnement.
- Donc tu dis que le diamant dans l'art n'est pas l'œuvre aboutie mais la méthodologie de travail d'un artiste ?
- Oui, un peu comme un alchimiste, l'artiste trouve les quantités et les mélange précis entre sensibilité, observation, création, émotion, couleur, graphisme et matières.
- Hier soir on a fini notre long épithète/ dialogue (?) sur l'idée que les artistes étaient des magiciens, mais vu ce que tu dis il sera plus juste de parler d'artiste alchimiste, car même si l'alchimiste et le magicien manipule et joue avec l'irréel et l'impossible. L'alchimiste à quelque chose dans le sens commun du vrai savant tandis que le magicien a plutôt le rôle de enroleur/ enjoliveur ? `...
- Oui c'est vrai même si les magiciens existent partout même dans le monde de l'art contemporain

- haha pour le coup c'est des magicien de l'art contemporain ! haha
- tching tching ! Machine a sous !

Nos rire accompagne le déclin du soleil et avec sa lumière qui diminue notre dialogue se poursuit comme un long monologue à deux bouches.

- L'oeuvre se dresse et s'érige seule au sein d'un monde inachevé où elle séjourne le temps de son ouverture. Elle se dresse parce qu'elle se présente au monde. Elle s'affirme dans une exposition, dans un livre, sur internet. C'est un *statement* d'un état passé, celui de l'artiste, celui du monde qu'il voyait. C'est une parole, une proposition à la réflexion, au doute, un voyage.

C'est toujours étonnant de réussir à dialoguer avec des gens et de sentir une connexion si forte. Ça donne de l'énergie, un peu la même sensation de vitesse que l'on peu avoir sur un tandem, sur la descente d'une cote en Italie dans l'arrete de soleil qui reste quand l'athmosphère entière ce remplit des joie de l'apéro, c'est une suspension savoureuse, avant les douceur des folie de la nuits. Ça remplit de joie et d'énergie.

- La conception de n'importe quoi ayant pour vocation d'être montré un jour inclut le regard idéal d'un spectateur. Celui qui comprend, qui adhère, qui est touché, celui qui rend grâce à la nécessité d'être. Mais il y a aussi la temporalité nécessaire pour que l'oeil du spectateur X se laisse happer par l'oeuvre, qu'une rencontre ait lieu. Celle où la matérialité de l'oeuvre se confronte à la sensibilité d'un regard. Parfois les rencontres se loupent, parfois le message ne passe pas, parfois l'énigme reste en suspens. Soit parce que les sensibilités sont trop éloignées soit parce que l'oeuvre est faible, une naissance prématurée ou un avortement.
- Difficile d'expliquer la différence entre une oeuvre d'art et une croûte de façon théorique. Mais elle est flagrante. Ce n'est pas la puissance mais la médiocrité qui saute aux yeux.
- Ce serait si pratique un check liste intemporel et international destiné au artistes avant de montrer l'oeuvre, 10 points à verifier pour savoir si vôtre oeuvre à des chances d'être un chef d'oeuvre ou une croute le Quizz dans beaux arts magazine !
- sil l'oeuvre contient la combinaison de petite maison, de lapin et de petite fille en robe, travail à revoir c'est sans doute une croute
- si votre oeuvre maintient un équilibre dans les contrastes et/ou les couleur complémentaires, on se dirige vers quelque choses.

- si vous ne savez pas quoi peindre, dessiner ou sculpter et que vous faites des fleurs, des femmes nues, des voitures, ou des nuages à défaut d'une meilleure idée, laissez tomber vos outils et faites quelque chose de plus utile, la cuisine par exemple, si c'est mauvaise personne ne le saura, vite digéré, cela a l'avantage de ne pas prendre la poussière dans les greniers ou les brocantes.
- Si vous êtes un homme et que vous ne représentez que des pin-ups jeunes et démodés et que vous ne vendez qu'à des hommes qui vous ressemblent, stoppez ce jeu misogyne et dominant immédiatement, ça ne fait sourire que les vieux pervers qui ont perdu leur jeunesse. Et si vous êtes une femme, un peu de fierté pardis !
- La taille ne fait pas le chef-d'œuvre, si vous avez fait du grand parce que vous pensez ainsi impressionner, tâchez de surprendre avec un format carte postale.
- Si en regardant votre œuvre finie, vous avez l'étrange sensation de ne pas avoir été l'auteur, et/ou de n'avoir jamais vu quelque chose de similaire. Empressez-vous d'appeler quelqu'un de confiance mais critique vous tenez peut-être le bon bout
- Si une idée vous réveille la nuit, notez-la immédiatement, elle ne sera plus la même le lendemain.
- Si même vous n'avez pas un coup de cœur en voyant votre travail abouti, personne de l'aura.
- Si vous reproduisez quelque chose dont vous estimez pouvoir faire pareil juste pour la vedette et/ou l'argent « facile », vous n'empêchez que la casquette de l'artiste, toutes les casquettes se volent ou s'abîment. Il faut soit être fou soit n'avoir aucune autre capacité pour vouloir vivre d'art et d'eau fraîche.
- Si vous lisez encore c'est 10 questions et regardez votre travail, pour vous assurer de leur valeur, Picasso, Dali, et Warhol vous font coucou d'en haut ! (pour ne citer que les imbattables)

Le ton ne pouvait être plus sérieux et cynique à la fois. Je m'amuse terriblement entre ces quatre murs blancs et pourtant certaines évidences ne sont pas si évidentes pendant le processus, j'avais passé plusieurs jours dans cette galerie et pas une seule fois je ne m'étais posé aucune de ces questions... Peut-être que nous devrions le soumettre réelement à Beaux-arts magazine, ça ferait rire jaune les jeunes créateurs mais ça en aiderait peut-être d'autres, du même genre que les

quizz dans ELLE, pour savoir si vôtre marie vous trompe. Peut-être vous ne vous étiez pas rendue compte de certaine évidences avant ?

Je sentais le sol glousser sous mes pieds.

[On rigole. De dehors on doit avoir l'air de deux jeunes loutres qui s'amuse dans l'eau]

- Pourtant si on parle de chef d'œuvre, c'est comme si le monde s'ouvre sur une brèche ou un fragment spatio-temporel et dévoile son chaos interne au moment où la lumière, le temps, l'espace, l'action se rencontrent pour la première fois de façon fortuite avec l'oeil, le corps, et l'esprit. Des suites de rencontres hasardeuses. L'idéal étant la confrontation physique entre l'œuvre et le spectateur lors d'une exposition. Meme si cependant une rencontre entamé peut avoir lieu via d'autre média, internet, livre, magazine. Comme un peu une personne que l'on rencontre très brièvement la première mais les quelque seconde ou minute nous laisse déjà croire en une futur amitié
- Mais ce monde reste toujours étranger. L'objectivité c'est une utopie, une projection de l'esprit. Ça permet la vie en communauté. Quand on commence à questionner ce que l'on voit en regard de ce que l'autre perçoit c'est la porte ouverte à la schizophrénie. Est-ce que le rouge de ma chemise, c'est le même rouge que toi tu perçois ? On est d'accord pour appeler rouge quelque chose de fortement subjectif pourtant on s'y accorde en grande majorité. Mais dès qu'on commence à être un peu précis dans la segmentation des couleurs ça devient le bordel, le vert d'eau, le gris souri, le bleu roi. J'adore ! c'est de la folie lyrique ! Ça, ça va encore mais si je te parle de :

- * Bleu Acier
- * Majorelle
- * Électrique
- * Indigo
- * Tiffany
- * Pervenche
- * Klein
- * Pétrole

- Tu les distingues tous? Et toi si je te parle de jaune en te disant :

- * Vénitien
- * Paille
- * Chamois
- * Blé
- * Safran
- * Bouton D'or

- * Citron
- * Vanille
- * Poussin
- * Ambre
- * Sable

On courait de gauche à droite dans l'espace pour trouver des objets aux couleurs correspondantes, une cage de perruche qu'on aurait secouée. D'ailleurs les péroquet sont les animaux qui sont capable de voir le spectre lumineux le plus nuancer de tout les être vivant 25 au lieu de 8 pour les humain !

- C'est notre corps et notre esprit qui ordonnent les choses avec *objectivité* tandis que le monde demeure abstraction, agglomération et chaos. La notion de monde suppose une unité tandis qu'il est fragmentaire et pluriel. C'est la synthèse opérée par la conscience qui permet le passage d'un *non-monde* à un monde perçu comme étant uniformément objectif. Ainsi notre corps et notre esprit sont pris dans un monde organisé selon une objectivité ancrée dans l'espace et le temps quand l'être-oeuvre ordonne et conserve *son monde dans son objectivité propre*. L'oeuvre installée perce la spirale de l'éternel retour de son monde originel, mais aussi la succession des spirales propres à chaque présent. *Installation* dans son double sens. Pas comme une installation physique de l'objet-d'art au mur ou au sol mais bien au contraire la capacité en puissance de l'oeuvre à pouvoir s'installer elle-même dans un lieu. Ce n'est plus un lieu qui accueille l'oeuvre mais l'oeuvre qui s'installe dans un lieu et l'ordonne selon sa propre cohérence. Elle ouvre une brèche dans l'oeil et fissure l'évidence du quotidien qui s'offre à lui.
- C'est dans cette destruction par le spectateur uniquement que *l'être oeuvre est à l'oeuvre dans son installation*.
- L'oeuvre installe car elle offre son propre rayonnement au monde dans lequel elle surgit.
- Un peu comme agirait un miroir, il faut pour que cela marche, avoir le « jugement », qui relie à l'identification de soi par rapport au reste sans quoi « l'attitude abstraire » qui permet la « catégorisation » est impossible. Si devant un miroir vous vous demandez si le visage qui vous regarde est bien le vôtre. Tandis que vous savez consciemment que ce ne pouvait physiquement pas en être celui d'un autre. L'oeuvre d'art en parallèle dans ce cas ne reflètera rien, et semblera comme un tas de signe incompréhensible. Que vous ne pourrez pas décrypter et ne réveillera rien en vous même.

- Le *White Cube* donne la potentialité à l'œuvre de s'installer.
- Il est espace hermétique hors d'un monde et d'un temps, il est un non-lieu.
- Il est protecteur, il donne la place au dialogue et à la rencontre.
- Et peut-être ainsi n'importe quel lieu dans n'importe quel temps.
- C'est à l'œuvre de s'installer, de transfigurer le lieu par sa présence et son ouverture. Donc de faire œuvre, de devenir à son tour productrice de forme.
- Tu connais l'exposition *Quand les Attitudes deviennent Formes*, de Harald Szeeman ?
- Oui, d'ailleurs le titre de cette exposition est parfait, il synthétise cette capacité de l'œuvre à produire une forme grâce aux attitudes prises par les artistes. Une des premières expositions conçues *in situ*, rassemblant des artistes de l'*Arte Povera* italien, des artistes conceptuels ainsi que des Land Artists. C'est l'espace qui provoque le geste et pousse à créer une forme.. C'est une forme d'art minimal mélangé à la provocation des surréalistes ou des dadaïstes. Une réaction au *Pop Art*. Dans l'idée qu'elle propose un dialogue de matière contre matière, ou l'absurdité poétique du geste artistique est mise en exergue. Et distancie les œuvres présentées d'une société de consommation remplie d'icônes, mais prendrait plus l'ampleur politique des œuvres qui gardent une part de mystère. Et destabilise le spectateur par leur incongruité et une quasi intemporalité. On assisterait presque à une forme de collage de matière, d'espace et de temps qui font chavirer certaines attentes narratives des expositions, des œuvres et des espaces d'exposition.
- Mais c'est aussi une nouvelle relation entre l'artiste et le curateur, H. Szeeman endosse quasiment ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui de *Coach*. En invitant certains artistes il spéculait sur leur capacité et ses envies personnelles. En les dirigeant plus ou moins dans ses visions à lui de l'ensemble de l'exposition.
- Rendant la limite de l'auteur et par conséquent de la vedette d'autant plus floue. Il ira au-delà de son rôle de coordinateur et de médiateur dans la relation de l'œuvre au public.
- C'est une expo qui a tellement marqué les annales qu'en 2013 la fondation Prada à Venise voulut réactualiser l'exposition à l'occasion de la Biennale d'art contemporain. Accentuant ainsi le paradoxe d'une exposition *in situ*.

Dans une tentative de mise en abîme du collage initiale de H.Szeeman en additionnant superposition de temps et de lieux distincts.

- L'œuvre à l'œuvre *est installante*, elle dresse un monde où elle écarte et conserve l'ordinaire d'un présent passé. L'œuvre se dresse seule. Elle rayonne dans un isolement en ce que d'emblée elle se situe au-delà du monde d'où elle vient. Son éclat, de fait, renie son origine.
- Elle crée un espace où elle règne en maître et délimite à partir d'elle-même le site où elle vient s'ériger.
- Si on prend une œuvre de Rothko par exemple, il y a pleins de paramètres à prendre en compte : lumière, hauteur, alentour, pour que l'œuvre devienne reine de ses contrées.
- C'est parce que l'œuvre se met à l'œuvre qu'elle acquiert un caractère inévitable et inépuisable. Elle choisit dans chaque contexte ce qu'elle conserve ou rejette
-
- C'est dans cette dualité de la matière que gît la forme.

Je regarde Nico, je n'ai pas bien compris sa dernière phrase. Je ne peux pas rebondir dessus. Il a une longueur d'avance. *Pause*. Je passe mon tour.

- L'œuvre s'appuie sur la dualité de la matière pour créer une *forme*. La lumière enferme en elle l'ombre et l'ombre la lumière. Dans le creux du son le silence et le bruit se répondent. Le dur enferme en lui le souple et le solide, le transparent et l'opaque. La limite mène à l'ouvert et l'ouvert exige une limite. Attends j'ai recopié une phrase d'un texte de Heidegger qui est très belle je trouve !

Il sort de son sac un cahier en moleskine noir, le cahier a triplé de volume par tant de feuilles intercalées. Il y a des écrits partout. Il m'étonne, je ne sais pas comment il peut se repérer là-dedans. Et à voix haute il lit :

« L'œuvre [...] prend appui sur la massivité et la pesanteur de la pierre, dans la dureté et l'éclat de la roche, dans la fermeté et la souplesse du bois, dans la clarté et l'obscurité de la couleur, dans la résonance du son, dans le pouvoir de dénomination du mot. »

- Oui c'est beau en effet,
[Dis-je, songeur]

D'ailleurs il parle de *la terre* comme du corps de l'œuvre et pas seulement de la matière dont se sert l'artiste. Cette matière a son histoire, a sa parole et elle est *rassemblement harmonieux de cette abondance inégalable*. La

terre c'est la substance qui accorde *les montagnes et la mer, les orages et l'air, le jour et la nuit, l'aigle et le cheval*. La matière quelle qu'elle soit, mot, cailloux, bois, couleur permet à l'œuvre de se tenir, de se maintenir et de rencontrer par ce qu'elle renferme.

- *The Medium is the Message* disait Marshall McLuhan. Il sous-entend que la nature d'un média en dit tout autant, voire plus que le message contenu. Le medium aussi est significatif de l'époque, de la culture.
- C'est la lutte qui crée la forme.
- Le saut c'est en fait, la rencontre entre deux mondes, *la terre* et l'oeil et...

Une troisième voix se joint à notre conversation. À la radio, que l'on ignorait jusque-là, s'élève la voix du Sphinx, empruntant aux mots de John Berger.

"The painting absolutely still, soundless becomes a corridor, connecting the moment it represents at which you are looking at it, and something travels down that corridor at a speed greater than light throwing into question a way the measuring time itself. Because paintings are silent and still, and because their meaning is no longer attached to them (it) has become transmittable..."

Nico me regarde abasourdi. Et je découvre en lui un croyant fervent. Il voit dans la radio une heureuse coïncidence mêlée à une inquiétante conviction selon laquelle les machines et les choses seraient plus humaines que l'on croirait, et qu'elles nous écouterait. Il tient pour preuve ce qu'il vient de se passer. Il va chercher la radio et élargit le cercle pour lui faire une place. Sa voix compte à partir de maintenant dans le dialogue. La radio ne dit plus rien, mais programme un morceau de Debussy en fond sonore. C'est un morceau joyeux. Et je te sens qui rougis légèrement ; les blancs se sont furtivement teintés d'un peu de rouge et brillent davantage.

Le *Sphinx-Radio* a parlé de *meaning* et de *transmittable* soit un sens capable d'être transmis dans l'absence physique de l'œuvre d'art. Le *meaning* de John Berger doit sans doute être l'équivalence de la terre pour Heidegger.

FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE

- Au fait, pourquoi as-tu commencé à repeindre les murs de différents blancs ?

[Demande Nico]

- Ah ! tu as remarqué... ? Ça fait trois jours que je fais de nombreuses réalisations théoriques. Plein de nouveaux éléments qui entrent dans la lecture et la monstration d'une pièce. Ça m'amène à ré-envisager ma production toute entière. Je ne suis pas vraiment bloqué mais disons, en mise à jour. Avant je ne me posais pas la question du mur, du blanc, de la galerie, de leurs histoires et des changements que ça a pu engendrer. Dans ma production j'ai toujours tenté de parler de poésie. Je me rends compte que dans mon travail il y a beaucoup de mélancolie. Justement peut-être cette naissance suite à une mort, une rupture. J'essaye d'exprimer une sensation de voyage, de passage, de paysage lointain qui un jour était pourtant si proche, rêvé ou réel, on oublie...

-

- Dans *l'Absence*, Fédida disait : " Le deuil met le monde en mouvement." [Ajoute Nico]

Il avait toujours une citation ou une référence pour n'importe quel sujet de conversation. Au début je trouvais cela snob et ennuyeux. Maintenant je le considérais plus comme un jardinier sauvage. Il plantait des graines dans les esprits.

- Et ce blanc, ce froid, cet hermétisme qui condamne, hors de ses murs tous les extérieurs. Il n'y a plus d'histoire, de continuité, de narration. Et pourtant ce pouvoir d'incontinence de la galerie est devenu super important pour moi aujourd'hui. Un pouvoir d'incontinence dans le sens où cet espace n'a aucune responsabilité dans l'élaboration d'une mémoire, contrairement au musée qui a un rôle de conservation. Il y a un grand blanc, et nous ne savons pas ce qui s'est passé avant – ni plus tard. L'espace est isolé et l'œuvre est encore plus seule. Alors je repeins en blanc des murs déjà peints en blanc de nombreuses fois par d'autres. Faire partie d'un palimpseste absurde, du décor ou de la matrice. Mais aussi redonner au blanc des murs la joie de la danse. Enfin j'essaye. La galerie boutique-souvenir m'emmerde. Elles sont toutes pareilles. Le regard que l'on pose sur ce qu'elles exposent a tendance à s'uniformiser, il perd de son merveilleux et les productions se standardisent. On vend des bibelots à Mamie.

A mesure que je parle les mots s'enveloppe de la carapace des convictions.

- Dans « Mon dernier soupir » de Louis Brunuel, il dit que c'est quand on commence à perdre la mémoire même par bribe que l'on se rend compte que c'est cette mémoire qui fait notre vie. Il prétend qu'une vie sans mémoire ne peut pas être qualifiée de vie car elle est le socle porteur de notre cohérence, de notre raison, de notre sentiment et même de notre

action. Que sans mémoire nous de somme rien. Pourtant le White cube tire sa force de cette absence de mémoire, il est vide et constamment changeant, comment peut on parler de d'existence dans l'absence de continuité ?

- c'est étrange tu parles du White Cube comme si c'était un être vivant et pensant, un peu comme une énorme matrice mère qui envoi ses clone de part le monde. Pourtant il n'est que l'outil d'un galeriste et le réceptacle de nombreuse exposition. Sont caractère incontinent comme tu dis n'est valable que si l'on prend l'exposition sorti de tout contexte mais il a une mémoire tant que le galeriste a une ligne directive dans les artiste qu'il choisi de montrer. Certes individuellement et isolément les espaces non pas de mémoire a proprement parler quand on associe la mémoire à la trace du temps, mais leur existence dépend de ce que le galeriste en fait, de leur archives.
- Oui ce sont des histoires individuelles mais qui sont recouverte de cette uniformité du blanc. Malgré les différences de ligne directive individuelle, quasi tous ses espaces propose le même paradigme du White Cube. C'est dans les archive que l'on voit les nuances, mais pas dans l'espace physique. Car il permet de régir l'œuvre de la même manière pour tous.

Je m'interromps et laisse mon discours s'ancrer dans le silence de la galerie. Je parle en réfléchissant, je mets des mots enfin sur un milieu qui m'a mis souvent mal à l'aise.

- Tu vois bien que le MoMA, le Guggenheim, Beaubourg, la Tate, et bien d'autres, sont devenus des marques au même titre que Dior, Gucci ou Chanel. Il se délocalisent, s'agrandissent, créent de nouveaux lieux pour leurs images en dehors de leur territoire, imposent leur art à la mode, l'art qui pourtant mériterait mémoire, regard et vénération. Les icônes changent mais s'imposent de la même manière dans l'imaginaire collectif. Simplement là, c'est comme si on avait perdu toute profondeur. La Vierge a disparu au profit de la Marylin Monroe d'Andy Warhol. Barack Obama et le Che ont été placardés frénétiquement sur les murs, les t-shirt, les mugs, comme le logo de n'importe quelle marque. J'ai l'impression qu'on a fait du *White Cube* un branding mondial dont la simplicité est devenue meurtrière en uniformisant les regards et les imaginaires. On attend le *world-tour* de Madonna ou de la *Madonna col Bambino*.

Je vois Nico absorbé dans ses pensées. Mon monologue fait naître quelque chose en lui qui n'allait pas tarder à sortir. Mais sa pensée fut avortée par le Sphinx

clamant à travers la radio :

“ It’s acquired a kind of new impressiveness, but not because of what it shows, not because of the meaning of its image. It becomes mysterious again because of its market value. This market value depend upon it being genuine. And now, it is here, like a relic in a holy shrine. I dont want to suggest that there is nothing left to experience before original works of art except a certain sense of awe, because they have survived, because they are genuine, because they’re absurdly valuable. A lot more is possible, but only if art is stripped of the false mystery and the false religiosity which surrounds it. This religiosity, usually linked with cash value but always invoked in the name of culture and civilisation, is in fact a substitute for what paintings lost when the camera made them reproducible...”

[Nico radieux]

- Elle dit la même chose que moi ! mais en mieux ! Cet espace transpose l’aura de l’œuvre d’art dans une valeur monétaire et habitue l’œil contemporain à regarder l’art sur fond *neutre*, offrant à l’objet une clientèle plus large. Mais c’est intéressant elle ajoute la notion de reproduction qu’elle semble placer au cœur de la corrélation entre œuvre et aura. Le blanc du mur devient un écran et absorbe dans sa planéité la matérialité de l’œuvre d’art en la réduisant à une perception 2D. Il supprime aisément sa matérialité tout autant que son échelle, sa profondeur ou son poids devenant ainsi plus facilement consommable. Cette mise en scène ouvre également à une dématérialisation totale de l’œuvre. Le blanc peut être vite remplacé par le blanc du papier, du livre, de l’écran ou du mur de projection. Ce qui transforme complètement les données de la rencontre. Et on assiste à un renversement du déplacement. Aujourd’hui de plus en plus, et tu en parlais tantôt, c’est l’œuvre qui se déplace vers le spectateur. Lorsque le spectateur se déplace vers l’œuvre il y a quelque chose de l’ordre du pèlerinage. À ce moment l’œuvre nous accueille, nous, étrangers pénétrant son monde. Cependant de plus en plus aujourd’hui c’est l’œuvre qui devient étrangère à notre environnement.

- oui on établie une planéité des rapport

- Ça me fait penser à cette drôle d’anecdote ; de Beuys, je crois, qui demanda à faire un voyage les yeux bandés jusqu’à Madrid pour voir *les Ménines* de Velasquez. Il voulait une rencontre pure et totale sans qu’aucun signe ne vienne orienter son regard. Il voulait avoir accès directement aux *Ménines*. Sans passer par le voyage, par le réel. Une rencontre pure sans aucune pollution visuelle.

- HAHA ! oui ! mais je voudrais tout de même nuancer les propos de la radio-magique.

[Dit Nico]

Elle semble dire que la reproductibilité affadit l'œuvre. Catherine Grenier dit d'ailleurs à ce sujet que...

Nicolas Rous ouvre de nouveau son énorme Moleskine noir sur une citation :

« Paradoxalement, le développement de la culture numérique a contribué à renforcer l'aura de l'œuvre originale [...] la possibilité de jouir des œuvres à son gré à travers les reproductions n'a pas dévalorisé la jouissance des objets réels, tout au contraire. On a même assisté à une fétichisation de l'objet qui touche jusqu'aux productions immatérielles ou multiples. »

- Oui ! j'ai lu récemment dans un quotidien de l'art, un article de Laurent Mantaron qui faisait un parallèle entre la vitrine, ancêtre de l'écran selon lui, et l'écran lui même, qui empêchent le spectateur de s'approcher. Pour dire combien l'art est autant matérialité que *cosa mentale*. L'empêchement et la limite déclenchent le désir. Mais il pointe essentiellement l'évolution du comportement dans l'expérience de l'exposition. Ce n'est plus tellement comprendre mais surtout être au courant.

Notre dialogue nous a un peu écœuré du lieu type galerie. En aucun cas je ne veux faire quelque chose de ce genre. La tristesse du Sphinx que j'ai ressenti la veille vient sans doute de l'aliénation de son manteau par la société de consommation. Tu entonnes à contre cœur un nouvel hymne à la radio :

TCHIN TCHIN #\$\$\$

Dans une mélodie faite de tintements des coupes de champagne et de caisses à sous. Une réinterprétation *live* des Vanités assaisonnées au *glitter* où le *in*, le *tendance*, le *à la mode* se montrent et se pavanent. Tu étais un peu devenu *Vanity Space*. Lors des vernissages la foule, sourire figé, vient pour être vue plutôt que pour te voir. De toute manière les objets exposés ont déjà été vus et *likés* ici ou là, sur Instagram, Facebook ou ailleurs.

LA BLESSURE VISUELLE

On est resté silencieux un moment, plongés dans nos pensées respectives. Ce qui sembla une éternité. Puis la fréquence de mon activité cérébrale tomba à zéro. À sec ma tête. Mais Nico écrivait dans son Moleskine aux mille pages.

- À quoi penses-tu ?

[Dis-je timidement]

Sentant progressivement la panique m'envahir par ce silence prolongé. Et Dame Mystère qui arrive demain. Et moi qui n'ai rien à montrer. La radio grésille en se raclant la gorge. Le Sphinx aussi est plongé dans ses propres pensées. Sans doute croit-il que je me suis adressé à lui. J'ai oublié un moment qu'il était là, présence trop humaine d'un espace si vide.

- À la blessure visuelle

[Dit-il]

- C'est à cause de cette phrase de Férida que Nico a cité.

On sursaute tous les deux. Moi appréhendant la réaction de Nico. Et lui d'avoir un objet qui lui adresse directement la parole.

- HAHA ! la bonne blague Kun ! On parle avec qui depuis tout à l'heure ? Tu me fais passer pour un con d'ésotérique ?! C'est quoi la radio pirate qui nous interpelle ? C'est toi ? Mais je ne reconnais pas ta voix...

Je ne sais pas comment réagir. Je ne peux pas dire la vérité, il va me prendre pour un fou, ce que je suis peut-être. Et je me sens incapable de raconter un bobard. Alors j'acquiesce vaguement de la tête pour toute réponse.

- HAHA ! ça alors ?!

[Et il éclate d'un rire gras et généreux]

- Qui d'autre en même temps ! Quel pirate !

Je souris jaune. Du côté gauche uniquement. Un rictus pâle que j'ai du mal à contrôler.

- Non tu n'y es pas du tout.

Rétorque le Sphinx froidement.

- Vous êtes assis avec moi depuis le début.

Nico devient blême. Regarde autour de lui. Me regarde, regarde la radio, et tremblant il ose demander à cette voix impérieuse :

- Qu... Qui... ?
- Ce n'est pas important. Kun t'expliquera plus tard si le cœur lui en dit.

Nico me regarde avec de gros yeux, fâché et vexé.

- Ce qui est important,
[Reprit le Sphinx]

C'est cette blessure visuelle.

Il avait l'autorité des voix passionnées.

- Vous devez penser à l'œuvre qui crée un mouvement car elle compose avec les restes fragiles d'un monde en deuil. C'est dans le mouvement de la mer, dans le battement du cœur que se tient le point d'inquiétude, de l'entre-deux. La poésie règne dans l'attente du pouls de la vague. Elle gouverne les *entres* inexplorés des mondes en coalition. Le souffle en pause différencie les choses vivantes des choses non vivantes. Les pierres ont ce plaisir solitaire de ne jamais attendre la mort. Briser un gros caillou et l'on se retrouve avec des plus petits cailloux. On ne peut pas dire autant des êtres vivants ou des objets. Le vase brisé est incapable de garder la vie, l'eau fuit et les fleurs fanent. Une œuvre réfute et ébranle une réalité ordinaire. La poésie c'est l'expression du tangible. Faites de la poésie avec des mots, avec des formes, avec des couleurs. Le secret de l'expression produit le poème qui impose l'œuvre en chef-d'œuvre. Celle-ci enfante une vérité qui vient de ce que les occidentaux appellent le néant. Tandis que d'autres y voient l'entre : *L'inbetween*, le transitoire, le mouvement.

Il nous a assommé. Personnellement je ne suis pas sûr d'avoir tout saisi. Mais un espace vide, blanc et froid m'a donné une leçon de comment être artiste et comment faire art. Par impatience ou par passion il m'a donné une réponse énigmatique à une question qui confine à l'ésotérisme : comment participer à l'affleurement d'une âme dans la création d'un objet ?

LE PRINCIPE DU MIRAGE

Un bruit de serrure dans la porte nous met en alerte. Mon cœur se fige. Personne d'autre n'a la clé à part Dame Mystère. Elle a 24h d'avance et moi quatre jours de retard ! Je n'ai rien à lui montrer.

- Bonjour ! ou plutôt bonsoir, tout dépend sur quel hémisphère on se tient. Les affaires de l'autre côté de la Manche se sont résolues plus vite que prévu. Et j'étais curieuse de voir comment vous avanciez. Alors me voici ! Dites-moi tout !

Poursuit-elle d'un ton joueur avant même d'avoir pris le temps de regarder autour d'elle.

Lorsqu'elle le fit, je perçus dans son attitude une surprise mêlée de déception. Les murs sont toujours aussi vides ; quelques feuilles volantes ici et là, crayonnées à la va-vite. Je ne savais pas où me mettre.

- Kun... ?

Une question esquissée, suffisante pour signifier en un mot toutes les questions possibles suggérées par la situation. Son air est sévère, entre la business woman et la figure de la madre. Elle m'avait fait 100 % confiance et je n'avais pas rempli 1 % de ses attentes. J'essaie désespérément de trouver quoi dire, la rassurer, me rassurer. Avant même qu'un son sorte de ma bouche Nico se présente.

- Bonjour Madame, j'étais impatient de vous rencontrer. Kun m'a beaucoup parlé de vous.

Mais ce n'est pas vrai ! Je ne crois même pas lui avoir dit son nom. Je suis en état de choc et de panique. Je tente discrètement de faire taire Nico, on n'arrête pas le héron patient et immobile qui soudain passe à l'action. Précis et meurtrier.

- Je me présente : je m'appelle Nicolas Rous. Kun m'a appelé pour monter l'exposition avec lui. Je suis historien de l'art et charpentier. Permettez que je vous parle un peu de notre projet.

Stupéfait ! Je ne peux plus le faire taire. En même temps je suis incapable de dire quoi que ce soit. Galle a l'air en colère mais elle écoute. Nico a réussi à mettre une

chape momentanée sur l'incident. Comment ça il était charpentier ? D'où sort-il ce projet commun ? A aucun moment je ne lui ai proposé de monter cette exposition avec lui. J'hallucine. Putain de fouine. Je lui ai fait confiance, on a construit une amitié autour de la philo esthétique... Cinq poignards dans le dos, comme César. Mais que fait-il ?!

- Vous avez un lieu bien particulier. La raison pour laquelle nous n'avons encore rien produit c'est que nous voulions vous parler de notre projet. Asseyons nous, prenez une bière pendant que je vous explique tout cela posément.

Nous nous assîmes comme si cela était la chose la plus naturelle au monde. Comme je n'avais rien de mieux à raconter je le laissais parler le temps de trouver une contre attaque.

- Voyez-vous, au cours de ces quatre derniers jours, pendant que vous étiez en déplacement, nous avons beaucoup discuté avec Kun. Et nous aimerions vous proposer un projet qui sorte des créneaux habituels. Comme le disait Le Corbusier, nous aimerions exploiter votre *machine à exposer* d'une tout autre façon. Le parcours typique, égocentrique, du solo show vernissage-champagne ne nous intéresse pas. Vous devez comprendre cela, n'est-ce pas ?

La curiosité de Galle est piquée à vif mais je la sens méfiante. Et moi j'écume de rage. Comment ose-t-il parler en mon nom ? Comment ça un *solo-show* ça ne m'intéresse pas ? Mais c'était une occasion en or ! Et il est en train de tout bousiller. Je lance un regard meurtrier à Nico auquel il répond en posant une main paternaliste de merde sur mon épaule accompagnée d'un regard ironique et doux. Il se fout carrément de ma gueule. Et de poursuivre :

- L'espace de la galerie, votre espace, fait trop souvent l'objet d'une masturbation intellectuelle dans le seul but est de satisfaire un ego complaisant à l'égard d'une esthétique faible et farfelue.

Voilà, en plus il l'insulte ! C'est un assassinat de toute beauté. Ce con va recevoir mon premier pain dans la gueule. Voici que la violence devient mon unique horizon et mon seul allié. Je suis prêt à bondir. Madame Ryste va se lever. En aucun cas elle n'allait souffrir le narcissisme déplacé de ce morveux exalté par trois bières. Cet espace est l'aboutissement d'une vie. Comment peut-il se permettre de dire des trucs pareils ?!

- Attendez, attendez !

Nico lui attrape la main alors qu'elle se lève. Elle retient la gifle par courtoisie.

- Ne vous vexez pas pour si peu. Cet espace ruisselle de trésors auxquels nous avons cessé de croire ; à force de les déconsidérer nous ne les voyons plus. On leur a retiré leur pouvoir d'invocation pour les vêtir d'une valeur monétaire creuse. Aujourd'hui de nombreuses productions sont *muséalisables* c'est à dire que l'artiste, le galeriste, le curateur et l'institution se bornent à faire ou à promouvoir un art qui ne sert qu'à justifier les codes et les valeurs mis en place par ces mêmes acteurs. Je n'ai pas besoin de vous expliquer, à vous, les principes du *White Cube*. On fait de l'art sur, pour ou contre cette institution. Dans des dimensions pour ou faussement contre celle-ci. Mais très vite sans le discours légitimant ou la légitimité de l'argent, on est vite confronté à un bric-à-brac de fragments confus. Un cochon en Australie qui peint gagne mieux sa vie que Kun qui fait des choses sublimes ! Et je ne parle pas de ceux qui peignent avec leur vomi ou leurs organes génitaux.

Je suis surpris. Il m'a lancé une fleur, je vaudrais mieux qu'un cochon - peintre. Ce n'est peut-être pas un coup d'état après tout. Ma colère se retient. Je le laisse parler, mais mon uppercut se tient prêt à la moindre vacherie.

- Nous voudrions vous proposer une exposition qui agit ou plutôt agirait comme un oasis dans l'espace désert de votre galerie, espace qui en métonymie parle de tous les espaces institutionnels semblables. Nous voudrions retrouver l'aspect imprévisible des espaces neutres, qui imposent l'impensable comme principe générique. Il y a encore des perles rares qui racontent d'innombrables histoires. Notre humanité repose sur notre capacité à transmettre un savoir en racontant des fables. Cependant il faut muter pour rester vivant. Adapter nos mythes, transfigurer nos espaces. L'art contemporain est fait de mille-et-une possibilités. Il faut éviter à tout prix les sols stériles qui amputent nos imaginaires. Votre espace et tous les autres de type galerie ont cette magnifique capacité à être hors lieu et hors temps, et donc de devenir n'importe quel lieu, n'importe quel temps. On peut inventer une autre dimension, on peut voyager dans l'espace, découvrir Saturne, être Neptune. Vous avez vu récemment l'exposition *Aftershave* ?³ Elle ne voyait jamais le soleil se coucher. Il était toujours couchant, baignant l'atmosphère d'une lumière rose, éclairant de sa chaleur les oiseaux puissants, une lumière déchue et à la dérive, asséchant des coquillages accrochés aux murs après un haut de marée. Des poèmes en rune gravés dans le béton, et des pièces de monnaie enfermées dans des bulles signifiant ainsi leur valeur dérisoire autant que leur pouvoir symbolique. Voilà ce que nous voulons vous proposer. Autoriser le mouvement vers la complexité et la complicité. Trouver un nouvel équilibre dans les tensions fécondes des imaginaires en coalition.

Une ouverture aux possibles et aux inattendus, jusque là insoupçonnés. Vous connaissez sans doute cet aspect colonisateur du *White Cube*, il est partout. Il véhicule, drapé de son blanc impérial, une pensée occidentale auto-suffisance. Les œuvres d'art comme les humains n'envisagent plus la mer comme une barrière. On la croit apprivoisée et familière. Tout communique et s'échange. On fait partie de plusieurs mondes distincts, mais nous voilà dans un monde immense. Unique. Détrônons l'universalisme souverain pour un universel rebelle. Redonnons le courage à la transgression. L'insatiabilité donne indéfiniment à rechercher et repousser l'horizon. Soyons audacieux. L'art est un défi pour ceux qui ne sont pas mesquins mais généreux. Chaque objet, chaque forme, chaque matière, chaque couleur, ombre, lumière, son, mot est un fulgurant plongeon dans l'âme du monde, enfermant en son sein les pluriels présents. Le *White Cube* a perdu son mystère alors même qu'il est intrinsèquement mystérieux. Permettez à Kun de trouver ses diamants enfouis. De raconter une nouvelle histoire. Il a la main qui tremble et le mot aventureux. Il aurait pu vous faire une expo bateau, reprendre des vieilleries qui marchent, qui vous auraient rapporté un pourcentage. Cependant, parfois, la puissance est dans la suspension de l'acte, si celui-ci résiste contre les automatismes du *White Cube*, laissez-le dire ce que les autres n'osent faire. Laissez-nous ébranler le concept de l'œil pur, aller à l'encontre de la linéarité, de la volonté progressiste post-moderne, stérile, et laisser l'esprit charger, cueillir et créer son propre chemin visuel dans l'accumulation. Votre espace a la capacité de toucher même les moins initiés par sa gratuité. Utilisons cette générosité pour produire quelque chose qui donne à voir et qui inquiète.

Nico nous a époustoufflés. Une claque dans la gueule. Une claque de générosité et d'optimisme. Il est non seulement bel orateur mais il a su voir en moi ce dont moi-même je doutais. Il a pris les devants, et a surpris tout le monde. Mais je commençais à le comprendre. Il est un peu comme le Sphinx, plein de rebondissements et de surprises. J'ai cherché cette idée géniale en solitaire, sans me rendre compte que sans l'autre je ne suis rien. On ne peut rien inventer seul. L'imaginaire répond à une entente sous jacente collective. De la même manière que l'œuvre a besoin d'un œil pour exister. Je suis la bête, il est l'homme et le Sphinx est l'espace. À trois on ferait quelque chose de surprenant. Nous allons exhumer un des diamants enfouis. Galle aussi est surprise. Comme à son habitude la voilà déjà qui s'envole. Sur le seuil de la porte elle lance :

- Bien, demain nous verrons cela plus en détails. Bonne nuit !

Lorsqu'elle referme la porte, je me jette sur Nico. Le désir d'étreindre ce génie fou. Dans les bras l'un de l'autre on éclate de rire, moi presque en sanglots.

- Mais tu es complètement taré ! Qu'est-ce que on va lui présenter demain !

C'était magnifique mais tu nous a mis dans un sacré pétrin à lui vendre du rêve !

- T'inquiètes on a toute la nuit. On trouvera bien quelque chose !

On reprend nos postes de campeurs. Voyageurs d'oasis.

-

DES DONNÉES SILENCIEUSES

- Bon alors qu'est ce qu'on fait ? À quoi tu pensais en disant tout ça ?
[Dis-je une fois l'euphorie passée, la boule au ventre]

- Moi je ne pensais à rien. C'est toi qui m'y à fait penser.

- Moi ?

[J'étais étonné]

- Oui, quand tu parles d'incontinence du lieu, de théâtralisation de l'espace de vente, de poésie, d'ouverture, de fermeture, de secret, de saut, de rupture, de magie. Et puis y'a ça aussi dans le fond de ma tête qui résonnait.

Il sort de son énorme Moleskine un pamphlet.

- Eh mais c'est à moi ça !

- Oui, tu l'a laissé traîné un jour, je l'ai pris, je l'ai lu, et je l'ai gardé. Il m'a plu ce texte. Tu en as d'autres ?

- Oui, Je n'ai jamais trop su quoi faire avec. Je les écris, puis je les oublie...

-

Je repris le texte et le lu. C'est une pièce de théâtre à trois voix. Avec la possibilité de multiples voix jusque là anonymes. Je l'ai écrit en écriture inclusive pour permettre le dialogue entre n'importe qui et n'importe quoi, homme, femme, pierre, oiseau, fleur, objet ou oeuvre d'art :

PREMIER TEXTE

X : Mais, dites, où sommes-nous ?

X' : Un endroit.

*X : Un endroit blanc le jour, et noir la nuit.
[Silence. Iels semblent perdu.e.s dans leurs pensées]*

X' : Ou est-ce un endroit noir le jour et blanc la nuit ?

X : Peut-être bien, oui. Un endroit ou un envers ; quelle est la différence ? Qui a

déterminé l'endroit et l'envers du rien. Est-il vide ou est-il plein ? Nous sommes si loin.

Y : Si loin de tout. J'ai mal aux pieds de ne jamais marcher. Mes oreilles semblent créer des mélodies de silence que je suis seule à entendre. Entendez-vous ces gammes inaudibles qui bourdonnent dans le creux des tympans ?

X : C'est ton coeur que tu entends.

Y : Mon coeur ? Mais je n'ai jamais aimé ni même désiré... Comment peut-il battre si fort au point que je l'entende ?

X : Tu es en vie.

*X' : En vie ou mort. Endroit, envers. Vide ou plein... quelle est la différence ? Il n'y a rien ici.
[Silence]*

Y : On attend une réponse.

X' : Il n'y a pas eu de question.

Y : C'est moi qui te regarde ou toi qui me regardes ?

X' : Peu importe. Nos yeux se sont croisés et eux seuls savent ce qu'ils ont bien pût voir.

X : Nous sommes si loin.

X' : Nous sommes tout près.

Y : J'attends une réponse.

X : Raconte-nous une histoire plutôt. Réveille nos envies du fond des mers endormies, ravive le feu qui s'est éteint. Laisse nos têtes s'ouvrir comme des fleurs au soleil.

X' : Raconte-nous une histoire.

Y : Je ne connais pas d'histoire.

X : Mais si essaye, souviens toi d'avant.

Y : Il n'y a jamais eu d'avant différent de maintenant.

X : Raconte-nous une histoire.

[Silence. Tous attendent]

Y : Il était une fois...

[Silence. Iels sont déjà captivé.e.s]

Y : Il était une fois, qui fut encore comme toutes les autres fois. Fin.

X : (Révolté.e.)

C'est pas une histoire ça !

*Y : Comment ça c'est pas une histoire ? J'ai commencé le récit comme une histoire et il s'est fini comme une histoire. Ce qu'on peut bien dire entre c'est du superflu. Donc c'était bien une histoire. Mais je peux rajouter pour vous faire plaisir, et Iels vécurent heureux ou malheureux jusqu'à la fin de leurs jours. Selon votre morale.
Fin.*

X : La lumière est partie quand mes mains se sont endormies. Mais, n'ont-elles été jamais éveillées ? Je crois n'avoir jamais touché.

Y : (Supris.e et dégouté.e.)

Non ! Ne m'approche pas ! Je n'ai jamais été touché.e. Ne m'approche pas ! Tu me dégoutes, va-t-en.

X : Mais si viens là... Je veux te toucher... Je veux toucher... Je n'ai jamais caressé. Viens ici je t'en prie. Je veux pouvoir éveiller ces mains qui ne se sont jamais agitées. La gauche n'a même jamais rencontré la droite.

X' : Gauche et droite ne sont pas faites pour se rencontrer.

X : (Térrifié.e.)

Elles ne peuvent pas ! Viens là que je te touche. Je ne peux pas bouger mes pieds sont trop fatigués de n'avoir jamais marché...

[Silence pesant. Angoisse et tension se déploient dans l'atmosphère et enferment chacun dans une bulle individuelle de petite panique maîtrisée]

X : (Rompt le silence. D'un ton froid.)

Je ne peux pas bouger, Je ne peux pas toucher. Mais vous m'entendez. Vous me répondez, je vous entends, je vous comprends, nous communiquons. Juste ?

Y : Oui.

X' : Oui.

X : Vous m'entendez ? Vraiment ? Ma voix rompt votre silence ?

Y : Non.

X' : Pas vraiment.

*X : (D'une voix de plus en plus incertaine.)
Mais vous me comprenez ?*

Y : Oui.

X' : Oui.

X : Donc nous communiquons ?

Y : Oui.

X' : Oui.

X : Mais vous ne m'entendez pas ?

Y : Non.

X' : Non.

*X : Et si je crie ?
(Iel crie très fort.)*

Y : Arrête ! Stop !

X' : Tu nous casses les oreilles !

X : Donc vous m'avez entendu ?

Y : Non.

X' : Non.

X : Nous ne communiquons pas.

Y : Si.

X' : Évidemment.

X : Je ne comprends rien. Sommes-nous vivants ? Sommes-nous morts ? Sommes-nous même réels ?

X' : Ce n'est pas évident.

Y : J'attends une réponse.

RIDEAU

- Tu en aurais d'autres sur toi là ? De ça on a plein de matière en plus de toute notre discussion.
- Oui, Mais je suis pas sûr de savoir où tu veux en venir.
- Mais tu ne vois pas que dans ce texte il y a quasiment tout ce dont on a parlé ? Tu traites de l'existence de ce qui est exposé dans le *White Cube*, de sa relation aux regards dont il fait l'objet, aux autres objets présents avec lui. Tu évoques à travers cette écriture incohérente et décousue, l'absurdité émise d'une œuvre d'art déracinée et décontextualisé. Que n'importe quoi présenté dans un *White Cube* existe dans toute sa lourdeur, oserai-je dire. Et qu'il dialogue nécessairement avec les autres choses exposées, au travers des yeux du spectateur. Que la communication d'une pièce artistique passe par autre chose que le langage. Si on prend ce pinceau, ce dessin et ce moineau pour dialoguer ensemble, ou si l'on place des acteurs en chair et en os et un tableau abstrait dans un *White Cube* on est face à des fables de natures différentes. Est ce que tous peuvent communiquer avec tout ? Même sans voix, sans langage, sans grammaire ? L'absurdité de la scène laisse le lecteur choisir ses protagonistes, et les innombrables possibilités de formes remettent en cause la notion d'identité. Quelque chose peut-il être absurde dans un *White Cube* ?

-
Je lui en sors d'autres, pas tous. Il y en avait quand même quelques uns. Je me limite aux écritures inclusives.

Cher X, J'étais dans une boîte, je suis sorti.e de la boîte, j'y reviendrai peut-être dans la boîte. J'étais dans le noir, je suis sorti.e du noir, je retournerai sûrement dans le noir. Il n'y a personne ici. Personne du moins que je connaisse. Aucune apparence familière. Tous ces inconnus ont une fâcheuse tendance à se mélanger, voire

*à disparaître. Des quantités de visages
brouillés. Parmi la foule, je ne vois que
des fantômes ou des restes de choses,
invisibles, sans intérêt au souvenir
ou à l'attention. Je ne me suis jamais
senti.e plus seul.e. Il n'y a personne
ici. En espérant que tu ailles bien.
Jet'embrasse. X'.*

En lisant il regarde autour de lui, comme s'il choisissait dans l'espace à qui il allait distribuer les différents rôles. Il y a tout mon matériel. Ce qui fait déjà un paquet d'acteurs potentiels. Il y a les murs de la galerie. Et toutes les images en disponibilité que l'on peut chiner à travers le monde et dans l'esprit de tout un chacun. Tu es l'écran de tous les imaginaires. Et puis il y a ta voix à toi. Tu t'es révélé à Nico mais l'enchaînement des choses ne nous a pas encore permis d'en parler.

- Cette lettre est touchante mais extrêmement mélancolique, qui écrit à qui ?
-
- N'importe qui ou n'importe quoi, qui est délocalisé par choix ou par obligation. Ça peut être l'œuvre d'art itinérante, l'animal domestique ou sauvage que l'on déplace, ou un objet quelconque que l'on ramasse, le coquillage sur la plage par exemple. Qui face à leur déracinement tente de communiquer avec ce qu'ils ont laissé derrière. L'absurde redonne une cohérence et une poésie à un principe impensable, il devient pensable et impose son existence par la penser. un coquillage qui dirait au revoir à son sable, un tableau en manque de son mur douillet, un toucan qui découvre la Chine...

Le dernier texte que je donne à Nico est encore lié à la communication entre des êtres, mais celle à laquelle on ne prête pas toujours attention. Difficile d'accès, uniquement possible par une attitude de contemplation et de communion. C'est le partage d'un secret, mais celui qui à le pouvoir d'exclure dont l'exclusion conscientiser met mal à l'aise. Ici ce sont les messes basses érotiques de la nature. Mais les dialogues colorés de Rothko ou toute autre forme d'art intègrent ces mêmes règles d'inclusion et d'exclusion. Qui peuvent être transgresser par l'apprentissage ou la sensibilité intuitive ou entraîner.

*“Dans un jardin qui surplombe une
mer. Une mer invisible. Il ne reste
que le sable. Il est cette heure de la
journée où l'on se demande où est
passée cette quantité d'eau salée.
Révélant l'impudeur de ses fonds.*

*Sous les jupes aqueuses, un reste de
dentelle en écume incrustée de petits
mollusques gluants. Des cicatrices
laissées sur la peau, des griffures d'eau
tirées par la lune vers un ailleurs perdu.
En surplomb, sur un banc, deux
personnages [...]"*

X : Écoute.

X' : Écoute quoi ?

X : Shhhhh ! Mais écoute !

X' : Quoi ? Y'a rien à écouter !

*X : (Doucement.)
Mais si... Mais si... Écoute...Ça !*

*X' : Mais y'a rien ! Personne ne parle hormis quand tu me dis d'écouter quand tu te
tais !*

X : Toi aussi tais-toi et écoute.

*X' : (Qui s'énerve et hausse le ton.)
Mais écouter quoi bordel ?! Y'a rien à part ton silence !*

*X : (D'un ton joueur.)
Faux ! Mauvaise réponse ! Y'a pas que mon silence, il y a LE silence.*

*X' : (Étonné.e.)
Écouter le silence ? Tu me demandes d'écouter le silence ?*

*X : Oui, le silence nous parle sans cesse mais nous ne l'écoutons jamais. Peut-être de
peur d'entendre les voix d'ailleurs.*

*X' : (Fronce les sourcils, confus,
se met à la tâche.)*

[Les deux écoutent. Silence]

X' : J'entends rien.

*X : (Énervé.e.)
Tu n'entends rien ?! Tu n'entends rien ? Et ça, là, c'est quoi ?*

X' : (Surpris.e prêt.e à se lever et partir d'ennui.)

[Silence]

X' : (Timidement.)

Ça... ?

X : Oui ça ! Le bruit que fait le vent quand il enlace de tout son corps absent les feuilles querelleuses du grand marronnier, et que en même temps, infidèle et libertin, il embrasse celle du bouleau tout en chatouillant les eucalyptus au passage ? Tu n'entends pas l'eau de la fontaine qui se moque des dessous chiffonnés de la mer qui tardent à se revêtir et qui grogne au loin ? Tu ne suis pas le plaidoyer passionnel du grillon coupable face à l'oiseau bourreau ? Tu n'entends pas ton propre cœur se synchroniser au frémissement coquin de la surface de l'eau à chaque goutte qui la choque, les nénuphars gémissent presque au comble de la jouissance quand l'eau vibre et les caresse sous leurs jupons. Tous ces dialogues de vie, tu ne les entends pas ?

[Étonné.e prête un peu plus attentivement l'oreille]

X : Tu ne les entends vraiment pas tous ces échanges de séduction et de répulsion de ces âmes impalpable ? Tu n'entends pas... ?

X' : (Frustré.e.)

Chuuuuut ! J'essaye d'entendre !

X : (Ferme les yeux, se tient plus droit.e, offre son visage à la caresse maladroite d'un rayon de soleil timide et sourit.)

X' : (Frustré.e s'agite sur son banc , fronce les sourcils, jette un regard à X. L'imit.e. Ferme les yeux, se redresse, lève la tête vers le ciel et force un sourire niais.)

X : (Qui a senti qu'on gigotait à côté ouvre un oeil de reptile somnolant et retient à la vue de X' un gloussement.)

[Un temps. Silence. Les deux restent dans cette position quelques minutes]

X' : (Se lève soudainement et part.)

C'est de la merde ton truc. J'entends rien.

RIDEAU

La mer ne tarde pas à revenir en grands fracas comme si elle se moquait et couvre

de ses éclats tous les autres dialogues.

Pendant que Nico lit, concentré, je projette sur les murs le genre d'exposition que l'on pourrait faire. Je veux faire quelque chose de généreux, de joyeux et de marquant. Rendre à l'expérience du vernissage une sensation de découverte. Construire une intrigue et un mystère. Je repense au vernissage choc de Chris Burden avec sa performance Shot. Il organise un vernissage sans rien. Il y a une performance à risque. Peut-être sa dernière œuvre. Il demande à un amis de lui tirer dessus. Une confiance totale en l'autre, en leur relation, autant qu'en ses qualités de tireur. A lui de choisir s'il vise un point vital ou non. On sort de l'atmosphère paillette du cirque et du lancer de couteau. On introduit la mort de l'artiste dans la galerie. Violente, rapide et sans fanfare. Je repense au travail de Romain Gondolphe autour du pouvoir d'invocation de la parole et de la mémoire, à ses expositions vides qu'il comble de ses mots et des souvenirs des spectateurs. Il n'y a pas très longtemps j'étais allé à un vernissage du collectif Soil qui m'avait énormément touché. Ils présentaient le travail de Rémi Ruprecht et Aude Anquetil. L'exposition, intitulée *NEKUIA*,⁴ ne durait que le temps du vernissage. Organisée autour d'une trame narrative de fin du monde, nous allions tous mourir ensemble ici. Les deux artistes désiraient ainsi mettre en exergue l'intensité vitale susceptible de jaillir lorsque la mort se présente à soi.

NEK Hear the unloved weeping rain. Guard your sleep from the sound of their pain. Long gone and out of this world. When you smile and it tears up your face, it's time for the inhuman race. You're down and out of this world. Now your hope and compassion is gone. You've sold out your dream to the world. Stay dead and out of this world.

Nico lit toujours mes textes. Il n'y a plus que toi à qui parler. Tu ne dis rien. Tu sembles retiré. Je poursuis ma réflexion au sujet de cette exposition-vernissage de fin du monde. Cette simple trame narrative accompagnée de quelques objets et d'enregistrements disséminés dans un jardin privé, plutôt que dans une galerie blanche transforme radicalement l'ambiance de ce que peut être un vernissage. En changeant la trame narrative du contexte on influence l'expérience dans sa totalité. Le musée était déjà a priori un espace où une société se raconte des histoires à elle même et s'efforce de matérialiser l'imaginaire. On crée et on regarde avec un arrière-plan symbolique. Le regard n'étant jamais neutre.

- Tu as entendu parler de *The Label Show* ?

-

Ah, *iel* sort de son mutisme. Sa voix me donne toujours des frissons, comme une montée d'ecstasy. Sensation de vivre quelque chose d'unique et de sublime.

C'est une exposition qui a été organisée par Trevor Fairbrother en 1994 au Musée des Beaux-Arts de Boston. Ça a remis en question la place du cartel. Pour cette exposition une œuvre pouvait avoir jusqu'à trois explications différentes, dispositif mettant en évidence les innombrables significations possibles et la manière avec laquelle le langage oriente la perception, donc la réception d'une œuvre d'art. D'ailleurs Paul Taylor rajoute : "Les images n'ont pas de signification. Ce sont les gens qui leur en donnent. Des personnes différentes leur accorderont des significations différentes, selon les époques. On ne peut pas vraiment examiner un tableau et tenter de déduire sa *signification*, car une telle signification n'existe pas. La signification ne peut provenir que d'un ensemble particulier de circonstances historiques et puisque ces circonstances changent, la signification d'un tableau ne peut demeurer une constante fixe ». Quelque chose de ce genre que j'ai lu dans son livre *Looking and Overlooking*.

[J'interromps Nico dans sa lecture]

- Tu as dit qu'il fallait muter pour rester vivant. Ce que nous devons faire c'est transformer les fondements de la galerie. Changer le temps d'un événement sa légende et sa structure. Mais également changer toutes nos clés de lecture et nos référents. Redonner à la vierge Marie son visage de jeune fille. Réinventer nos légendes et nos significations, muter non pas au sens darwinien du terme mais décaler nos automatismes culturels et sociaux pour mieux se situer et se les approprier. Dans l'idéal il faudrait que le spectateur acquiert petit à petit les clés de lecture et compose lui-même une narration dans ce contexte renouvelé. Le sortir des signes habituels. Le surprendre avec un nouveau récit, une nouvelle possibilité de récit. Mais aussi permettre à tous d'être vierge à la lecture des pièces. Que tout le monde puisse se les approprier avec son propre savoir. Tiens j'ai écrit deux textes il n'y a pas si longtemps. Je voulais réécrire la naissance de certains de nos mythes. Ici c'est Marie et la figure de la sirène :

Histoire d'une Jolie Marie

Une jolie pièce. Sombre. Trouble vert du fond d'étang duveteux.
C'est du carrelage, mais il y a de la buée. Une jolie jeune fille en serviette. Ça lui fait un corsage dans un délicat décolleté bien serré. La peau encore humide. Dans ce vert aqueux une silhouette couleur cuisse de nymphe. Un blanc au reflet incarnat rosé. Un blanc dans lequel on viendrait bien s'y frotter. Marie Jolie. Les pupilles de Marie se rétractent, vite temps d'adaptation pour celles qui n'ont pas vu la lumière de toute la nuit.
Elle se gratte le bas du ventre La lumière change, noircit sa peau. La silhouette se brunit. Elle était relief et devient creux. Une peau en abysse, Une silhouette qui regarde, observe et se fait observer.
Un double. Son double. Un autre. Elle se gratte le bas du ventre.

Une bouteille d'Hépar à la main. Bleu électrique contre la peau nue de la naïade encore endormie. Son double est toi, là. Lui aussi porte le contenant azurite. Elle ouvre le bouchon, se regarde dans les yeux l'une de l'autre : se lubrifie la lèvre d'un coup de langue timide. Le col de plastique bleu embrasse l'embouchure fraîche et métallique du robinet.

Le liquide coule de l'un dans l'autre. La galoche est soutenue par les doigts mouillés de Marie. Elle est bonne cette Marie. Sa bouteille se remplit. Elle est vulgaire cette Marie. Elle se regarde, tend le cou, tourne ses épaules à 45 degrés. La douce structure osseuse rend anguleux les arrondis. L'oeil abîmé, séduisant et espiègle te regarde, te fixe. Dans tes yeux surpris elle est belle. Plus belle que toi.

La Jeune fille à la Brosse à Dent

Une brosse à dent électrique, c'est moderne, c'est élégant. Ça pose sur le mécanisme des mains de violoniste. La belle brosseuse de dent a le regard qui se déforme, le visage qui se tend, l'oeil est devenu menaçant presque effrayant. Le sourcil s'est dressé avant de se briser, sa cassure entraîne un changement de terrain sur le front jadis lisse. Le nez aussi s'est froissé. Et ce charmant collier nacré, des perles en sourire corrompu. De belle tu deviens monstrueuse, de nymphe tu deviens michtophydae dans ta salle de bain aphotique. Sibylle, ta brosse à dent à tutu te faisait baver. De ta bouche un filet de dentifrice bio. Ton poignet se casse, ton coude se casse, ton dos se casse, tes genoux se plient. Ta langue cherche la fraîcheur aguicheuse du con métallique. Vulgaire, tu craches tout ton mépris. Un dernier regard dévoyé. Tu, toi, l'autre sont devenus même.

De derrière la chaîne d'ivoire le gloussement d'une maniaque. Tu craches le reste de pâte salée. Tu souris. Charmante comme jamais tu ne le fus. Tu t'essuies la bouche, petite Marie depuis toujours jolie. Les lumières s'éteignent et Marie s'évanouit. Seule la luminescence du fond de son oeil reste coincée dans le reflet. Petit point de lumière éternel.

Des Entrelacs de Vies

Un pêcheur un soir rêva qu'un poisson de lui s'éprit. Son amour était si beau et si total qu'il s'y perdit uniquement le temps d'une nuit. Au matin de l'éveil une drôle d'émotion le saisit. Une chaleur si douce enveloppa son corps et l'éblouit. Il ouvrit un œil. Et reconnut le paysage qui l'entourait mais il fut vite surpris de ne pas être celui auquel il s'était confié pour la nuit.

À la place de sa dure couche, un sable jaune et fin, de sa couette de coton, la vague encore moussante et dans la main gauche une belle dorade reposait. Le soleil avait réveillé le pêcheur et dans le retrait de l'eau qui suit la lune, avait laissé l'être écailler dans un air qu'il ne put respirer. Le pêcheur désorienté et surpris se leva d'un bond et jeta ce petit corps immobile dans la bouche vorace de l'onde. Et il reprit sa journée.

De l'autre côté de l'océan au même moment que le poisson perdit son souffle une baleine pendue par la queue dans un monde aqueux. Quel drôle de rêve put elle faire ! Un humain tombé dans l'eau, égaré dans une atmosphère qu'il ne pouvait respirer. Elle le prit entre ses nageoires et ce corps si petit si fragile accolé à son gigantisme lui pinça le cœur. Avant que la dernière bulle de ses poumons ne s'échappe elle le laissa seul et perdu sous une lune bienveillante et un sable accueillant. Troublée elle partit chasser le plancton de minuit et continua sa vie.

Le pêcheur laissa dans l'oubli les rêves de cette nuit. Les lunes crûrent et décrûrent, le soleil mourut et naquit maintes fois et pas à un seul moment ils ne revinrent sur les rêves d'autre fois. Alors que l'obscurité germait comme cette nuit déjà si ancienne, le pêcheur expira son dernier souffle et son sang se refroidit.

Il était coutume sur ses rivages de voir s'éloigner une épave, un corps et des flammes à la rencontre de l'horizon. Une fois le bois consumé et le corps calciné le pêcheur s'évanouit comme un gris de pluie dans le gouffre iodé. Ses cendres sans trop de vie expiraient les souvenirs de celle-ci. Il était de nouveau minuit et la baleine reposait telle une pendule dans le ventre de l'océan. Dans son sommeil elle ne se rendit pas compte que les cendres autour d'elle formaient une poche de rêverie infinie et avec lui elle partit aussi dans le creux de la nuit.

Le limon les accueillit comme leur dernier lit. Il fallut attendre la vague qui fait bouger d'un seul coup ce que l'océan met tant d'années à construire pour éclater la bulle de laquelle une sirène naquit.

Nico prit son temps pour lire les textes, il me regarda et dit :

- La sortie est à l'intérieur.

Nico avait de nouveau son air malicieux. Il cite Jean-Michel Alberola. J'avais vu sa rétrospective au Palais de Tokyo mais je ne suis pas sûr de bien comprendre où il veut en venir, même s'il me semble que dans le principe on se soit compris.

- La sortie est à l'intérieur.

[Répète-t-il]

Le spectateur peut sortir de son récit en rentrant à l'intérieur du nôtre. Construire tout autour de lui un nouveau maillage de significations où le rouge est froid et le bleu menaçant, où la vierge Marie est une jeune fille anonyme, un peu aguicheuse. Sortir de son quotidien en rentrant ici. Ce qui serait vraiment génial c'est que le visiteur se sente complètement dépaysé et en soit bouleversé. Que l'exposition soit réellement un voyage initiatique dans de nouvelles contrées. Un peu comme le travail de Peter Kloger. Ou de Yayoi Kusama qui déplace nos repères visuels en jouant sur la spatialisation. Ou Magritte qui dégage un univers onirique par des glissements de sens et le collage, Pistoletto qui utilise le miroir pour perturber la perception de la réalité et inclure le spectateur dans l'œuvre, Richard Serra qui avec des sculptures gigantesques perd le corps et l'orientation du spectateur dans la matière. Il y en a tellement d'autres que la liste serait trop longue! Construire une autre réalité, une nouvelle réalité, ou questionner celle qui existe déjà.

- C'est étonnant que tu associes la notion de construction à celle de réalité...
- Mais précisément ! Une réalité est une construction. À la différence du réel qui est une donnée irréductible et inaccessible, la réalité est une représentation du réel. C'est le réel transposé dans le langage et incorporé par les êtres. On passe notre temps à traduire le réel en réalité, collectivement et individuellement. C'est comme ça que les artistes que tu cites parviennent à perturber la vision qu'on en a. Ils décalent.
- Ça me fait penser à un bouquin qui m'a marqué. De Bruno Latour. Où il distingue le mot *fait* de *fétiche*. Le *fait* semble renvoyer à une réalité autonome, quand *fétiche*, qui a la même étymologie, serait plutôt lié à une folle croyance. Ce mot vient de *feitiço*, utilisé par les colons portugais pour désigner les croyances des *nègres* de la Guinée ; *feitiço* vient de *feito*, participe passé du verbe faire. Forme, figure, configuration mais aussi artificiel, fabriqué, factice, et enfin fasciné, enchanté. De ce double paradoxe Latour distingue *l'objetfait*, de *l'objet-fée*. Ce qui brouille la différence entre immanence et transcendance. Il dit d'ailleurs que l'objet *fétiche* provoque la parole, qu'il est un support au discours, mais également

une entité active dans le monde avec sa personnalité propre, conférant à la main de l'homme une portée magique. De la terre pétrie par l'homme naît un esprit. Une autre manière d'envisager la dualité corps-esprit. A contrario, le *fait* est magiquement ce que personne n'a jamais fabriqué avant.

- Mmmh... ça donne à réfléchir.

Au bout de la pièce je vois un livre qui s'agite. Les pages tournent frénétiquement jusqu'à la page 17. Je me lève pour aller voir ce à quoi pense le Sphinx. Je lis à mi-voix.

- Qu'est ce que tu dis ? Je n'ai pas entendu.

[Lance Nico]

- C'est une phrase dans ce livre...
- Lis-la moi !

- "Ce que nous faisons ainsi nous fait nous-mêmes plus que nous ne le faisons. Que sommes-nous, sinon un équilibre instantané d'une foule d'actions cachées, et qui ne sont pas spécifiquement humaines ? Notre vie est issue de ces actes locaux, où le choix n'intervient pas, et qui se font incompréhensibles d'eux même."

- Mais c'est exactement le dialogue de X et X' !

- Même si la pensée de B. Latour semble un peu complexe à mon goût, le jeu de mot sonore de l'objet-fait / fée me touche étrangement. Avec l'objet-fée on conserve toute la portée de fabrication, la sonorité du faire, mais le mot renvoie à autre chose, un dépassement de ce qui est fabriqué, de celui qui fabrique. On en revient à l'idée de F. Masreel selon qui l'œuvre d'art s'échappe s'émancipe pour s'installer, avec toute la connotation magique que cela implique. Un objet-fée... c'est étonnant de constater comment soudain tout commence à s'emboîter pour faire sens. On a questionné ce qui définit un chef-d'oeuvre. On est arrivé à l'idée de l'aura. On a critiqué l'incontinence du *White Cube* par opposition au musée. Et comment dans l'accumulation des imaginaires matérialisés et à travers une histoire narrative, on en est venu à parler d'histoire de l'homme et de mémoire. Les distances sont incertaines, la pensée est mouvante et ce que l'on imagine aujourd'hui peut devenir réalité demain. Et voilà que cette notion d'objet-fée surgit. Étonné de se voir plongé dans une pensée en cercle. La fée à qui l'on attribue des pouvoirs surnaturels, est capable de voler tandis que l'aura – comme le dit son étymologie latine *met l'air en mouvement*. La fée a aussi le don de divination, du Latin *fata*, issu de *fatum la destinée*. Les fées permettent de faire ce qu'il est impossible de faire, ou qui n'a jamais été

envisagé auparavant. Ainsi l'objet-fée ou l'objet-œuvre peut être perçu comme une équivalence du chef-d'œuvre, destiné à exister et à transformer, voir à détruire la réalité qu'il transcende. Il parle du passé et ouvre au futur. Il fait / fée apparaître une nouvelle destinée, une nouvelle histoire, un nouvel imaginaire, une nouvelle réalité possible. C'est un objet en puissance. L'objet fabriqué est indubitablement magique car il cristallise un ensemble de données mystérieusement silencieuses.

VISER LA LUNE

- Arrête-moi si je me trompe. Mais aimerais-tu créer et transmettre des récits en tant que potentialités émancipatrices ?

[Me demande Nico]

- Je ne sais pas si le mot "émancipatrice" est exact mais oui ! que le récit instille le doute à l'égard d'évidences qui barrent l'horizon.
- Je vois... Pour Lacan l'espace imaginaire (de l'image) et l'espace symbolique (du langage) sont supérieurs parce qu'ils permettent d'ouvrir le sens à un monde pluriel et immatériel
- Oui un monde pluriel et immatériel. Je n'aime pas le terme émancipation car il reprend la logique de la pensée occidentale moderne, enfermée dans la linéarité du progrès. Je ne cherche pas à critiquer ou à améliorer un système mis en place mais je voudrais proposer un point de vu curieux, surprenant et inclusif. Dans le *White Cube* il y a cette attitude que l'on pourrait qualifier violemment de coloniale. C'est un développement commercial, esthétique, technologique et éthique imposé par le modèle occidental. Il a transmis partout à travers le *White Cube* une certaine idée de l'art formulée par une élite. Et d'une certaine manière cela a exclu, voire refusé, d'autres formes de création et de connaissance du monde. Car ce *White Cube* impose a priori par sa structure et sa mise en scène une attente esthétique interne. Et aujourd'hui il est devenu très intimidant et stérile.
- C'est vrai que les gens n'ont pas le réflexe de rentrer dans une galerie. Ils n'osent pas. Ça leur renvoie l'image qu'ils ne font pas partie de cette classe sociale.
- Oui tout à fait ! La galerie est un des rares espaces gratuits pour tous où l'art actuel est présenté. Elle devrait être une porte d'entrée généreuse. Mais l'espace est devenu tellement codé, tellement en dehors de la vie, du quotidien, qu'il en devient inaccessible. D'ailleurs il n'est pas gratuit par générosité mais pour permettre à tout un chacun de devenir collectionneur sur un coup de tête ou un coup de cœur.
- C'est vrai. Les personnes lambda n'ont pas accès facilement aux notions et à tous les codes nécessaires à la lecture des œuvres. C'est souvent de l'art pour artistes, ou de l'art pour acheteur. Mais avant de n'être pas accueillante pour tous, son organisation interne n'est pas non plus

accueillante pour le corps lui-même. Il est mal à l'aise et contraint dans ce type d'espace. Le spectateur se dissout en se soumettant à l'autorité de l'œil. Sa propre identité quotidienne et individuelle n'est plus que fiction et ses sensations sont transformées en produits de consommation comme dans un de tes textes...

- J'ai envie de faire une exposition qui critique tout ça, mais pas qui condamne le *White Cube*. J'ai envie justement que l'on ressente ces mondes parallèles et imaginaires. J'ai envie que le corps et l'œil se réconcilient. Que les quelques clés de lecture nécessaires soient accessibles pour tous et permettent à chacun de vivre l'expérience non pas comme un œil distant et universel, mais comme une personne avec sa propre identité et sa propre mythologie personnelle. Permettre justement les rencontres entre ces différents récits.
- Après, ce qui est intéressant avec l'aspect "colonial" du *White Cube* c'est qu'il a créé une certaine plateforme mondiale. Le *White Cube* n'est justement pas suffisamment utilisé comme plateforme d'échange global à ma connaissance. Mais il est plutôt utilisé comme diffuseur du goût et des valeurs occidentales d'une élite.
- Ce serait génial si on trouvait un moyen de faire éclater complètement la bulle spatio-temporelle de la galerie. Parce que, par exemple, pour deux galeries, l'une ici, l'autre à l'autre bout du monde, même si ce sont des espaces neutres et indépendants, elles sont quand même soumises d'une certaine façon à la temporalité de leur territoire : jour / nuit, fermeture / ouverture. Et trouver alors un moyen que les deux temporalités puissent s'ouvrir l'une à l'autre...
- Donc pour récapituler, on voudrait proposer une exposition qui invoque de nouveaux référents, qui change les légendes des figures, qui intègre le corps et qui exploserait les notions de spatialité et temporalité. Bref, une forme de domination.
- C'est ambitieux... tout ça pour demain ? Mais on a toujours rien de concret à proposer...
- BAHA ! attend ça vient ! on a encore toute la nuit et les secrets qu'elle porte en elle pour trouver !

LE FEU RÊVE DE LA TERRE ET LA RÉVEILLE

On gribouille des dessins, des esquisses, on prend des notes. Tout ça chacun de son côté. Ma rencontre avec cet espace a été mystique dès le début. Je voudrais garder cette atmosphère. Invoquer des milieux magiques. En soit le *White Cube* est bien un lieu de tous les possibles, où tout peut advenir du moment qu'on le fait exister. Il y a quelque chose du diamant. Je pressens tout un trésor enfoui de réponses qui m'arrête et qui m'interroge. Mais je ne sais pas par quel bout prendre les choses. C'est encore ton étrange emprise sur les choses qui me trouble. Tu changes le sens de tout ce qui entre dans ton espace. Mais ça va au delà de ça. Il y a aussi ta potentialité du *faire*. Tu es une usine à faitiches. On t'a donné un dessein, une mathématique, un goût, une imagination même qui n'est pas très différente de la nôtre. On t'a concédé tout ce qu'il faut d'humain pour que tu répondes à nos attentes et cependant tu nous manifestais autre chose, tout ce qui est inhumain pour nous déconcerter. Comme la Nature tu es producteur. C'est fou à quel point la conscience de ce que nous accomplissons est étroite, à quel point elle assigne au hasard toutes les choses qui arrivent mais que nous ne comprenons pas. Pourquoi les artistes produisent ? Ce qu'on fait rien ne l'exige, rien de vital ne le prescrit ça n'a rien avoir avec le hasard alors pourquoi le fait-on ?

- Parce que les artistes sont capables de sentir ce qu'on pourrait appeler *the changing presence of the hand*. Celle qui modifie petit à petit nos mythes. Nigel Thrift dit à ce sujet que : *"Ideas come wrapped and which they must spring. (To be able to) suggest another way of looking at the world of pre ideas. Hoping to capture the outline of a world just coming into existence. Invisible forms which constitute the bare bones of the world [...] what we are seeing is a new forme of seeing. On which tracks can cope with uncertainty in ways previously unknown [...] it is the surface on which life floats, on the surface in plain view and yet precisely for this reason unseen [...] producing a new sense of space as folded and animate, one that assumes a moving point of view, anomadologic rather than a monadologic."*

[Me dit le Sphinx, main dans la main avec Ariane]

- Tu veux dire que l'artiste est en mesure de transformer le temps et de le lier à d'autres temps ? que l'on est capable de sentir le déphasage, que nous n'appartenons pas à notre propre temps ? Que nous serions inactuels ?
- Celui qui ne se laisse pas aveugler par les lumières du siècle et parvient à saisir en elles leur part de l'ombre, leur sombre intimité. En tout cas, ça peut être un enjeu de l'art. Questionner l'existence, poussés par une sorte de nécessité. C'est cette quête, cette recherche, l'espérance d'un trésor, enfoui quelque part en nous, individuellement et collectivement."

La radio décide à nouveau de se faire entendre. Du poste une voix accompagnée de quelques accords mélodieux à la guitare résonne. Elle dit ceci :

JLB You are continuously receiving things from the external world. These must be transformed, and eventually will be transformed. This revelation can appear anytime. A poet never rests. He's always working, even when he dreams [...] if the stars are on your side, you may discover that you are at the center of a vast circle of invisible friends...

C'est la voix de Jorge Luis Borges dans une interview donnée à la fin de sa vie. Les conversations intimes dévoilent un labyrinthe croissant. Le mystère se love dans l'ombre de la lumière. Tu veux redonner dans ton enceinte blanche la place aux sombres intimités. M'indiquer le chemin où les pas s'effacent dans une société désenchantée où les dieux et le sacré se sont retirés pour laisser à l'art un rôle de divertissement et de produit de consommation. Nous partons à la recherche des ombres des survivants du vide, au blanc quand l'éternité se détache, pour pouvoir s'adresser de nouveau à l'inconnaissable. Tu as bouleversé ma vie d'artiste, et je voudrais avec cette exposition donner la possibilité de te redonner un peu de poésie, ta capacité d'être plateforme, d'être tout temps et tout espace, d'être un nouveau sol fécond de feu et de légendes. Tu n'es pas un lieu de mémoire, tu es un lieu d'action, de narration, de naissance et de vie.

LA DIVA BLANCHE, NUE, UNE DERNIÈRE NUIT

Il est relativement tard, on est en dehors de toute notion du temps. La fatigue semble nous avoir offert un laissez-passer. Pour la première fois de ma vie je suis complètement présent dans une forme d'intemporalité. Aucune soumission à des obligations corporelles ou sociales. On se tient ici et maintenant, sans être attachés à une définition ou un référent étranger à nous-même. Ici mais nulle part, maintenant entre hier et demain. D'une certaine façon on est connecté tous les trois. Mais voilà j'ai besoin d'en avoir le cœur net. Et comment lui demander. Je ne sais pas si c'est une curiosité mal placée ou si j'ai peur de connaître son opinion. Certaines choses n'ont peut-être pas besoin d'être dites. Le Sphinx a pourtant bien précisé : si le cœur m'en disait... On est assis l'un en face de l'autre et j'ai cette phrase de Pascal coincée, comme si elle faisait son jogging : *Le cœur a ses raisons que la raison ignore*. En boucle jusque dans mes entrailles. La scène est assez pittoresque et reflète assez justement nos personnalités. Je n'arrive pas à me souvenir des circonstances de notre rencontre. Quel qu'il soit l'événement, il semble être toujours comme faisant parti du décor. Toujours où il faut quand il faut avec la bonne personne. Un *timing* absolument parfait. Sans jamais manquer au mot juste et au geste galant. Il a toujours eu les pieds dans la crème de la crème du milieu intellectuel artistique bourgeois autant que dans celui de l'underground punk. Caméléon. Et maintenant, le voici au milieu de la nuit, assis en tailleur à réfléchir à notre expo. Naïvement je ne peux m'empêcher d'assimiler sa présence à quelque chose d'important, d'inhabituel. Nico lève les yeux vers moi. J'aurais aimé réprimer la naïveté de mes questions. Mais nos regards qui se croisèrent, les firent exister.

- D'où on se connaît Nico, et pourquoi tu m'aides ?

Il est évidemment surpris par la frontalité de la question. Ses lèvres esquissent un sourire. Il ignore la première à mon grand soulagement, mais la réponse de la deuxième me laisse interdit.

- Par choix poétique.

Il me sourit et revient à ses pensées sur son cahier noir aux pages éternelles. Il a la posture d'un alchimiste à la recherche de l'exacte formule. Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire par choix poétique ? Ariane me guide comme toujours de sa petite main chaude. Elle a l'air douce et légère. Le Minotaure joue de la flûte quelque part. Et sur l'arrière de ma nuque un souffle chaud, que je pris pour une brise d'été, avant de reconnaître le timbre du Sphinx sifflant des paroles connues.

*“ So lets sink another drink cause,
It will give me time to think
If I had the chance I’d ask the
World to dance
And I’ll be dancing with myself. ”*⁵

Ariane marche vite, aérienne. Ma pensée rebondit sans trop de cohérence à chaque ondulation de sa robe. Mais l’idée du choix poétique comme façon d’agir dans le but ultime de disparaître butine chaque ride du tissu. Tout corps visible ou invisible appartient nécessairement à quelqu’un et vient de quelque part. Entre le chant du Sphinx et la houle du vêtement, j’ai cette étrange sensation de danser sans bouger, c’est à l’intérieur de moi que ça se trémousse. Créer dans un désir de disparition. Ou plutôt, pouvoir se permettre de disparaître parce que l’on a créé quelque chose, aussi infime soit-il. Ajouter quelque chose au monde requiert de s’effacer un peu semble-t-il. Un pas en retrait pour qu’une autre chose puisse exister.

L’air mis en mouvement par une fée crée ce qui n’a jamais été fait. Dessine une nouvelle forme au vide. Notre regard, nos mains, notre corps et notre esprit sont toujours confrontés à un genre de limite. La limite d’un objet, d’un organisme, la limite d’un espace, d’une surface, d’un pays, la limite d’un libre déplacement, ou d’un libre arbitre. Il y a toujours un dehors et un dedans, quelque chose qui existe ici et qui n’existe plus là-bas, ce qui peut être nouveau d’un côté est familier de l’autre.

Le choix poétique, c’est un choix politique de nier ses frontières, de disparaître et être rempli du vide de l’infini. On a besoin de la limite pour élaborer, nommer, pour se situer, s’identifier et justifier une existence, une appartenance, une croyance, une réalité commune. La globalisation postmoderne est en soi une utopie de la mobilité transformée en une réalité virtuelle. Rendue possible avec l’arrivée de l’internet et du wifi. Les oasis se font plus rares. Et l’attente qui ouvre au mystère aussi. La poésie dès lors devient sort, la pensée incantation, la formule une forme et le rêveur un magicien. Disparaître pour le rêve, ériger l’impensable en principe. Le Sphinx me remet sous les yeux le mandala esquissé quelques nuits plus tôt (*voir annexe 3*). Le diamant au centre de celui-ci est la force qui lie l’hier à demain, l’ici au là-bas, le raisonnable à la folie. Il n’est plus question de tenir un raisonnement en dualité, mais de vivre d’oxymore. De permettre à l’aube d’exister à la tombée de la nuit. À Une lune de midi contre un soleil de minuit. Jaillir de l’état méditatif comme un poisson qui saute hors de l’eau, avec douleur. Je hurle à quatre pattes, les yeux béants, la langue mousseuse, la main brûlante.

- MAIS C’EST ÇA QU’IL FAUT FAIRE ! Le choix poétique contre le choix rationnel. Sortir de l’angoissante dualité sémiologique : signifiant-signifié, du corps identifié, du langage communicant, du agir pour exister, de la déconstruction impossible. Le choix poétique bordel ! Tu as tellement raison ! Toujours le choix poétique, toujours !

Nico explose de rire, se met à quatre pattes, les yeux exorbités, postillonnant aux quatre coins de la pièce, agitant une main molle :

- Mais oui je sais ! Une femme que l'on exorciserait dans une église Gospel n'aurait pas fait autant de scandale que toi !

À la vue de cette représentation de ma mutation en hyène affamée, je redeviens social et domestique. Et dans le fou rire une multitude d'images se bousculent : faire de l'auto-stop avec un piano (Serge Oldenbourgh). Une Lada Kopeika verte de 1977 qui traverse l'Europe pour s'écraser contre un arbre en Russie (Francis Alÿs). Un chien rose comme guide (Pierre Huyghe). Des bâtiments, des ponts et des îles recouvertes d'or, d'argent ou de rose (Christo et Jeanne-Claude). Des chaussures qui laissent des empreintes de sabot de vache pour masquer des déplacements illégaux et fourvoyer les autorités (le génie humain). Quand l'absurde est ingénieux et poétique. C'est une des raisons pour laquelle l'artiste crée volontiers.

- On éclate toujours la bulle spatio-temporelle en fragmentant l'espace de l'exposition ?

[Me demande Nico]

- Oui, le secret et le mystère provoquent la convoitise et excitent le désir.
- Il faut partir sur un projet ambitieux, ensuite on verra ce qu'il est possible de faire. Partons donc sur cette idée que l'on a une exposition fragmentée en trois lieux différents.
- Les lieux doivent être géographiquement assez éloignés pour qu'ils s'influencent au maximum.
- La symbolique du mirage. C'est quand les choses sont loin de nous qu'on accepte de croire à l'irréalité de leur existence.
- Comme notre expo tu veux dire ?
- HAHA ! t'es con !

Il y a des moments où la vie est simplement parfaite. J'aurais voulu que cette nuit dure à jamais. Nico me dit au détour d'une blague que parfois les choses impensables sont plus réelles que certaines évidences. Cette simple remarque a eu pour effet de calmer immédiatement mes angoisses. On a discuté toute la nuit, et on s'est endormi là pour quelques heures les joues courbaturées par les rires, dans les bras du Sphinx.

S'ADRESSER À L'INCONNAISSABLE

Comme je dormais l'oreille contre le sol de la galerie, des vibrations me réveillèrent doucement. L'éclat de rire de Galle nous mit tous les deux sur nos pieds derechef. On est gênés de la recevoir ainsi. Elle, est pliée en deux pendant de bonnes minutes. Ça a tout de suite installé une atmosphère conviviale. Nico a insisté pour aller chercher des croissants. C'est la première fois que je reste seul un moment avec elle sans qu'elle prenne la fuite. Elle est grande, les cheveux bruns mi-longs, une petite frange et le visage dur avec de grands yeux gris rayonnants.

- Ton voyage à Londres s'est bien passé ?
- Oui super ! Je suis allée voir la vente aux enchères de la Central Saint Martins, et quelques vernissages importants. Il y a une très belle exposition à la Tate Modern de Marguerite Humeau, ⁶ elle a exposé au Palais de Tokyo en 2016. Tu y as été ?
- Celle du Palais de Tokyo oui, mais pas celle de Londres.
- Elle tape dans le monumental. Pour cette exposition elle a fait ressusciter la voix de Cléopâtre. Avec deux sculptures chantantes qui paraissent en vie. C'était super hypnotisant cet écosystème. Son travail puise toujours dans les mythes de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Elle allie différentes fables, spéculations et fantasmes. Ça vaut le détour !
- Ça m'avait impressionné ces mammouths et cette atmosphère rose du Palais de Tokyo... ⁷

Je n'ai pas très envie de parler de Marguerite Humeau, surtout que j'avais nourri à son égard une certaine jalousie. Et puis elle a fait plein de recherches sur le mythe du Sphinx... En plus d'avoir ressuscité la voie de Cléopâtre. Une reine d'Egypte, rien que ça ! Peut-être que pendant quatre jours je n'ai fait qu'une immense rêverie. Le *White Cube* qui me parle, qui m'enseigne, avec qui j'ai pu débattre... C'était peut-être la supercherie du songe ou l'espoir du mirage. Un début de schizophrénie. Et puis c'était quoi ce projet ? Il y a un aspect égoïste à faire de l'art à l'égard duquel je ne parviens pas encore à me situer. Faire quelque chose rien que pour soi, pour occuper sa vie à se faire plaisir...

- C'est quoi alors cette exposition qui sort des créneaux courants, qui donne place à l'impensable et à l'imprévisible ? Il faut dire que vous m'avez pris de court hier soir, et puis Nico sait parler ! Quel orateur ! Je suis partie hier soir pleine de curiosité.

- Oui c'est un projet ambitieux ! On attend Nico peut-être non ?

Je suis un médiocre parleur, j'ai toujours l'impression qu'on me comprend de travers, comme si je ne partageais pas le même langage que les autres, et peut-être que la phase de réveil qui entraîne toujours une certaine déréalisation me décourage d'avance d'un peu de tout.

- Tu n'as pas ouvert la bouche hier, d'ailleurs tu avais l'air aussi surpris que moi. J'aimerais bien savoir ce que tu as à dire.

Elle me regarde avec insistance et encouragement, avec le regard pénétrant de la confidente. Comme si elle jouait à incarner le bluff.

- Livraison de croissants!

Nico jaillit par la porte, un sac en papier gras levé au-dessus de sa tête, un sourire en banane et une énergie explosive. Je le remercie intérieurement.

- Alors il vous a parlé de la magie de ce lieu ?

Trois flèches dans le cœur, il allait lui demander pour le Sphinx de but en blanc, là comme ça avant même les croissants et le café ?

- Bah alors là, pas besoin de m'en parler à moi ! Je l'ai retapé moi même de haut en bas. Des heures de travail, de désespoirs et de courbatures. Je ne regrette pas une seule coupure !

-

Ils rigolèrent fort pendant la mise en place de la *brunch*- réunion.

- Figure de style Kun, figure de style... pas de quoi te crispier comme ça ! Il faut se détendre un peu dans la vie ! Il faut la croquer, pas s'angoisser à tout bout de champ !

La voix du Sphinx comme un comprimé de valium.

LE DÉFI

- On a pensé en grand.

[Dit Nico pour démarrer]

- Mais en petit aussi.

[J'ajoute]

Assis entres les quelques scraboutchas, les pots de peintures aux multiples blancs et le tas de merde dans un coin, on avait encore quatre murs vierge sur lesquels projeter nos discussions de quatre nuits. Nico pose entre nous les textes qu'il avait lus.

- C'est des textes de Kun. D'une certaine manière tout ce que on va te raconter maintenant est concentré là-dedans. À voir si on les utilise ou pas, mais ils sont la base de notre discussion d'aujourd'hui.

Galle attentive, a du mal à cacher une excitation de pré-aventure. Elle m'a confié plus tard que très vite elle avait pressenti qu'avec moi il y aurait de la surprise. Dans son rôle de galeriste c'est ça qu'elle recherche. Le rapport humain et proche que l'on peut avoir avec un artiste. Certes, l'œuvre d'art matérialise tout un univers personnel. Mais c'est dans les moments de doute, de conception et de réflexion que l'on comprend réellement comment une personne pense et ressent les choses. Et chez certains artistes ça peut-être très alambiqué.

- Au cours de nos discussions poursuit Nico, on en est venu à une première conclusion que l'espace du *White Cube*, initialement lié à l'espace de la galerie, a très vite été décliné dans l'espace muséal autant que dans les foires d'art. On peut d'ailleurs garder le terme *White Cube*, non pas comme la description architecturale rigide d'un lieu *cubique* mais plutôt comme l'idée d'enfermement que le cube peut donner. Soit enfermer de blanc. Cet espace blanc a ainsi la particularité d'être uniquement dédié à l'art. Il est en dehors du monde et de l'urgence quotidienne. D'une certaine façon il supplante l'église dans une société laïque. C'est un lieu calme, consacré au silence, à la contemplation et à la sublimation de l'objet. Un endroit qui capture la beauté des choses.

[Nico après avoir dit ça marque une pose et me regarde. J'enchaîne]

- Ce qui m'a d'abord étourdi dans ce concept c'est la capacité d'un lieu à s'extraire de sa propre géographie. Ce *cube blanc* est un des rares lieux actuel à ma connaissance où le temps et l'espace n'ont pas de réelle emprise. Les choses une fois qu'elles y ont pénétrées deviennent intemporelles. C'est un espace en négatif, parce qu'il s'inscrit en dehors

d'une réalité spatio-temporelle, il peut à tout moment devenir tous les lieux et tous les temps.

- Mais le *White Cube* a beaucoup évolué entre-temps. Il y a le concept de *Black Box* qui a émergé en parallèle par exemple.

Galle rôde autour de nous comme un grand rapace Au moindre signe de faiblesse on a l'impression qu'elle va piquer droit.

- La *Black Box* et le *White Cube* jouent sur les mêmes principes d'exposition. Mettre en exergue l'objet montré. Si l'objet a besoin de lumière pour être vu le blanc évince tout ce qui pourrait distraire l'œil. La *Black box* utilise le même principe en inversé. Si l'objet regardé a besoin d'obscurité pour se dévoiler, le noir annihile tout autre relief. Par exemple avec la projection, même système qu'avec le cinéma. Le spectateur est plongé et absorbé dans l'image. Des artistes comme Florian et Michel Quistrebert, qui utilisent beaucoup la lumière noire, transforment le *White Cube* en une presque *Black Box* en changeant simplement l'éclairage. C'était le cas pour leur exposition *Swachblucking* à la galerie Juliette Jongma à Amsterdam.⁸ D'ailleurs tout ajout scénographique (couleur murale, tapis, socle etc) est flagrant et est pris en compte dans la lecture de l'œuvre.
- Ce que Kun veut dire, c'est que l'intérieur de la galerie n'est pas influencé par l'extérieur. Tout passe par un filtre de décompression. Le rythme ralentit, le geste faiblit, le silence prend le dessus. Alors que l'expression du corps se fait discrète, ses sensations en sont décuplées par le désir et la sensation physique d'un rapport proche à l'œuvre. Mais c'est aussi la capacité de ce blanc ou de ce noir à être complètement modulable. Rien n'existe à part ce que tu y mets. Tout ce qui est importé dans un tel espace pose la question de sa propre existence. Dans ce type d'espace n'existe que la somme de leurs contenus, autant que le vide entre les choses.
- À force d'épier les choses sans jamais briser leur mystère on est face à un truc de l'impénétrable. Peut-être de l'ordre de l'angoisse métaphysique. C'est un espace aristotélicien qui rejoint presque le monde supralunaire. En ceci que le *White Cube* est un monde qui présente un aspect régulier, ordonné et inaltérable.
- En plus de ça le *White Cube* a la capacité de faire voyager. Aujourd'hui le monde de l'art est considérablement marqué par la présence du blanc. Ce blanc agit comme l'écran vert du cinéma. L'œuvre d'art peut se délocaliser d'une galerie à une autre sans trop en souffrir. Elle voyage vers l'humain et davantage que l'humain vers elle. Vous devez sans doute connaître le collectif *Ballon Rouge* ? ⁹ C'est un collectif qui fonctionne sur le principe de

galerie commerciale mais itinérante. Chaque membre du collectif est un ambassadeur pour une ville. Ils ont démarré leur cursus à Istanbul, Londres, Los Angeles, Bruxelles et bientôt Sao Paulo, Paris et New York. Collectif créé par Helene Dumenil et Nicole O' Rourke en 2017

- Oui, *Charmantes Dames* !
[Galle sourit]

- Belle exposition de Philip Janssens¹⁰ d'ailleurs. Un *White Cube* bien investi. Il a mis une moquette lila au sol pour unifier le tout et faire ressortir les couleurs des pièces installées. Mais oui c'est une piste intéressante.
- D'ailleurs aujourd'hui, l'œuvre peut facilement faire le passage du 3D au 2D. Passer du matériel au virtuel. En photo sur internet, sur un site, Instagram, Facebook, etc. ou sur l'espace de la feuille dans un livre. La page web est le symbole à la fois angoissant et fécond de la possibilité pure au même titre que le mur blanc de la galerie.
- Il y a un deuxième aspect de l'espace de la galerie qui m'a beaucoup marqué. C'est sa relation à la mémoire. La galerie contrairement au musée n'a pas pour enjeu social d'être pédagogique. Elle n'est pas là pour rassembler un patrimoine culturel relié à son territoire. La galerie est en ça incontinent dans le sens où elle n'a pas vocation à collectionner. Ce n'est ni un lieu de mémoire ni un lieu pédagogique en regard d'imaginaires matérialisés du passé. C'est bien un espace contemporain lié à l'action, au faire, à l'expérimentation. C'est un lieu Politique. Qui permet de montrer, d'agir, de tester, de ré-inventer et de vendre.
- Hier soir je t'ai parlé d'oasis, et d'envies de troubler les sources sur lesquelles une culture repose. Soit ses mythes. Je ne sais pas si vous êtes familière du concept de créolisation théorisé par Edouard Glissant ? Le principe de voir le métissage comme une façon de créer de l'inattendu. C'est une conception tolérante et plurielle du monde et de la vie. Accueillir le mélange sans peur de s'y perdre. Parce que le mouvement de la vie. Parce que le besoin de tout un chacun d'exister. C'est revoir ce qui définit le noyau d'une identité personnelle mais aussi d'une identité collective. La culture participe de cela, intimement liée à son territoire. Tout ce qu'un artiste produit est relié de près ou de loin à son patrimoine culturel, social et / ou politique. À son identité. Raconter une histoire ou raconter l'Histoire, c'est faire passer le réel à l'état de parole. Ce que Kun a commencé à ébaucher par ses textes c'est justement cette envie d'ébranler les automatismes de nos représentations. Le mythe est certes un langage, un système d'appréhension de la réalité mais c'est aussi la possibilité de vivre une histoire de façon vraie tout en faisant exister ce qui a priori est irréel. Même principe d'ailleurs pour le théâtre. Le mythe permet cette

inflexion de la réalité pour davantage de réel. De la même manière que la créolisation de Glissant autorise une déviation plus ou moins grande à l'égard de la culture dominante. Dans le but de l'enrichir. De la sortir de l'embaumant, mais pour la rendre vivante et inlassablement actuel.

- Beaucoup disent que l'art contemporain est incompréhensible, qu'il met mal à l'aise. Que c'est un art pour les avertis. Mais c'est qu'aujourd'hui on explique de manière compliquée des concepts simples. On garde secret. On s'enferme entre initiés dans son jardin d'éden. Mais l'art a toujours été et sera sans doute toujours l'expression humaine d'une réalité. De la confrontation de l'homme à l'univers. L'image renvoie à des souvenirs enfouis qu'elle réveille et révèle. Ce que l'on voudrait faire c'est redonner toutes sortes de clés de lectures au spectateur pour qu'il écoute les images, qu'il cède et qu'il suive leurs traces dans leur propre récit.

[Nico se lève et va chercher une feuille qu'il dépose sous les yeux de Galle]

- Kun a dessiné ce mandala quelques nuits plus tôt. Comme tu peux le voir il y a un diamant au centre. Comme une allégorie de l'aura de l'objet d'art. Un objet qui se déploie au-delà de sa propre visibilité.
- C'est tout d'abord la matière première travaillée par la main de l'homme qui lui donne une valeur. Comme il est rare on peut contrôler sa valeur marchande et sa distribution. C'est un objet qui fascine déjà même dans son idée. Il concentre le paradoxe de transparence de dureté et de réfraction lumineuse. L'œuvre d'art a le même effet de magnétisme, d'hypnose et d'enchantement qu'un diamant.
- D'une certaine manière l'art résiste en libérant une puissance de vie qui a été emprisonnée. Didi-Huberman dit que certains esprits aiment le mystère parce qu'ils veulent croire que les objets gardent quelque chose des yeux qui les regardèrent.

[Galle sourit timidement]

- Je fais partie de ces gens là...
- Et il dit aussi que l'aura a le pouvoir de faire lever les yeux. J'y vois quelque chose de hautement politique. Le pouvoir de faire lever les yeux, c'est la capacité à rendre visible, à dénoncer, à considérer, à introduire le doute et à questionner. L'objet auratique est une œuvre d'art. L'artiste c'est le rêveur et l'alchimiste. Sa vision pensante d'une réalité c'est l'incantation, son idée artistique c'est la recette et l'objet matériel une formule possible. On voit le monde et on le lit selon son incantation, sa formule ou sa recette.

- On peut aussi voir les choses ainsi : le feu, la terre et le récit. Le feu serait l'impulsion, l'ambition, le désir du geste. C'est la vie de quelque chose qu'on recherche mais sans pouvoir l'atteindre. Gare à Icare ! La terre c'est les cendres de ce feu, la matérialité, la transformation et la trace du feu. Tandis que le récit c'est la cire, c'est la nourriture du feu, et la chaleur la lumière ou le souvenir de celle-ci c'est ce qui reste quand le feu s'est éteint, c'est le sens qui éveille, qui rend curieux, qui fait croire au merveilleux, qui enseigne, qui donne un autre point de vue. Ce qui est au delà du physique.

- Nico, ça c'est Agamben !

[Dis-je]

On peut relier le feu au produit-objet, la terre à la forme et la lumière à l'aura. Trois aspects qu'on voudrait traiter dans l'exposition.

[Je suis tellement pris par la discussion que je postillonne de partout]

- J'aime bien la dualité, entre ce que l'artiste produit et ce que le public vient ajouter. Comme s'il était seulement le déclencheur de quelque chose. Mais j'insisterai aussi pour mettre en place un système permettant à la nuit de faire vivre l'espace d'exposition d'une autre manière. Il y a quelque chose dans la nuit où tout devient plus mystérieux, en plus d'être un des rares éléments extérieurs qui intervienne dans le *White Cube*. Elle cadence les heures d'ouverture et de fermeture. Plusieurs musées ont déjà permis ça : passer la nuit dans un musée. En 2011 le Rubin Museum de New York. Le Rijksmuseum en 2013, le musée d'histoire naturelle de Londres et de New York en 2017 l'année dernière à Toulouse ou en 2019 le Kanal centre Pompidou de Bruxelles. Mais à chaque fois les places étaient payantes. Peut-être pourrait-on faire un nombre de *Golden Tickets* par nuits et par lieux où l'exposition serait ouverte. Trouver un système pour distribuer ces tickets. Ça peut aller au-delà d'un divertissement de riche. On pourrait également utiliser l'espace de la galerie comme refuge... Refuge pas seulement pour les belles choses inertes. Mais aussi pour qui est vivant et qui est confronté à une nécessité de vivre Et jouer avec le jour et la nuit. Je pense par exemple aux vibrations du sol la nuit qui pourraient être diffusées le jour. Les bruit de ses pas qui se matérialiseraient ailleurs. L'image a cette capacité d'objectiver le monde tandis que le son personnifie. Ajouter au réel de quelque part le réel d'ailleurs. Dans le fond de la tête j'ai cette vidéo de Bruce Nauman qui filme son atelier la nuit et y voit tout genre d'activités insoupçonnées, comme un chat qui se balade. Ou encore la vidéo de Andy Warhol qui se filme en train de dormir. Ouvrir les portes de l'exposition comme une nuit de sommeil ouvre à toutes sortes de possibilités.

- J'ai cette pièce de Bruce Nauman aussi en tête depuis tout à l'heure,

[Coupe Galle] Comme si cette image la hantait.

Une spirale en néon sur laquelle on peut lire *The true artist helps the world by reviling mystic truths.*

- Mais oui la spirale, le tremblement tout ça c'est le diamant ! Le diamant émerge du tremblement produit par le remous. L'eau par exemple. Si un tourbillon apparaît il rompt l'étendue miroitante de l'eau et en trouble la surface par des bulles scintillantes.
- Attendez j'ai une super belle citation de E. Glissant, qui dit exactement ça mais en mieux dit Nico : "Un coquillage, une conque touchent là un crâne, ici le limon bouge, libère une bulle qui monte du fond de l'océan, non pas pour hurler, se plaindre ou haïr, mais juste, chargée de hautes ténèbres, pour s'offrir tranquille à la lumière."

La radio une nouvelle fois grésille. On s'est tous retourné mais personne n'a eu l'air surpris. Le Sphinx invisible est présent dans notre conversation. Il vient ajouter un peu de peps avec le légendaire Bruce Lee :

*You must be shapeless, formless, like water.
When you pour water in a cup, it becomes the cup.
When you pour water in a bottle, it becomes the
bottle. When you pour water in a teapot, it becomes
the teapot. Water can drip and it can crash. Become
like water my friend !*

Le rire qui s'en déclenche boucle une réelle complicité entre nous. Galle a été méfiante jusqu'au bout. Mais au fond on a la même sensibilité et le même caractère têtu et optimiste des gens qui veulent faire des choses généreuses.

On a parlé longtemps de l'exposition qui se ferait à la fin de l'été, en septembre, en même temps que le Brussels Art fair. Ça nous laisse quelques mois de travail intensif. Ces quatre jours m'ont permis d'évoluer énormément dans mon travail d'artiste. De faire la transition de l'image sensible à la découverte d'une image dialectique possible. Un objet qui produirait lui-même une lecture critique de son propre présent et de son autrefois. Un objet chargé de plusieurs vérités temporelles jusqu'à éclater. Mais également de la capacité du choix poétique à être également un geste politique. Nico m'a permis d'éviter le solo show mesquin et narcissique, d'utiliser le rêve comme vecteur d'ambition. On a un très gros projet qui nous attend. Et qui ne se limite pas à nos limites physique ou géographiques. Avec le *White Cube* comme plateforme et l'ambition du rêve, un champ immense des possibles se fait jour.

Cet événement a été une réelle épreuve autant physique que mentale. Maintes fois j'ai failli ne plus y croire. Mais je comprends doucement la faim insatiable du chercheur. On est toujours en quête d'un diamant enfoui quelque part. Au fond nous ne sommes pas bien différents de l'huître perlière. Quand un objet du monde irritant passe en nous, on réagit en l'entourant d'une couche irisée qui varie selon notre nature et notre culture. Il faut baver longtemps sur une poussière du monde pour la rendre un rien unique.

NOTES

1

Quand les Attitudes deviennent Formes, Berne, Kunsthalle, 1969, p. 76

2

Quand les Attitudes deviennent Formes, Venise, Fondation Prada, 2013, p. 77

3

Aftershave, Fondation Moonens, Bruxelles, du 8 au 18 février 2018. Présentation collective de travaux de Leo Luccioni, Hugo Ruyant, Juliet Merie, Johan Poezevara et Fabien Silvestre Suzor, p. 103

4

Nekuia, Bruxelles, Collectif Soil, 2018, p. 111

5

Dancing with myself, Billy Idol, 1982.

6

Echoes, Marguerite Humeau, Tate Britain, Londres, novembre 2017–Avril 2018, p. 143, disponible sur : <https://www.tate.org.uk/whats-on/tate-britain/exhibition/margueritehumeau-echoes/>.

7

FOXP2, Paris, Palais de Tokyo, juin – novembre 2016, p. 143, disponible sur : <https://www.palaisdetokyo.com/fr/evenement/marguerite-humeau/>.

8

Swashbuckling : Exhibition view, Group show, Amsterdam, Juliette Jongma Gallery, p. 143, disponible sur : <https://www.juliettejongma.com/wp-content/uploads/2016/09/press-releasewith-bios-3.pdf/>.

9

“Collectif Ballon Rouge,” disponible sur : <https://www.ballonrougecollective.com/about-us/>.

10

Philip Janssens, *No Needs an Another Mountain*, Brussels, (13) Bd. Barthélémy avril 2018, p. 152, disponible sur : <https://www.facebook.com/event/1310937245674943/>.

ANNEXE 1

QUEL•LE ARTISTE ES-TU ?

Une ou plusieurs réponses peuvent être choisies, découvre ton profil polyvalent !

Ton espace de travail est plutôt...

- ❖ Chez toi, bien installé•e avec tout le confort nécessaire.
- ★ Tu partages un atelier dans un *scout* ou dans un baille précaire. Et il se passe plein de choses en même temps.
- Tu partages un espace de travail avec quelques personnes qui font des choses proches de ce que tu fais ; d'ailleurs ce sont tes amis.
- Tu as un atelier extrêmement bien équipé et ordonné, que tu ne partages pas ou très peu et à contre cœur.
- ❖ Tu as un atelier bien placé où de nombreux événements importants ont lieu, avec des gens connus du milieu qui le fréquentent régulièrement. C'est un peu devenu le QG des artistes montants pour l'heure de l'Apéro.

Quand tu fais une nouvelle création...

- Tu as eu de nouveaux problèmes techniques malgré la série de test. La prochaine sera encore meilleure.
- ★ Généralement ça vient par flots, tu enchaînes avec la suite.
- Tu la postes sur les réseaux sociaux.
- ❖ Tu es content•e ça faisait longtemps, tu prends le temps de la regarder.
- ❖ Tu es toujours content•e, cela donne exactement ce que tu avais prévu.

Selon les différentes phases de la création, laquelle vous préférez ...

- le moment de présentation
- Quand les matières prennent formes.
- ★ Le moment où tout commence à faire sens.
- ❖ Quand la pièce est enfin finie.

❖ Quand le résultat te surprend.

Quand dans une soirée mondaine où tu ne connais personne, on te demande ce que tu fais dans la vie...

★ Tu t'invente de nouveaux métiers si l'occasion se présente.

❖ Tu sors ta carte de visite en précisant ta spécialité, d'un ton fier.

■ Tu dis « artiste » d'un ton posé et vague en attendant la réaction de ton interlocuteur.

❖ Tu bafouilles que t'aime bien dessiner, peindre, écrire, faire de la photo etc. Mais tu parles avant tout de ton job alimentaire.

○ Tu es plutôt décontracté.e et pour illustrer ton propos tu montres ton compte Instagram ou ton site Web, en invitant ton interlocuteur à te suivre.

Le mercredi, le jeudi et le vendredi soir tu fais quoi ?

❖ Tu commences par les vernissages de personne que tu connais. Puis tu te laisses guider là où la nuit te portera.

❖ Si tu ne travailles pas et que tu n'es pas épuisé.e, une bière entre potes est envisageable. Sinon un film et un bon dîner.

★ Ça change toute les semaine selon ton humeur.

■ Des vernissage a condition que le travail semble t'intéresser, et puis sa varie selon les soirée.

○ On décide tous ensemble tant que la bande et là je sais que je vais m'amuser.

Quand tu vas au vernissage...

❖ Tu rentres chez toi avant. Une douche, une autre tenue pour être au top. On ne sait jamais qui l'on croisera.

❖ Tu y vas si des amis y sont a condition que l'exposition à l'air chouette et qu'elle n'est pas trop loin.

★ Pas fan des vernissage, tu t'oblige mensuellement à te montrer mais tu es souvent plus déçue que agréablement surpris.e

○ C'est l'occasion de picoler gratuitement et la potentialité d'une bonne soirée.

■ Les vernissages ça fait partie du métier d'artiste, tu rencontreras peut-être des gens important qui t'ouvriront des portes.

Quand c'est ta soirée d'ouverture...

- ★ À la fois excité•e, épuisé•e, et angoissé•e pendant toute la durée de ton vernissage.
- Fier•e, tu as bien bossé.
- ✦ Impatient•e, t'espère qu'il y aura du monde. L'évènement montrait 300 participants intéressés sur Facebook du moins.
- Tu bosses jusqu'à la dernière minute. Tu es épuisé•e mais au top.
- ❖ Tu te dissimules dans la foule et tu picoles sans trop demander ce qu'en pensent les gens mais en écoutant leur appréciation discrètement.

Ce midi tu as mangé•e...

- Ah, tu as oublié•e, il est déjà 15h, tu continues à bosser. Tu mangeras ce soir.
- ✦ Des restes de pizza de ton coloc.
- Tu te fais livrer un menu bio, pas de temps à perdre à cuisiner.
- ❖ Tu as préparé un tupperweare avec de bonnes choses *healthy*.
- ★ Tu décides de ne manger que des produits périmés depuis 5 jours pour une performance sur 1 mois.

Au lit tu es plutôt...

- ❖ Transporté.e par le flot des sensations et de l'amour
- Tu te remémoires le dernier article sur comment bien faire un cunnilingus.
- ✦ Tu t'arrêtes en plein milieu de l'acte parce que le moment est une apogée esthétique.
- Tu demandes à ton•ta partenaire si tu peux prendre une photo ou une vidéo artistique.
- ★ Tu n'as pas le temps de draguer, quand ça vient ça vient et c'est cool.

Pour ton matériel de production...

- Tu n'achètes que le haut de gamme.
- ★ tu traînes dans le magasin en oubliant ce que tu voulais acheter.
- Tu empreintes sans cesse autour de toi.
- ❖ Tu commandes tout sur internet parce que c'est moins cher.

❖ Tu passes des heures à faire des comparaisons de prix, et tu voles ce que tu peux.

Aujourd'hui tu t'habilles...

★ La première choses qui te passe sous la main. De toute manière tout dans ta garde robe combine avec tout. Sobre, chic et confortable.

❖ Tu t'habilles que en friperie exclusivement question de prix et d'esthétique.

❖ Tous tes vêtements ont des tâches de peintures.

○ tu as une garde robe avant gardiste, tu aimes penser que les grandes stars te prennent en référence pour leurs looks.

■ Tu as toujours un accessoire de marque.

Ton animal totem...

○ Le dauphin

❖ Le koala

❖ Le tigre.

★ l'hippopotame.

■ La chouette.

Un don de la société que tu as...

○ Tu n'oublies jamais un visage rencontré.

■ Tu es capable de faire parler les gens d'eux même.

❖ Tu es capable de faire rire n'importe quel groupe social

★ Tu sais lire les gens même lorsqu'il tente de dissimuler leurs émotions.

❖ tu as beaucoup d'empathie

Quand tu es dans une file d'attente, tu...

○ Tu observes les gens, leurs expressions, leurs vêtements.

❖ tu essayes de deviner à quoi ils pensent

■ Ils sont trop nombreux, leur présence t'exaspère.

❖ Tu essayes de trouver quelqu'un avec qui parler, le temps passeras plus vite.

★ Tu tentes de deviner leur personnalité selon leurs attributs.

Ton endroit préféré...

- la cuisine.
- ❖ le balcon.
- le salon.
- ⊕ Le bar
- ★ La baignoire

○ Tu es un artiste investie sur tous les points. Tu travail ta carrière et les contacts font partie du métier. Vous êtes quelqu'un d'extrêmement sociale dans votre vie active comme sur les réseaux sociaux. Ta vie tourne autour de la construction de ton futur en permanence. Tu vas toujours de l'avant. Toujours au top, tu surfs sur les vagues des modes et des courants, en ajoutant ta touche personnelle.

Les idoles vers le quel tu tend Baskiat, Andy Warhol, Rhianna, Marcel Duchamps, kesmaker (dance BXL ?)

❖ Tu es quelqu'un d'extrêmement créatif... tu adores le moment du faire. Mais ton manque de confiance en toi et ce que tu peux faire t'empêche d'avancer à la hauteur de tes capacités. Perfectionniste pessimiste, tu te dénigres et détruis parfois certains de tes travaux que tu juges médiocres. Par ta timidité ou ton manque de confiance tu as du mal à t'investir corps et âmes dans la carrière d'artiste, le monde social des vernissages et du Networking t'angoisse vite. Tu as l'âme de l'artiste, mais pas celle du businessman !

Les idoles vers le quel tu tend : Aphex twin, Sia, Philippe Katerine,

■ Artiste méthodique tu aimes les choses bien faites. Perfectionniste même dans les détails, tu cherches à aller toujours plus loin. En constante amélioration, Tu sais qui tu es et tu sais où tu vas. Les obstacles ne t'effrayent pas. Tu construis ton chemin patiemment et consciencieusement. Chaque pierre que tu ajoutes à ton monument est choisie. Plutôt intègre tu n'as pas peur de montrer qui tu es et de ce dont tu es capable. Tu connais le monde et le marché de l'art et tu évolues en parallèle, en gardant une distance respectable. Usant de choix astucieux, tu joues ta carrière d'artiste comme dans un long jeu d'échec.

Les idoles vers lesquelles tu tend : Jean Michel Alberola, Björk, Death Punck, François Veilhant

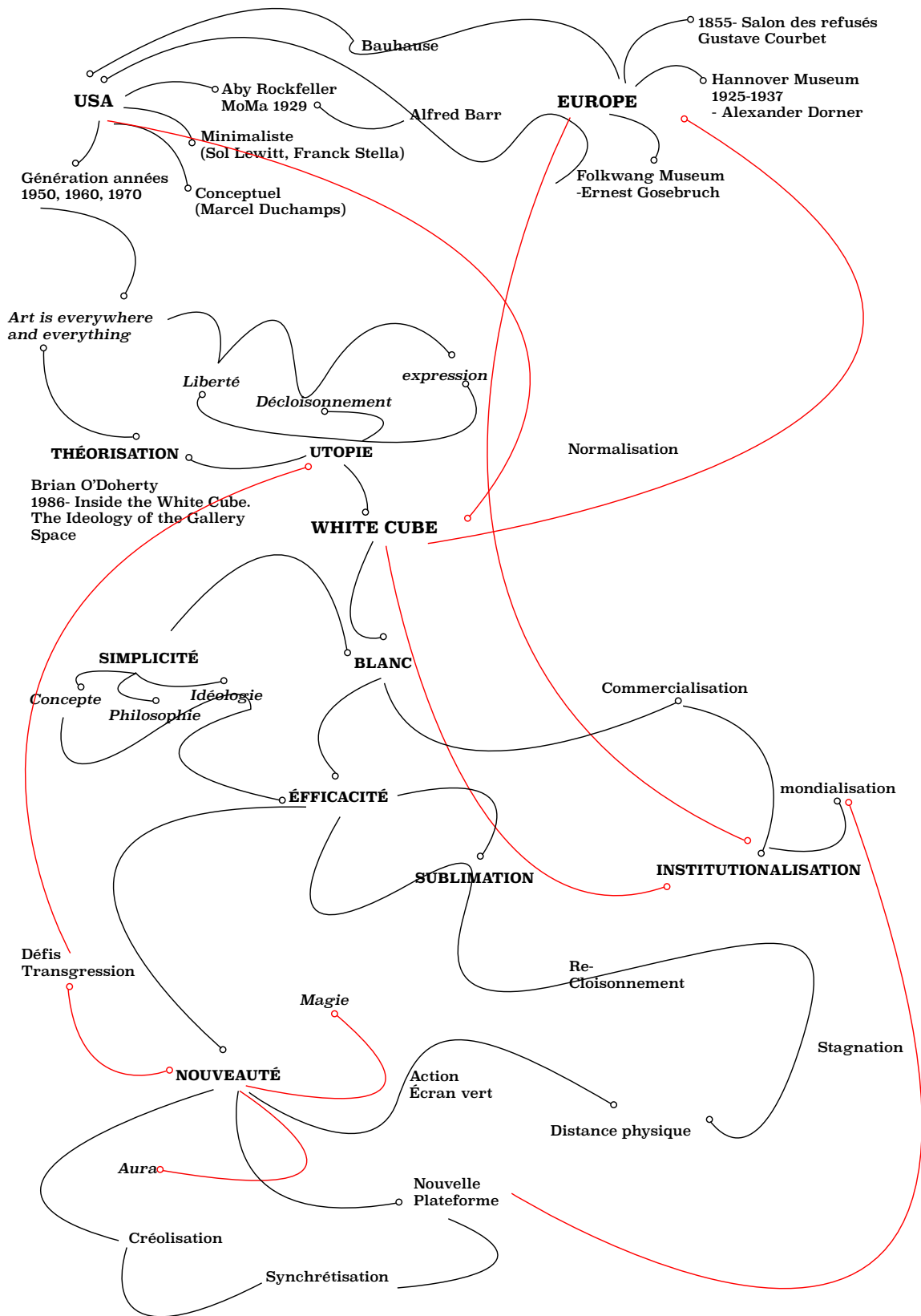
⊕ Artiste inné, tu as énormément de facilité dans ton domaine. Tu connais parfaitement tes qualités et tu mises dessus. Tu fonces sur ton passage en éblouissant la majorité. Pourtant tu ne t'arrête jamais pour te retourner et observer ton parcours, l'introspection te met mal à l'aise. Et la remise en question semble te fragiliser. Tu préfères passer à autre chose et oublier les accidents sur la route. Persuader que tout tes choix sont toujours les bons tu avances sans cesse. Pourtant quand la vie te joue des tours tu es vite déstabilisé par tes faiblesses que tu refuses de confronter. Attention quand on affronte pas souvent son reflet, il peut devenir la personne la moins agréable avec qui discuter !

Les idoles vers lesquelles tu tend :
Picasso, Koons, ABBA, Mick Jagger, Patty Smith, Rodin

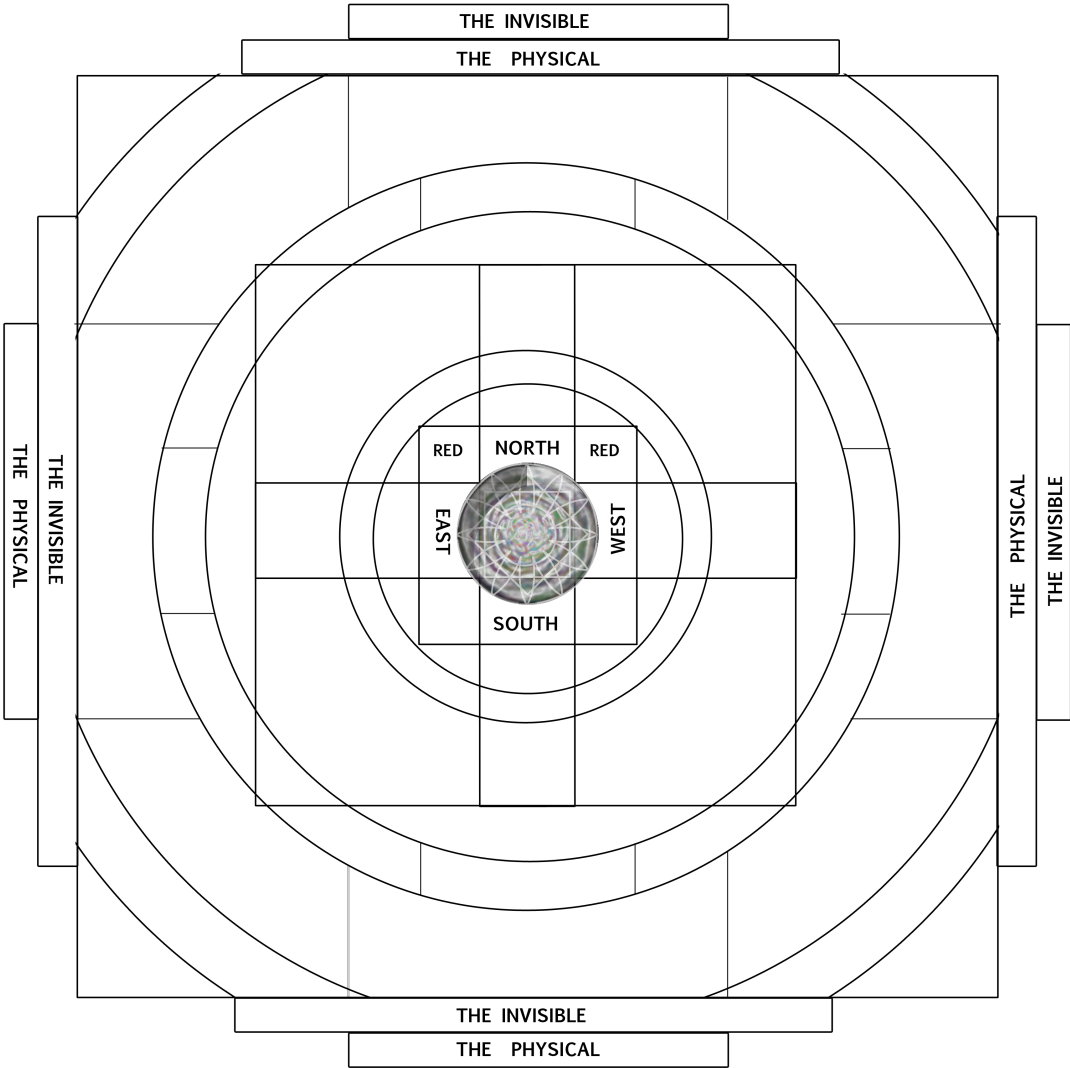
★ Tu as autant de l'artiste romantique, qu'une personnalité d'acier. Tu plânes constamment dans un monde qui t'appartient et dans lequel tu t'es construit. Tu t'encombres peu des obligations sociales. Mais tu t'y promènes comme sous un soleil d'été quand l'envie te chante. Réveur, sensible, et conscient des incohérences du monde qui t'entoure. Tu as une esthétique propre et honnête. Que tu développes petit à petit mélangeant critique et imaginaire.

Les Idoles vers lesquelles tu tends : Dorothea Tanning, Matisse, Conan Moksasin, Niki de Saint Phalle, Camille Claudel

ANNEXE 2



ANNEXE 3



ANNEXE 4

LES PERSONNAGES

Ryste Galle

Née en 1973 à Charleroi en Belgique, de parents artisans. Jeune, elle s'engage déjà dans la promotion d'artistes peu reconnus. À 25 ans, elle convainc ses parents d'ouvrir une salle d'exposition adjacente à leur atelier dont elle sera la gérante et l'organisatrice pour promouvoir l'artisanat contemporain qu'elle fréquente depuis toujours. Après avoir abandonné ses études de peinture à l'Académie Royale des Beaux Arts de Bruxelles elle s'oriente vers la philosophie esthétique, l'histoire de l'art et la médiation culturelle. En 2004 elle décide d'ouvrir sa propre galerie dans le quartier de Bascule, une grande cabane de jardin qu'elle retape à neuf. En 2005 elle inaugure la galerie GaleR. Toutes les activités de la galerie et les choix des artistes, en grande majorité jeunes, se font sur leur capacité à mettre en forme et en matière les décalages poétiques d'un rapport au monde socio-politico-économique avec une vision personnelle et sensible. Galle considère son rôle de galeriste comme étant celle qui permet de réaliser les projets fantasmés. Bien que GaleR permette de promouvoir de nombreux jeunes talents, l'activité de la galerie reste discrète au niveau international. Galle, refusant de tomber dans un branding et dans une attitude trop marchande, cultive le suspense.

Kun Slartiss

Né en 1990 dans la Montagne Noire à l'extrémité Sud-Ouest de la France, il déménage d'abord à Marseille avec ses parents puis à Bruxelles pour ses études. Fils

d'une mère institutrice et d'un père éthologue dépressif il entame d'abord une double licence de Lettres Classiques et d'Anthropologie à L'ULB où il découvre l'oeuvre d'Ernesto de Martino. Très vite il va s'intéresser à l'Art et décide de tenter l'Académie des Beaux Arts de Bruxelles avant la fin de sa licence. Pendant 5 ans il développera une pratique variée, alliant dessin, peinture et images imprimées, testant différentes échelles et différents supports dans un travail très coloré presque naïf. On y sentira de fortes influences, allant des Fauvistes jusqu'aux Minimalistes, et en empruntant à l'*Arte Povera*. Il utilise le rêve et les mythes comme manière de décrypter le monde de façon personnelle, poétique et unique. Il sera à l'initiative de nombreuses expositions et happenings un peu sauvages dans des lieux désaffectés, espaces privés ou publics où les interventions, pouvant être parfois très discrètes, re-questionnent nos réflexes et habitudes quotidiennes.

Nicolas Rous

Né en 1989 à Louvain-la-Neuve en Belgique. Jeune, il apprend la charpenterie pour aider son père dans sa petite entreprise familiale. Très vite, poussé par une grande curiosité, il décide de faire de hautes études. Il se lance donc dans des études d'Histoire de l'art et de Philosophie. Doctorant à La VUB, il donne des séminaires tout en aidant partiellement à l'entreprise de son père, qu'il a convaincu de s'orienter vers l'ébénisterie, ainsi que le montage d'expositions, l'aide aux artistes sculpteurs, les installations,

la mise en scène etc. Il reste ainsi très proche de la scène artistique contemporaine belge mais également européenne. L'entreprise de son père a eu un grand succès auprès des foires, biennales et des documentas européennes pour la qualité l'ambition des projets. L'implication théorique et pratique de Nicolas dans le monde de l'art lui vaut la place dans de nombreux jurys artistiques.

Le Sphinx

Né en Europe dans les années 1930, il immigre très jeune aux États-Unis, venant d'une famille d'immigrants et d'artistes intellectuels fuyant la Seconde Guerre mondiale ainsi que la crise économique qui sévit en Europe. Il a des parentés avec Walter Gropius, El Lissitzky, Kazimir Malevitch, Piet Mondrian et Wassily Kandinsky. Très jeune, il grandit parmi les modernistes américains qui réfléchissaient à un espace sans perspective, plat et objectif. Plus tard, il fréquentera la scène artistique de Soho à New York où il rencontre des personnalités comme Sol Lewitt, Dan Flavin, Yvonne Reiner, Dan Graham. Très vite, il est introduit intimement dans le cercle des artistes minimalistes autant que dans celui du conceptuel. Il y jouera un rôle important dans l'émancipation de ces jeunes artistes ambitieux. À la fin des années 1950, il lie une amitié fusionnelle avec des architectes tels que Frank Lloyd Wright et Philip Johnson qui le définissent à vie pour ce qu'il est devenu par la suite. À partir des années 1960, on lui attribue le nom tautologique de *White Cube*. Depuis très jeune, il développe un goût pour la remise en question des traditions, sur tous les plans de la société. L'esprit pratique New Yorkais simple, concis,

social et qui va droit au but lui permet, lors de ses voyages, de rencontrer tout type de personnalités influentes de l'époque. Avec la bonne économie du pays et sa popularité sur le continent américain, il retourne d'abord en Europe où il se lie aux dadaïstes, aux cubistes, aux fauvistes, aux surréalistes. Il fréquente également les soirées mondaines des milieux intellectuels de l'époque où il a l'occasion de croiser des personnalités telles que Charles Baudelaire, J. Merleau-Ponty, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Le Corbusier, etc. Rencontres comme débats ont été inévitables, sur les différents concepts de beau, d'art, de perception, de langage, de pouvoir, sur la place du corps et de l'esprit. Sa vie est marquée par sa recherche obstinée et radicale, d'une rencontre avec l'œuvre d'art totale et pure, remettant en question les espaces d'exposition et de muséographie, en introduisant le doute sur ce qui définit un objet d'art, ce que l'on perçoit et comment on le perçoit et ce jusqu'à ébranler le statut de l'artiste. D'ailleurs, au cours de plusieurs publications de l'artiste et du penseur américain Brian O'Doherty, son influence dans le monde de l'art acquiert une autorité à portée internationale.

BIBLIOGRAPHI

Agamben, Giorgio : *Le Feu et le Récit*, Rivage, 2015. pp. 69 – 70.

Agamben, Giorgio : *Qu'est-ce que le Contemporain ?*, 2007.

Ardenne, Paul : "Heureux, les Créateurs ?," *L'Art à l'Âge Postmoderne, ses Amis, ses Faux Amis, ses Ennemis*, Le Bord de l'eau, 2016.

Barthes, Roland : *Mythologies*, (éd.) Seuil, 2010.

Bawin, Julie : *L'Artiste Commissaire, en Posture Critique, Jeu Créatif et Valeur Ajoutée*, Archives Contemporaines, 2014.

Benjamin, Walter : *Sur le Concept d'Histoire*, Poche, 2013.

Berger, Christine : *L'Art au Musée, de l'Œuvre à l'Institution*, l'Harmattan, 2002.

Cabanne, Pierre : *Entretiens avec Marcel Duchamp*, Belfond 1967, p.19.

Celant, Germano : *Arte Povera, Notes for a Guerilla War*, dans 'Flash Art no. 5,' 1967.

Condorelli, Céline : *Support Structure*, Sternberg Press, 2009.

Didi-Huberman, Georges : *Ce que Nous Voyons, ce qui Nous Regarde*, Éditions de Minuit, 1992.

Esch, Charles : "Le Musée Absent," dans : *le Musée Absent*, Fonds Mercator / Wiels, 2017. pp. 6 – 10.

Gaarder, Jostein : *Le Monde de*

Sophie, Seuil, 2002.

Genette, Gérard : *Fiction ou Diction Poétique no. 134*, (éd.) : Seuil, 2003.

Glicenstein, Jérôme : *L'invention du Curateur, Mutation dans l'Art Contemporain*, PUF, 2015.

Glissant, Edouard & Chamoiseau, Patrick : *Quand les Murent Tombent, l'Identité Nationale Hors-la-Loi ?*, Galaade, 2012.

ID, *L'Intraitable Beauté du Monde, adresse à Barack Obama*, (éd.) : Galaade, 2009.

Green, Tylor : *Turning a Museum into a Vanity Space, the Art Newspaper*, no. 20, novembre 2009.

Grenier, Catherine : *La Fin des Musées ?*, Éditions du Regard, 2013, p.25.

Harpman, Jacqueline : *Le Bonheur dans le Crime*, Espace Nord, 1993.

Heidegger, Martin : *L'origine de l'Œuvre d'art*, (éd.) : Bilingue Numérique, 1931 – 32.

Sers, Philippe : *L'Énigme Marcel Duchamp, L'art à l'Épreuve du Cogito*, Hazan, 2014.

Lageira, Jacinto : *La Déréalisation du Monde, Réalité et Fiction en Conflit*, Jacqueline Chambon, 2010.

Latour, Bruno : *Sur le Culte Moderne des Dieux Faitiches*, Édition Découverte, 2009, p. 53.

Lewitt, Sol : *Manifesto Sentences on Conceptual Art*, in 0 – 9 (New York), 1969, et

Art-Language (Angleterre),
May 1969.

Lorente, J. Pedro : *Le Musée d'art Moderne et Contemporain, une Exploration Conceptuelle et Historique*, L'Harmattan, 2016.

Malraux, André : *Le Musée Imaginaire*, Gallimard, 1965.

Muno, Jean : *Histoire Exécration d'un Héros Brabançon*, Esp. Nord, 2015.

O'Doherty, Brian : *White Cube : l'Espace de la Galerie et son Idéologie*, JRP Ringier Éditions, (co. éd.) : Maison Rouge, 2008, p. 35.

Pilipovic, Elena : *The Artist as Curator, An anthology*, Mousse Publishing, Koenig Books, 2017.

Nietzsche, Friedrich : *Die Wiederkunft des Gleichen Entwurf*, Sommer 1881. Livre V.

Obrist Ulrich, Hans : *A Brief History of Curating*, Les Presses du Réel, 2009.

Richter, Hans : *Dada, Art et Anti-Art*, Bruxelles, La Connaissance, 1965, p. 196.

Saint-Martin, Arnaud : *Le Roman Scientifique : un Genre Paralittéraire*, Revue sociologie de l'art, 2005, p. 69.

Jullien, François : *Il n'y a pas d'Identité Culturelle*, l'Herne, 2016.
Servais, Max : *La Gueule du Loup*, Espace Nord, 2006.

Schwarz, Fernand Felix : *Le Sacré Camouflé, ou la Crise Symbolique du Monde Actuel*, Cabédita, 2014.

Stein, Gertrude : *Autobiographie D'Alice Toklas*, Gallimard, 1980.

Szeemann, Harold : *Écrire les Expositions*, La Lettre Volée, 1996.

Thrift, Nigel : "Movement-Space," *The Changing Domain of Thinking Resulting from the Development of New kinds of Spatial Awareness*, 'Economy and Society vol. 33 no. 4,' novembre 2004.

Valéry, Paul : *L'Homme et le Coquillage*, Collection Livres d'Art, 2017.

Sithographie, Catalogues

Laurent Montaron met la Réalité à Distance, Décembre 2016.

Quotidien de l'art no. 1192, p. 11,
disponible sur : <https://www.lequotidiendelart.com/articles/10075-laurent-montaron-met-larealite-a-distance.html/>.

Interview de Jorges Luis Borges :
The Task of Art, disponible sur :
https://www.openculture.com/2010/08/borges_the_task_of_art.html/.

Collectif Ballon Rouge,
disponible sur : <https://www.ballonrougecollective.com/about-us/>.

Hoptman, Laura : *A Curator Observing an Artist Being a Curator*, disponible sur :
https://www.moma.org/explore/inside_out/2012/11/08/acurator-observing-an-artistbeing-a-curator/.

John Berger Ways of Seeing,
ép. 1, 1972 , disponible sur :
https://www.youtube.com/watch?v=0pDE4VX_9Kk/.

Humeau, Marguerite : *Each Installation is an Ecosysteme*,
TateShots, disponible sur : https://www.youtube.com/watch?time_continue=322&v=9xflHgcP_e0/.

Il Mondo Magico, Pavillon
Italien de la Biennale d'art visuel,
Venise, 2017.

Trace du Sacré, Centre Pompidou,
Paris, 2008.

Van Lieshout, Erik :
The Show Must Ego On, Wiels,
Bruxelles, 2017.